

# Les dialectes de Wallonie



Tome 14 - 1986

#### ABRÉVIATIONS COURANTES

AHL	Annuaire d'Histoire liégeoise.
ALF	J. GILLIÉRON et E. EDMONT, <i>Atlas linguistique de la France</i> .
ALW	<i>Atlas linguistique de la Wallonie</i> .
ASW	Annuaire de la Société de Littérature wallonne.
BDW	Bulletin du Dictionnaire wallon.
BSW	Bulletin de la Société de Langue et de Littér. wall.
BTD	Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie.
DBR	Les Dialectes belgo-romans.
DFL	J. HAUST, <i>Dict. français-liégeois</i> , publié sous la direction d'Él. LEGROS, 1948.
DL	J. HAUST, <i>Dict. Liégeois</i> , 1932.
DW	Les Dialectes de Wallonie.
EMW	Enquêtes du Musée de la Vie wallonne.
FEW	W. VON WARTBURG, <i>Französisches Etymologisches Wörterbuch</i> .
PSR	Le Pays de saint Remacle.
RbPhH	Revue belge de Philologie et d'Histoire.
VW	La Vie Wallonne.
ZfRPh	Zeitschrift für romanische Philologie.

# Les Dialectes de Wallonie

## Les dialectes de Wallonie



collaborati ob ereditate ob eveniam obis'i ova mudi'i  
Tessiquant eredita al ob te elanciata

DON ALBERT MAQUET  
SLLW

Publié avec l'aide financière du Ministère de l'Éducation  
 Nationale et de la Culture française.

Yves Tanguy

2712

# Les dialectes de Wallonie



Tome 14 - 1986

les déjeuners  
et les déjeuners



Secrétariat : Jean LECHANTEUR, rue M. Beckers, 11,  
4634 Soumagne.

## Sur les noëls wallons

On sait bien, depuis l'édition des *Noëls wallons* procurée par Auguste DOUTREPONT (1909), reprise et complétée, en partie d'après les notes de Doutrepont, par Maurice DELBOUILLE (1938), que de nombreux noëls soit en wallon soit bilingues français-wallons, ont été recueillis, parfois fragmentairement, dans le pays de Liège, à Liège et à l'est de Liège : Herve, Verviers, Limbourg, Spa, Stavelot, Malmedy, ... (45 connus pour cette région, contre un seul, fragmentaire, pour le Namurois).

Caractérisant les diverses manières dont on connaît les noëls, M. Delbouille, en 1938, écrivait : « Tantôt le texte n'a été conservé que par une seule copie manuscrite, tantôt il a payé la rançon de son succès d'innombrables variantes qui rendent difficile ou même impossible la restitution de sa forme originale, tantôt les strophes varient d'une version à l'autre et dans leur nombre et dans leur ordre et dans leur contenu, tantôt on perçoit d'évidentes lacunes, tantôt on ne retrouve que le premier vers de telle chanson dont on connaît la mélodie » (p. 10).

A une exception près — un noël considéré comme chanson de quête —, il s'agit du genre des noëls constituant « un genre de chanson littéraire bien défini où le texte évoque les détails de la Nativité pour émouvoir ou amuser le public en l'excitant à la foi » (M. DELBOUILLE, dans les *Mélanges Félix Rousseau*, 1959, p. 203).

Les noëls wallons ne sont pas lyriques. Ils sont dialogués, soit alors dramatiques, les strophes s'enchaînant comme les éléments successifs d'une action mouvementée, soit alternés,

les strophes wallonnes alternant avec les strophes françaises de l'ange annonciateur (la plupart des noëls bilingues étant de ce dernier type). Il n'y a que deux noëls narratifs, les plus tardifs, dus à des auteurs liégeois bien connus du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : J.-J. Dehin et J.-J. Thiriart.

Ce sont là les deux seuls, plus un autre de J.-J. Dehin encore, dont on connaisse les auteurs. Alors que pour les noëls en patois de la France, beaucoup d'auteurs sont connus (ceux-ci étant souvent des ecclésiastiques ou des gens, organistes ou chantres, attachés au service de l'église), tout le répertoire wallon est anonyme.

Quelques noëls remontent au XVII<sup>e</sup> siècle, mais la plupart doivent être du XVIII<sup>e</sup>. Par l'examen de la tradition fournie par les éditeurs, parfois aussi par ses propres déductions, Maurice PIRON (« Inventaire de la littérature wallonne des origines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annuaire d'Histoire liégeoise*, 6, pp. 1186-87) en considère 28, dont 2 dubitativement, comme antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'ensemble des noëls patois du domaine gallo-roman, « le groupe des noëls wallons est celui où [la] tendance [dramatique] se manifeste le plus nettement », avait écrit M. DELBOUILLE (*Noëls wallons*, p. 34). Une étude attentive de Melle J. Évrard, portant sur l'ensemble des noëls patois gallo-romans, a permis de confirmer cette opinion : ils « poussent cet aspect, si vivant, au plus haut point : ils ne sont que dialogue et action » (J. ÉVRARD, p. 107). M. Delbouille, en raison de ce caractère, les avait mis en rapport, trop étroitement, pense Melle Évrard (et M. Delbouille a reconnu qu'il serait plus prudent qu'autrefois à ce propos) avec les Nativités par personnages représentées au Pays de Liège autrefois. Nous n'aborderons pas ce problème des origines et des influences. Il reste que « ce sont les noëlistes wallons qui excellèrent dans le genre dramatique par la qualité et le nombre de leurs œuvres » (J. ÉVRARD, p. 85).

Cependant, dans les *Mélanges Rousseau*, M. Delbouille n'hésite pas à écrire (1) : « Pauvres de fantaisie et de finesse, médiocres de langue et de style, mais soigneusement construits selon des airs connus », les noëls wallons étaient « trop longs et trop complexes pour qu'on les retînt facilement » (p. 210). « Malgré un certain charme, [...], les noëls, longs, divers, multiples, n'auraient pu ni se graver dans les mémoires ni s'insérer dans les usages. Après un succès momentané soutenu par le clergé et par ses auxiliaires, on les a oubliés, sauf peut-être quelques vers d'un couplet ou d'un refrain » (p. 211).

C'est là, après un jugement sévère, des conclusions fort restrictives. Le « peut-être » dans la dernière phrase citée nous paraît de trop, car il y a des couplets particulièrement bien connus. Mais, certes, beaucoup de noëls plus ou moins anciens ne nous sont parvenus que dans une, deux ou trois copies plus ou moins indépendantes. Certes aussi beaucoup ont dû être vite oubliés et il est vrai que leur longueur souvent les rendait malaisés à retenir en entier.

Cependant, en 1958, M. DELBOUILLE reconnaît seulement un succès « plus ou moins assuré » — nous serions plus affirmatif — pour le noël 1 (*Bondjoû, wèsène, dwèrmez-v' èco?*), 2 (*Bondjoû, mârène, èt bone santé* « Bonjour, marraine, et bonne santé »), 6 (*Duspièrtez-v' on pô, Cuseune, qu'est-c' quu dj'ô?* « Éveillez-vous un peu, Cousine, qu'est-ce que j'entends? »), 7 (*O, qu'a-dj' oyou è l'ér?* « Oh ! qu'ai-je entendu en l'air? ») et 19 (*Quéle djôye, onclin ; ça, v' fât lèver !* « Quelle joie, oncle; ça, il faut vous lever ! »); j'y ajouterais le noël 3

(1) Cette étude des *Mélanges Félix Rousseau* (1958), intitulée *Les Noëls wallons et le folklore*, est, pour une bonne part, une mise au point où l'auteur réexamine les problèmes posés par les noëls, à la suite de l'étude de M<sup>me</sup> Johanna ÉVRARD, « Le noël patois dans le domaine français », parue dans *Romanica Gandensia*, 4, 1956.

(*Vous' vini, cusène Marèye, è Bèllèyem atot mi?* « Veux-tu venir, cousine Marie, en Bethléem avec moi ? »).

Nous admettrons aussi un certain succès pour le noël 24 *Çà, bergers, qu'on se réveille : ... Qui est-ç' ci-la qui nos rèvèye ...?* (dont nous pouvons dire que pour les 6 premiers de ses 7 couplets, il fut imprimé dans une brochure parue en 1764 à Stembert, chez Quirin François Lejeune). On le trouve en effet attesté partiellement par une transcription faite par l'abbé Dobbestein de La Minerie (Thimister) (2), et — avec les noëls 1, 2 et 6 — il est arrivé jusqu'à Malmedy où la *Lyre Mâmediéne* le reproduit (1, 2 et 6 sont aussi attestés à Malmedy par l'*Ârmonac' walon dol Saméne* de 1887; le noël 6 a aussi été recueilli à Malmedy par ZELIQZON). Soit dit en passant, ces versions malmédiennes ne sont pas toujours bien adaptées au parler de Malmedy, comme ZELIQZON, d'ailleurs, l'a remarqué expressément; ainsi *v'nou* « venu » à la rime pour *v'ni* (ou *m'ni*) et *feye* « fois » à la rime pour *fi(e)*, comme, dans l'*Ârmonac'*, *cwasses* « côtes » rimant avec *messes* (3).

Un mot à ce propos de la localisation originelle des noëls. La plupart doivent être de Liège. Quelques-uns peuvent être de Verviers. Le dialecte du noël 6 serait « celui des environs de Stavelot » (2<sup>e</sup> édition, p. 145); mais, comme l'a dit Louis REMACLE, dans son compte rendu de l'édition (*Bull. Commiss. Roy. Topon. et Dialect.*, 13, 1939, p. 216), « cette affirmation, qui se fonde sur la démonstration des pages 82-83, reprise presque tout entière à la première édition est très peu sûre.

(2) Voyez Math. M. FISCHER, dans *Archives verviétoises*, t. 1<sup>er</sup>, p. 197-199 (décembre 1945), d'où mon compte rendu, *Bull. Comm. Roy. Top. Dial.*, 20, 1946, p. 302-303.

(3) Bien qu'il ait reconnu en général ces influences liégeoises, ZELIQZON n'en a pas moins accueilli dans son *Glossar über die Mundart von Malmedy*, *fey* [liégeois] comme *fi* [malmédiens] au sens de « Mal » [= fois]; d'où dans le *FEW* de Wartburg, t. 14, p. 409b, sous *\*vicata* : Malmedy *fey*, *fi*.

En fait, la langue de ce chant est tellement composite qu'elle défie toute localisation précise. A lui seul, un féminin comme *duspôtièye* (strophe 2 c), assuré par la rime, exclut la région stavelotaine ».

Si l'on excepte le n° 26, connu seulement par une copie hervienne dont Doutrepont disposait, et les fragments namurois groupés sous le n° 39, ces noëls les mieux attestés sont les seuls pour lesquels des versions orales ont été recueillies encore à date récente au moins pour certaines strophes.

Encore, dit M. Delbouille en 1959, pourrait-il alors s'agir d'échos des éditions dans le *Choix de Chansons et Poésies wallonnes* publié par BAILLEUX et DEJARDIN (1844) ou dans le *Recueil de Noëls ou Cantiques spirituels sur la Naissance du Sauveur* dû au chanoine HENROTTE (4). C'est là, croyons-nous, une restriction trop sceptique.

Notons, par exemple, que, dans l'édition même, en 1938 (p. 90), on écrivait à propos du n° 1, comme le faisait déjà la première édition en 1909 (p. 114) : « Ce noël est peut-être, avec le second, celui qui fut le plus goûté et qui s'est le plus généralement conservé; la multitude de ses variantes atteste son succès ». Or, parmi les attestations, on cite les trois premiers couplets dans *Le Troubadour liégeois* de Henri DELLOYE, le 24 décembre 1796, « avec de curieuses variantes [qu'on ne donne pas] qui sont sans doute des allusions » (1<sup>e</sup> édition, p. 113). C'était déjà là une preuve de succès.

Les vues de M. Delbouille en 1959 étaient en partie influencées par deux articles d'Eugène POLAIN, dans le *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège* en décembre 1937 et janvier 1938.

(4) Sur la date controversée de la première édition de ce recueil et sur ses rééditions, voir ma note de *La Vie wallonne*, 32, 1958, p. 135-138.

Polain constatait qu'à la fin du siècle dernier, ni Monseur ni lui-même n'avaient pu obtenir de la bouche du peuple que quelques noëls en français et un seul en wallon, tandis qu'on leur chantait comme traditionnelle mainte chanson religieuse; lorsque les témoins, pour la plupart assez instruits, savaient encore quelques bribes de tel ou tel noël, il s'agissait régulièrement de quelque texte publié par Bailleux et Dejardin, et les mêmes personnes citaient d'ailleurs assez souvent telle chanson profane parue dans le même recueil; enfin le chanoine Henrotte disait avoir trouvé les noëls de son recueil dans les cahiers de musique ayant appartenu à des églises, à des maîtrises ou à des chantres, non dans la tradition orale.

Cela mérite considération, même si l'on a appris à se méfier parfois de certaines affirmations de Polain.

Polain n'est pas toujours sûr. C'est ainsi qu'il parle (janvier 1938, pp. 264-265) des « six ou sept textes attribués au dialecte liégeois » (au sens restreint de liégeois), alors que Doutrepont en comptait bien davantage. Il parle du noël 15, de facture moderne, « en dialecte verviétois », comme Doutrepont en 1909, alors qu'il aurait pu voir qu'il s'agissait d'un noël en liégeois écrit par J.-J. Dehin et publié par lui dans *Tchâr èt Pandhe* (1850), comme le faisait remarquer déjà Legius (Joseph Demarteau 2) dans son compte rendu de l'édition des noëls (numéro du 25-26 décembre 1909 de la *Gazette de Liège*; de même pour le n° 27).

Polain ne précise malheureusement pas quel noël a été recueilli par lui. Notons que (p. 250, en décembre 1937) il dit que les personnes qui, dans son enfance, savaient encore des fragments de noëls ne connaissaient pas « le curieux noël en wallon » (n° 22 de Doutrepont) qu'avait cependant publié Henrotte; puis (p. 267, en janvier 1938), il parle de ce n° 22 en disant que « le couplet wallon [en] est plus connu », le citant comme :

« *Vègne* » *avou, dène Èrnou,*  
*Houte ci chant qu'est si doux*

au lieu de :

*Hoûte on pô, dène Èrnou !*  
*Ci tchant, oh ! qu'est-i doûs !*

(Trad. : Écoute un peu, digne Arnoud ! Ce chant, oh ! qu'est-il doux !)

Polain ajoute noter en passant que les couplets français donnés par Doutrepont [d'après Capitaine] sont « absolument corrompus », et qu'il les a « recueillis en beaucoup meilleur état » et tels qu'on peut les chanter sur le timbre du couplet en wallon (ce qui n'est pas le cas pour la version due à Capitaine). Serait-ce ce noël seul — qui est bilingue — que Polain aurait recueilli dans ses enquêtes ? On aurait aimé être mieux renseigné.

Dans la popularité de certains noëls, tout ne doit pas provenir de lettrés ayant lu Bailleux et Dejardin ni Henrotte.

Une chanson de quête de l'Épiphanie recueillie par Henri SIMON « se chante sur l'air du Noël bien connu » *Bondjoû, wèsène, dwèrmez-v' èco?* (*Wallonia*, 1, p. 7). Voyez aussi le commentaire des éditions des noëls, p. 118, puis p. 96, où l'on dit la même chose d'un autre couplet de quête, dont *Wallonia*, *ib.*, considérait seulement probable qu'il se chantait de même. Tout cela ne peut dépendre du recueil de Henrotte. (Notons que Simon connaissait bien aussi ce noël 1, dont il avait communiqué une version à Doutrepont.) Est-il plus normal que l'abbé Sevrin (édition de 1909, p. 157) disait tenir les couplets du noël 6 d'une vieille tante qui, « n'ayant jamais voyagé et ignorant son alphabet, n'a pas couru loin pour l'apprendre », les vieux interrogés à ce propos déclarant ne jamais avoir entendu le noël que de sa bouche. Quant au noël 2, la fin du premier couplet et tout le second ne sont connus que depuis la publication en 1907 dans la *Revue wal-*

lonne par Joseph Closset d'un texte « recueilli aux sources orales », la source étant une tante de Montegnée, Odile Closset, âgée alors de 82 ans (1<sup>e</sup> édition, p. 126).

D'autre part, tel texte du *Choix* n'a pas eu d'écho : ainsi le n<sup>o</sup> 18, pour lequel on cite seulement en plus une transcription phonétique de Simonon, avec quelques variantes marginales.

Polain exprime cependant son impression que même les paroles « souvent décousues » de certains noëls que d'aucuns savaient chanter viendraient moins de la tradition orale que de la publication de Bailleux et Dejardin en 1844. Cela paraît nettement exagéré.

Doutrepont (p. 13) parlait de tels couplets « soutenus par un air facile et bien adapté », qui « viennent encore sur toutes les lèvres ». Ainsi « il n'en est peut-être pas un qui ait été plus chanté et plus imité que le 7<sup>e</sup> de notre n<sup>o</sup> 19 » [devenu le 10<sup>e</sup> de ce noël dans la réédition]; de même (p. 217), « ce couplet, à cause de son début caractéristique, s'est particulièrement fixé dans la mémoire [...]; toutes les copies, même les plus fragmentaires, nous l'ont conservé ».

Voici ce couplet :

*Cake, cake, a l'ouh ! Qu'est-ç' qui dj'ô ci ?  
Èst-ç' chal qu'i-gn-a 'ne pucèle qu'è-st-acoûkèye d'on fi ?  
Lès-andjes ont tant tchanté,  
s'ont-èles tant musiqué  
qui dj' vin vèy s'il èst vrèy  
çou qu'on m'a raconté.*

(Trad. : Toc, toc, à la porte ! Qu'est-ce que j'entends ici ? Est-ce ici qu'il y a une pucelle qui est accouchée d'un fils ? Les anges ont tant chanté, et ont tant « musiqué » que je viens voir si c'est vrai ce qu'on m'a raconté.)

Auguste HOCK, *Croyances et Remèdes populaires au pays de Liège*, 3<sup>e</sup> édition, p. 504, alors que, même page, il renvoie

au *Choix*, cite les deux premiers vers avec une variante, connue d'autre part, mais non par le *Choix* :

*C'è-st-ine pitite pucèle qu'è-st-acoûkèye d'on fi.*

Hock, encore, p. 500, cite les incipit *Acerez, cusène Marèye, à Bèlleyèm atot mi* (Accourez, cousine Marie, à Bethléem avec moi) et *Souh, Marèye, qui fait-i freûd !* (Brr ! Marie, que fait-il froid !), le premier avec *acerez*, offrant une variante au début du noël 3 (*Vous' vini ou Volez-v' vini ...*), variante non attestée dans les éditions non plus que dans les copies manuscrites recensées<sup>(5)</sup>.

Un des couplets les mieux connus également est le 3 du noël 2 :

*Hay, djans, corans-i tot dansant,  
vèyi l' mirâke di cist èfant  
qu'èst né d'ine djône pucèle !  
Dihombe-tu, Dj'hène ! Dihombe-tu, Dj'han !  
Dihombe-tu don, bâcèle !*

(Trad. : Vite, allons, courons-y en dansant voir le miracle de cet enfant qui est né d'une jeune pucelle ! Dépêche-toi, Jeanne ! Dépêche-toi, Jean ! Dépêche-toi donc, fille !).

(<sup>(5)</sup> Polain prétend aussi que la popularité relative de la chanson de Velez contre les Prussiens provenait de la lecture du *Choix* de BAILLEUX et DEJARDIN. Notons pourtant que Hock, *Liège sous le régime hollandais*, p. 14, la cite avec une altération :

*Save bin gou qu' c'est qu'on Prüssyin?  
C'è-st-on vèrdat qvate panses*

(Savez-vous bien ce que c'est qu'un Prussien ? C'est un verrat à quatre panses),  
au lieu de :

*C'è-st-on djérâ qvate panses*

(C'est un glouton à quatre panses).

Comparez, chez Wisimus, v<sup>o</sup> « *prüssien* » :

*C'è-st-on « djäre » [= djärs] à qvate panses*

(C'est un jars à quatre panses).

Avant les éditions recensées, il faut savoir qu'on le trouve publié dans le dictionnaire liégeois-erviétois de REMACLE, 2<sup>e</sup> édition, tome 2 (1843), v<sup>o</sup> *Noyé*, « comme échantillon » des noëls dont « avant la révolution française de beaux chanteurs nous régalaient ». Son texte dit :

*Djans, corans-i tot dansant  
vèyi l' mirâke di cist èfant  
qu'il èst v'nou d'ine pucèle !  
Dihombrez-v', mère èt nosse Djihan,  
Dihombrez-v' don, bâcèle !*

(Notez le tour, familier à Remacle, de la relative, *qu'il èst* pour « qui est », *qu'est* ou *qui-est*.)

Dans les wallonades de l'*Almanach Mathieu Laensberg* pour 1831, p. 44, composées par L. RENARD, on trouve l'écho de deux vers également célèbres du noël 2, couplet 8, vers cités comme suit par les éditions :

*O, souh, Marôye, qui fait-i freûd !  
Lès dints m' cakèt, s'a-dj' mâ mès deûts.*

(Trad. : O, brr, Marie, qu'il fait froid ! Les dents me claquent et j'ai mal aux doigts).

Ces vers sont dans l'*Almanach* :

*Souh, bon Dièw, qui fait-i freûd !  
Lès dints m' cakèt, dj'a mâ mès deûts.*

On trouve *bon Dièw* attesté ailleurs, notamment chez Simonon, et déjà avant lui comme on va le voir.

Des témoignages de la popularité de certains noëls se voient dans les chansons de la Révolution publiées au tome 19 du *Bulletin de la Société Liégeoise de Littérature wallonne* par Albin BODY. Voyez p. 86, 95 et 109, des chansons « sur l'air *Souhe Bon Diewe* », puis p. 367, « so l'air de Noé *Grand-Per vo poitrez ben l' fusick* », c'est-à-dire sur l'air du couplet cité

ci-avant ou du couplet précédent du même noël 2 commençant par *Grand-père, vos pwèt'rez bin l' fisik* (Grand-père, vous porterez bien le fusil), où — soit dit en passant — le *fisik* ou *fusik* est un briquet du genre dit « fusil ».

La deuxième de ces pièces commence par *Souh, bon Dièw ! qui fait-i freûd !*

La quatrième parodie le noël. Ainsi, à la strophe 2 : *Djans, corans signer tot dansant !*; à la strophe 3 : *On-z-i va libe èt sins fusik, I gn'a nin mèsâhe du bërikes* (On y va libre et sans fusil; il n'y a pas besoin de lunettes), allusion aux *bërikes* dont on dit de se munir dans le noël; à la strophe finale, il est question de cuire des *panès d' cwèsses* (pans de côtelettes), de faire des *boûkètes* (crêpes à la farine de sarrasin), de chauffer son vin et de *hoûter deûs' treûs mèsses* (écouter deux ou trois messes). Ceci est une allusion au couplet 2, célèbre aussi, du noël 1, pour lequel un grand succès est assuré, car on en possède plusieurs copies particulières.

Citons ce couplet :

*Qwand n's-ârans stu a deûs' treûs mèsses,  
nos vêrans cial magnî dès cwèsses,  
si magn'rans-n' ine ône di tripe,  
— n'è-st-i nin vréy, cusène Magrite? —  
èt s' beûrans-n' deûs' treûs bons côps :  
Gloriya in-ècsèsis' Dèyô (bis)*

(Trad. : Quand nous aurons été à deux [ou] trois messes, nous viendrons ici manger des côtelettes, et nous mangerons une aune de boudin, — n'est-il pas vrai, cousine Marguerite? — et nous boirons deux [ou] trois bons coups : Gloria in excelsis Deo).

On peut même remonter plus haut. Dans la brochure déjà citée, intitulée *Chansons de Noël* et parue à Stembert en 1764, on lit aussi, entre autres chansons françaises, une *Nouvelle Chanson pour la Veille de Noël* dite « sur l'air *Grand pere vo poitrez bin l' Fusick* ».

Le succès de ce couplet a donc plus de deux cents ans certains.

Je voudrais analyser en détail un témoignage postérieur, celui de Jean WISIMUS dans son volume *Dès Rôses et dès Spènes* (1926) et dans son *Dictionnaire verviétois* (1947). La réédition des Noëls n'a cité Wisimus que pour trois couplets du noël 7 (cf. p. 154) publiés en 1925 dans *Franchimont*. Il y a aussi à glaner dans le livre et le lexique.

Notons que Wisimus, s'il recourrait à l'occasion à des anthologies comme le *Choix* de Bailleux et Dejardin, citait souvent de mémoire, même pour les auteurs verviétois, reproduits parfois avec quelque inexactitude<sup>(6)</sup>. Les citations des noëls doivent aussi être la plupart du temps faites de mémoire.

Dans *Dès Rôses et dès Spènes*, pp. 102-104 ou 102-106 (suivant tirage), on retrouve les trois couplets de *Franchimont*

(\*) Comparez, pour des auteurs de Liège, v° *potale* :

*One bâhe c'è-st-one saqwè d' si bon  
la, so l' potale du vosse minton,*

où il s'agit de l'adaptation au verviétois d'une chanson de Henri Simon, qui a écrit *fossale*, et non *potale*. Cependant la chanson est mieux citée v° *bâhe* et v° *fossale* (ici, dit-on, « chanson Liégeoise »).

Renvoyons aussi particulièrement, v° *frake*, à :

*oh ! dê ! qu' èst bê,  
l' Lambért avou s' noûve frake.  
oh ! dê ! qu' èst bê,  
l' Lambért avou s' tchapê.* (vieille chanson),

ce qui vient de :

*â ! qu'il èst bê !  
Lambért avou s' longue frake !  
â ! qu'il èst bê  
Lambért avou s' tchapê !*

(Ah ! qu'il est beau, Lambert avec son nouvel (ou long) habit ! ah ! qu'il est beau Lambert avec son chapeau !), chanson de 1878 par Joseph Willem (cf. *Djöye èt passe-timps*, p. 12).

et d'autres citations, celles-ci reprises souvent dans le *Dictionnaire* (comme une partie des trois couplets précédents, v<sup>o</sup> *charmer*, v<sup>o</sup> *misère* et v<sup>o</sup> *oyî*).

Citons tout d'abord *Djans, corans-i tot dansant* et la suite du couplet (avec *vèy lu mirâke* et *qu'est né d'one pucèle*). (De même, sauf les deux derniers vers, dans le *Dictionnaire*, v<sup>o</sup> *pucèle*, les deux derniers vers étant cités v<sup>o</sup> *Jeane*).

Voici ensuite une allusion au *grand-pére qui pwètrè l' fisik* (qu'on ne retrouve pas dans le *Dictionnaire*, sans doute parce que celui-ci a oublié le mot *fisik*), et à la recherche des *brocales*, à *cuvêr dèl botique* (allumettes, au bout de la boutique), pour ne pas tomber dans les *potales* (car Wisimus comprend le mot non pas «compartiment de magasin» où sont les *brocales*, mais «renfoncements du chemin où l'on pourrait tomber» : voyez le *Dictionn.*, v<sup>o</sup> *potale* et v<sup>o</sup> *su* (d'après «vieux Noël»)

*so vosse nez mètez dès bérikes  
et s' loukiz dès potales.*

(Trad. : Sur votre nez, mettez des lunettes et veillez aux trous du chemin).

Comparez le couplet 7 du noël 2 dans l'édition :

*Grand-pére, vos pwèt'rez bin l' fisik !  
So vosse nez v' mètrez dès bérikes  
et s' louk'rez-v' èl potale,  
tot à coron di nosse botique :  
vos trouv'rez dès brocales.*

(Trad. : Grand-père, vous porterez bien le fusil ! Sur votre nez vous mettrez des bésicles et vous regarderez dans la niche tout au bout de notre boutique : vous trouverez des allumettes).

On notera que l'interprétation de *potale(s)* paraît inédite dans l'apparat du noël.

Mais revenons aux allusions avec :

*Nos-îtrans-st-amon l' père Èrnou  
qu'i nos méne al valêye*

(Trad. : Nous irons chez le père Arnold, qu'il nous mène en bas).

C'est un passage du couplet 6 du même noël, non sans variante, le texte parlant de *mon m' fré Èrnou* ordinairement.

Dans son *Dictionnaire*, v<sup>o</sup> « *drôber* », Wisimus montre qu'il connaissait aussi la suite :

*I fait si neûr quu dj'a pa.ou  
quu nos n' sèyanhe drôbêyes*

(Trad. : Il fait si noir que j'ai peur que nous ne soyons détroussées).

Remarquer *si neûr* pour *si spès* (si sombre) du texte ordinaire.

La description dans *Dès Rôses èt dès Spènes* (et, pour les deux premiers vers, le *Dictionnaire*, v<sup>o</sup> *tchouf*) cite alors :

*Tchouf ! Marêye, quu fait-i freûd ! (bis)  
Dj'a freûd d' mès pîds, dj'a freûd d' mès deûts  
grawêye [?] cisse mâle djalêye !  
Cist èfant sèrè muêrt du freûd :  
pwèrtans-li po 'ne blamêye.*

C'est le couplet 8 de ce noël 2 encore, que nous avons déjà cité pour le début, l'édition donnant ensuite :

*très doûs Dièw, quéle djalêye !  
Cist èfant sèrè muêrt di freûd :  
pwèrtans-li po 'ne blamêye !*

(Trad. : Très doux Dieu, quelle gelée ! Cet enfant sera mort de froid : portons-lui pour une flambée).

Le vers avec « *grawêye* [?] cette mauvaise gelée » paraît inconnu d'autre part.

Mais on remarquera que le *Dictionnaire*, v° *caker*, cite :

*tchouf ! Marêye !*  
*quu fait-i freûd ! (bis)*  
*mès dints m' cakèt,*  
*s'a-dj' freûd d' mès deûgts !*

et v° *dint* :

*lès dints m' cakèt,*  
*s'a-dj' freûd mès deûgts,*  
*bon Diè, quéne mâle djalêye !*

Wisimus fait encore allusion à l'offrande de son *cotrê* et de quoi faire *dès fahes* et *dès lign'rê*, ce qui correspond dans le *Dictionnaire*, v° *lignerê* :

*por mi dju lî pwètrè m' cotrê,*  
*po fer dès fahes èt dès lignerê*

(Trad. : pour moi je lui porterai mon jupon, pour faire des maillots et des langes).

C'est, cette fois exactement, le début du 10<sup>e</sup> couplet, qui continue par :

*èt al mère dès tchâssètes.*  
*Vos lèst keûzrez bin, s'i v' plêt :*  
*d'ja dè fi è m' tahète.*

(Trad. : et à la mère des chaussettes. Vous les leur coudrez bien, s'il vous plaît : j'ai du fil dans ma pochette).

Wisimus devait connaître toute la strophe, car son *Dictionnaire*, v° *tahète*, cite comme extrait d'un « vieux Noël » :

*d'ja dè fi è m' tahète.*

Puis vient cette strophe :

*Lu p'tit Diu d'amoûr*  
*èst coûki so l' foûre.*  
*On lî veût bate tot su p'tit coûr.*

*I louke si vigreūs,  
cusène, qu'on direût  
qu'a dèdja deūs' treūs meūs.*

(Trad. : Le petit Dieu d'amour est là couché sur le foin. On lui voit battre tout son petit cœur. Il regarde si vigoureusement, cousine, qu'on dirait qu'il a déjà deux ou trois mois).

Ce sont là amalgamés deux passages du noël 6 : trois vers du couplet 7 (avec *ci rwè d'amoûr* plus souvent), puis trois vers du couplet 15.

Il faut ajouter encore que le *Dictionnaire* de Wisimus fait aussi un sort à une variante de deux vers cités plus haut; v<sup>o</sup> *cwèsse*, compris « feuille de navet (qui se prépare comme du chou vert) », il mentionne comme tirés d'un « vieux Noël » :

*qwand n's' àrans stu à deūs treūs mèsses,  
nos r'vinrans chal magni dès cwèsses* (7).

Cependant, pour illustrer l'article *batisse* [= *batis'*] (sorte de chaudeau), Wisimus cite dans le *Dictionnaire* :

*Matante Kèl'lène èsteût la-d'vins  
qui fève ou bon batis' à vin.*

(Trad. : Matante Catherine était là-dedans qui faisait un bon chaudeau au vin).

(7) *Cwèsse* signifie « côte » et aussi « côtelette », et c'est ce qu'on comprend à Liège. Mais le glossaire de la première édition des Noëls disait qu' « à Verviers, on entend plutôt sous ce nom du chou (à côtes?) » et il renvoyait au *Bethléem verviétois* de Feller. Voyez déjà FELLER, *Bull. Folklore*, 2, p. 112 : littéralement « côtes (de chou) ». — Le passage parallèle de la version de la *Lyre mâmediéne* ne parle pas de revenir manger *l' crin d' cwèsse*, comme le dit l'apparat critique de DOUTREPONT, p. 116 (d'où *crin d' cwèsse* au glossaire), mais de revenir manger *l' crin d' crèsse*, c'est-à-dire l'échinée de porc.

— début du couplet 3 du noël 1 —, et aussi :

*Dj'a dè souke po fé l' batis',  
one boteye du blanc vin.*

(Trad. : J'ai du sucre pour faire le chaudeau; une bouteille de vin blanc),

— extrait du couplet 14 du noël 17, connu seulement par deux copies du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette dernière citation montre qu'il faut donc parfois se méfier du témoignage de Wisimus, car ici le texte doit venir de l'édition des noëls. Il reste qu'ailleurs ses variantes sont à considérer comme venant de l'usage oral et comme témoignant de la popularité de ces noëls.

On trouverait probablement d'autres variantes ailleurs. Je puis renvoyer encore à deux strophes du noël 19 qu'André COLLART-SACRÉ, dans *La libre seigneurie de Herstal*, tome 1<sup>er</sup> (1927), p. 74, publie comme recueillies à Herstal. Elles ne sont pas sans présenter de menues variantes (couplet 10 encore et 14) :

*Cake à l'ouh ! Qu'èst-ç qui dj'ô voci ?  
C'è-st-iné pucèle qu'è-st-acoûkèye d'on fi.  
Lès-andjes ont tant tchanté,  
S'ont-èle tant musiqué  
Qu'i m' fât houter  
S'il èst vréy çou qu'èlle ont raconté*

(Trad. : ... qu'il me faut écouter s'il est vrai ce qu'elles ont raconté).

*Djôsèf, vos-èstez-st-on tchèp'ti  
Ni f'rîz-v' nin bin ine mohone  
Po nosse pítit rwè lodjî?  
S'i v' mâquéve ine saquè,  
Vos-âriz bin dè bwès  
Po fé ine mohone à nosse pítit rwè.*

(Trad. : Joseph, vous êtes un charpentier; ne feriez-vous pas bien une maison pour loger notre petit roi? S'il vous manquait quelque chose, vous auriez bien du bois pour faire une maison à notre petit roi).

On remarquera que le compte des pieds n'est guère observé, comme non plus, du reste, dans mainte autre variante.

On notera, d'autre part, que pour POLAIN (*Le Vieux-Liège*, janvier 1938, p. 266), c'est entre le noël 1, « un des plus connus jadis, par l'un de ses couplets » :

*Qwand n's-ârans stu à deûs' treûs mèsses,  
Nos r'vinrans cial magnî dès cwèsses,*

et le noël 19, le « plus connu, oralement, de nos Noëls » :

*Cake, cake à l'ouh ! Qu'est-ç' qui dj'o ci?  
Èst-ç' cial qu'i n'a 'ne pucèle  
Qu'è-st-acoûkèye d'on fi?*

[sic pour la découpe des vers], que se pratiquait la confusion à cause d'une composition musicale à peu près semblable : « beaucoup de gens et mes grands-parents, eux-mêmes, embrouillaient et les airs et les textes de couplets des deux Noëls ».

Pareille confusion n'est pas signalée dans les éditions de Noëls wallons. Mais la réalité est plus complexe encore que tout ce qu'ont pu noter les collecteurs de notre répertoire en ce domaine comme en tant d'autres.

Pour le théâtre de marionnettes de Liège, on trouve dans Joseph MÉDARD, *Djus-d'-la-Mouse* (1938), pp. 135-136, le texte des chants lors de la représentation de la Naissance chez Pierre[-Paul] Pinet, derrière-les-Potiers, un demi-siècle auparavant (c'est de lui-même, précise-t-il, qu'il tient son texte); on commence par le noël 19, couplet 10 :

*Cake, cake, qu'a-t-i? Qu'est-ç' qui dj'o ci?  
C'è-st-ine pucèle qu'è-st-acoûkèye d'on fi.*

*Ca on.n-a tant tchanté,  
On.n-a tant musiqué,  
Dji vin vèy si c'est vréy çou qu'on m'a raconté.*

(Trad. : Toc, toc, qu'y a-t-il? ... Car on a tant chanté, on a tant « musiqué ». Je viens voir si c'est vrai ce qu'on m'a raconté).

Sans intervalle — à dessein, parce qu'il sert de refrain —, l'auteur fait suivre ces vers de ceux-ci (avec *Dj'han* pour *djans* « allons »), vieux noël 2, couplet 3

*Dj'han, corans-i tot dansant  
Vèyi l' mirâke di cist èfant  
Acoûki d'ine pucèle.  
Dihombe-tu, Dj'han !  
Dihombe-tu, Dj'hène !  
Dihombe-tu don, bâcèle !*

Puis le couplet 7 du même noël :

*Grand-pére, vos pwèt'rez bin l' fisik, (bis)  
So vosse nez, v' mètrez dès bérikes,  
Èt v' louk'rez-st-èl potale  
Dârez vosse main tot-à coron, vos troûv'rez dès brocales.  
Dj'han, corans-i tot dansant, etc.*

Pour le vers 4, comparez, dans l'apparat critique de Doutrépont, p. 129 : *Hèrez vosse main tot-à coron* dans une copie de Bailleux où ce texte d'abord écrit a été effacé ensuite, et *Dârez vosse main tot-à coron* dans un manuscrit Capitaine, qui « semble présenter 'un lointain rapport' avec la copie de Bailleux ». Ces variantes « Poussez (ou Fourrez) votre main tout au bout » sont intéressantes. Elles déclinent chez Pinet une tradition qui ne peut remonter à l'imprimé de Bailleux et Dejardin, lequel porte *Vos irez vèy è nosse botique* (Vous irez voir dans notre boutique), ni à celui de Henrotte, qui dit : *tot-à coron di nosse botique* (tout au bout de notre boutique).

Puis vient :

*Mi, dji li donreû di m' sâro (bis)  
I n'est nin fin, i n'est nin gros,  
Mins v' diriz del fène sôye,  
Nos mèt'rans tot-à-fait è bot,  
N'è-st-i nin vrêy, Marôye?*

(Trad. : Moi, je lui donnerais de [sic !] mon sarrau. Il n'est pas fin, il n'est pas gros, mais vous diriez de la soie fine; nous mettrons tout dans notre hotte. N'est-ce pas vrai, Marie?)

Ceci est suivi d'un couplet censé dit par une marionnette femme, une *Nanès'* :

*Mi, dji li donreû di m' vantrin, etc.*

(Trad. : Moi, je lui donnerais de mon tablier, ...).

On a là le télescopage de deux couplets du noël 2 : 11 (*Por mi, dji li pwèl'rè m' vantrin*) et 12 (*Por mi, dji li pwèl'rè m' sâro*); les vers 3 et 5 viennent de 11, les vers 2 et 4 de 12.

Ensuite, on passe aux couplets 8 et 9 du noël 19 :

*Nos-avans 'ne vatche èt nos l' moûdrans.  
Nos prindrans tote li crinme po fé 'ne pape à l'efant;  
Nos-avans 'ne poye qui poûd  
Dès bês gros-oûs,  
Dès-oûs di canâri  
Po fé l' pape à li p'tit*

(Trad. : Nous avons une vache et nous la traîrons; nous prendrons toute la crème pour faire une bouillie à l'enfant; nous avons une poule qui pond de beaux gros œufs, des œufs de canari, pour faire la bouillie au petit).

Les « œufs de canari » sont une trouvaille ! Il s'agit en fait de *dè souke di Canari* « du sucre de Canaries ». Remarquez à *li* pour *à* « au ».

*Kimint vous' qui dji fasse li papa?*

*Dji n'a ni fiér, ni feû, ni tch'minéye, ni crama,  
Nos f'rans come li bièrdjî,  
Nos plant'rans on baston  
Et n' mètrans l' feû po d'zos po fé cûre li tchaudron*

(Trad. : Comment veux-tu que je fasse la bouillie ? Je n'ai ni fer, ni feu, ni cheminée, ni crêmaillère. — Nous ferons comme le berger, nous planterons un bâton, et nous mettrons le feu dessous pour faire cuire le chaudron).

*ni fiér ni feû* est pour *ni fiér di feû* « ni grille de foyer »; cette altération est déjà attestée au milieu du siècle dernier.

Vient alors le couplet 14 du même chant :

*Djôsèf, Djôsèf, vos-èstez-st-on tchèp'tî,  
Ni f'rîz-v' nin 'ne mohone po li p'tit rwè lodjî?  
S'i v' mâquéve ine saqwè,  
Dji v' donreû bin dè bwès,  
Dès briques èt dè mwèrtî  
Po li p'tit rwè lodjî.*

« Des briques et du mortier » est une variante ancienne qui avait trouvé place dans les notes de Bailleux et Dejardin.

Enfin, on chante quatre des six vers du couplet 2 du noël 1 :

*Qwand n's-ârans stu à deûs treûs mèsses  
Nos r'vinrans chal magnî dès cwèsses  
Et n' beûrans deûs treûs bons côps  
Gloria in excelsis Deo !*

(Trad. : Quand nous aurons été à deux [ou] trois messes, nous reviendrons ici manger des côtelettes et nous boirons deux [ou] trois bons coups ...).

Amalgamé, rajeuni, altéré, le texte de Pinet mérite sans doute de figurer dans une étude sur les Noëls. Rodolphe de WARSAGE constatait (*Histoire du célèbre théâtre liégeois des marionnettes*, 5<sup>e</sup> édition, p. 138) des variantes et des amal-

games dans les noëls aux marionnettes, mais il était trop avare de précisions à ce propos.

On ne peut guère y comparer que le texte de trois couplets publiés par Alexis DEITZ dans *L'Actualité illustrée* de noël 1910, p. 199, puis dans *Wallonia*, 19, 1911 (reproduit aussi par M. PIROU, dans son ouvrage sur *Tchantchès*, p. 102). Il s'agit des couplets : *Nos-avans' ne vatche èt nos l' moudrans, Kimint vous' qui dj' faise li papa; Djôsèf, vos èstez-st-on tchèp'ti*, à peu près comme ci-dessus (l'auteur connaissait Pinet dont il a reproduit une pièce dans le numéro de *L'Actualité illustrée*), mais avec *ni crameû* (ni terrine) au lieu de *ni crama*, et *Ni f'riz nin bin* (bien) *'ne mohone* (plus *pond* pour *pôud*, *canâri* pour *canâri*, *dâred* pour *doreû*).

L'édition de 1938 ne pouvait connaître Médard, ni le dictionnaire de Wisimus. Elle aurait pu cependant utiliser Deitz dans *Wallonia*, comme Wisimus dans *Dès Rôses èt dès Spènes*, et comme Collart-Sacré.

\* \* \*

Quand et où chantait-on les noëls ?

Polain contestait qu'on ait pu les chanter pendant la veillée du 24 décembre, vu qu'il serait absurde d'évoquer la naissance de Jésus alors comme un fait accompli. DELBOUILLE (*Mélanges Rousseau*, p. 212) rejette cet argument, à juste titre, car la nuit de Noël forme un tout dans l'esprit des gens. Voyez du reste ci-avant en 1764 une *Nouvelle Chanson pour la Veille de Noël*, ainsi que dans les *Noëls wallons*, édition DELBOUILLE, pp. 9-10, note : *Nouveau recueil de Cantiques de Noël qui seront chantés aux trois grand'messes de jour et à chaque salut des Prières de 40 heures et Nouveau Recueil de chansons de Noël qui seront chantées aux Prières de 40 heures, dans l'Église paroissiale de Vervier*. Comparez les citations

dans l'étude de Melle J. Évrard, p. 102, note : « Le noël est fait pour égayer les veillées familiales de l'Avent et du temps de Noël autour de l'âtre », et p. 105, note, tiré d'une introduction aux *Noëls nouveaux et cantiques* (1670) : « Je me suis avisé pour vous faire passer devotement les Avents ... ».

Les noëls wallons, en divers passages, montrent qu'on les chantait à la veillée et plus encore en se rendant à l'église, dans la nuit.

Et à l'église ? « Sans tirer argument de la provenance des recueils manuscrits ou de la qualité des auteurs, on peut [...] se fonder sur des témoignages formels pour penser que les noëls wallons se chantaient parfois dans l'église à la messe de l'Aurore » (DELBOUILLE, *Mélanges Rousseau*, p. 212). Et de renvoyer à Polain à ce propos, où l'insistance à ne parler que de la messe de l'Aurore (= du matin) et non de la messe de minuit est peut-être due à un préjugé analogue à celui qui faisait exclure les noëls des veillées<sup>(8)</sup>.

(8) Polain écrit que d'après le chanoine Henrotte, dans son enfance, sinon à Liège, mais bien à la campagne, « c'était spécialement à la *Messe d'Or*, ainsi que le peuple nommait la *Messe de l'aurore*, que les chantres, accompagnés par les jeux de flûte et de hautbois des orgues, chantaient des Noëls en latin, en français et quelquefois en wallon » (*Le Vieux-Liège*, décembre 1937, p. 249). Mais, comme le disait, en 1927, André COLLART-SACRÉ, *La libre seigneurie de Herstal*, tome 1<sup>er</sup>, p. 75, c'est « le mercredi après le troisième dimanche de l'Avent » que se célébrait, « à la première heure, la grand-messe, dite de *Missus* ou *d'Aurore* (*li mèsse d'or*) à laquelle tout bon chrétien se doit d'assister » [messe dite aussi « messe des voyageurs », parce qu'elle est fréquentée spécialement par ceux-ci]. — On sait, d'autre part, que la messe de minuit, rétablie naguère, avait été supprimée « depuis longtemps déjà », disait A. COLLART-SACRÉ en 1927, sauf « dans quelques rares églises conventionnelles ». La première messe était alors le jour de Noël à 5 heures du matin. — BRAGARD nous informe pour la Wallonie malmédienne (*Wallonia*, 12, p. 360) : interdiction dans l'archidiocèse de Cologne au début du siècle dernier, le curé Fraipont († 1825) obtenant toutefois le maintien à Malmedy, car, tant qu'il vivrait, il

Le *Dictionnaire de REMACLE*, v° *Noyé* encore, après avoir fait allusion aux « beaux chanteurs » d'avant la Révolution, écrit : « Pendant la fête religieuse de la nativité, la plupart de ces cantiques se chantaient à l'orgue ». (Il ajoutait qu'ils n'étaient « ni spirituels, ni décents », ce qui paraît sévère.)

Dans son *Histoire de la ville de Limbourg*, 2, p. 103, évoquant les distractions des anciens bourgeois, J. THISQUEN dit que, de même que le bourgeois va écouter les musiciens que le Magistrat fait venir à de rares occasions, il va « entendre chanter les vieux noëls, que des farceurs travestissaient parfois » (sans précision à ce propos). Où allait-il les entendre, sinon à l'église ?

Dans l'édition des Noëls de 1909, on trouve en passant des témoignages assez clairs :

p. 122 : copie liégeoise de deux couplets par J. Lens avec cette note : « Noël n° 3 que j'ai entendu chanter après l'office, au jubé de l'église Saint-Servais en 1839 (fête de Noël), sacristain de Jeyi (en français du Noyer) [= Degey, *dè djèyi*], j'ai oublié le nom du marguillier-chanteur ».

p. 130 : « Variante qui se chantait à la messe de Noël à Romsée, en 1840, au témoignage de M. Nicolas Lequarré ».

p. 246 : « Dans la communication de M. l'abbé Dobbestein, ils [= ces quatre vers] se trouvent combinés avec ceux du 6<sup>e</sup> [couplet] en un couplet que le transcriveur considérait comme le premier d'un Noël qui se chantait encore à l'église, cinquante ans auparavant [= vers 1838], dans son village natal à La Minerie (Thimister) ».

D'autre part, l'argument de l'origine des copies trouvées dans les maîtrises ou exécutées par des chantres ne doit pas être négligé. Il est probable que les noëls sont pour une bonne

y répondait de l'ordre, mais son successeur ne dit plus la messe que le matin, « immédiatement avant celle de l'aurore ».

part dus à des clercs. Il serait étrange qu'on ne les ait pas fait chanter à l'église.

Toutefois les témoignages sur l'origine cléricale des copies de noëls — en dehors de l'affirmation de Henrotte d'après Polain — ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait s'y attendre.

BODY tenait certains noëls d'un manuscrit spadois « signé Antoine Jehin, organiste de la paroisse, 1810 » (*Noëls w.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 16). Bailleux invoque un « manuscrit de la bibliothèque des religieuses de Bavière à Liège » (ib.). Delbœuf aurait copié un texte à Hollogne « chez [le] marguillier le 6 août [18]51 ». Mais d'autres copies identifiées n'ont rien de clérical (le noël 32 étant attribué même à un *matchèt*, ouvrier teinturier, de Verviers).

En fait, on regrette trop souvent (p. 18) l'absence de précision des anciens collecteurs — Dethier, Bailleux, Simonon, Capitaine, Henrotte, Simon Renier et Body — concernant leurs sources. Il est vrai qu'on ne s'est pas toujours mieux informé par la suite.

Pourquoi, par exemple, n'avoir pas questionné les responsables de la *Lyre mâmediéne* (1901) sur leurs sources ? Leur introduction indiquait qu'ils avaient remanié leurs textes pour mieux les adapter au malmédien, le tout devant être expliqué dans une édition critique annoncée pour l'avenir. Pourquoi ne pas avoir questionné Olivier Lebierre ou même l'abbé Pietkin ou Henri Bragard à ce propos ? Doutrepont (p. 121) constatait que dans le noël 1 de cette version, une strophe manque (la 10<sup>e</sup> de Henrotte, la 15<sup>e</sup> de Doutrepont, non la 3<sup>e</sup> ; mêmes erreurs sur les numéros des quatre strophes qui manquent) : il croit que ce couplet a été sauté, « sans doute par manque de place ». Ne pouvait-il s'informer ? Que d'occasions ainsi perdues !

Remarquons aussi, pour une époque plus proche, que lorsque M. DELBOUILLE écrit que les noëls « n'ont pas réussi à

prendre pied fermement dans la tradition orale de nos usages folkloriques » (*Mélanges Rousseau*, p. 208), il néglige l'utilisation de certains noëls au théâtre de marionnettes à Liège et au Bethléem de Verviers.

Sur ce dernier spectacle, le noël 1 et le noël 8 ont même agi, en suggérant des intermèdes et motifs spéciaux; voyez la deuxième édition des *Noëls*, p. 97 : cousine *Garite* attablée avec son mari, devant un plat de boudin, une bouteille et deux verres; et p. 117 : la cruche bouchée avec un navet, et cousin *Gillet* qui « joue si bien sur son sifflet ». Voyez aussi dans *FELLER*, *Le Bethléem verviétois*, 3<sup>e</sup> éd., p. 94, 96 et 97, les personnages *Grand-Père* et *fré R'nou* ou « frère *Ernout* », qui viennent du noël; de même *compère Èrnou*, p. 99.

A propos des couplets chantés au *Bethléem*, J. Feller écrivait (p. 85) : « Les couplets chantés sont les plus connus, les plus populaires des noëls wallons; et l'on ne saurait dire si le peuple verviétois se rappelle mieux ces couplets parce que le *Bethléem* leur donne un regain de vie, ou si, à l'inverse, le *Bethléem* se contente de servir au peuple ce qui est resté le plus populaire. L'un d'ailleurs n'exclut pas l'autre ».

Mais M. Delbouille conteste en général que les noëls — sauf la chanson de quête — intéressent le folklore. Nous répondrons en reprenant ce qu'il avait lui-même objecté à Polain contestant que les noëls appartiennent à la « poésie populaire » : « Le tout est de s'entendre sur le sens des mots. Sans doute ces chansons ne sont-elles pas nées du 'génie collectif' ou de 'l'âme du peuple'; on admettra au moins, qu'elles ont été écrites 'pour le peuple' et qu'autrefois il les a aimées » (*Noëls wallons*, note, p. 83).

Le jugement est fonction de la définition qu'on donne du folklore. M. Delbouille oppose le concept de folklore à celui de littérature. C'est une conception trop étroite du folklore. Celui-ci peut et doit englober tout ce qui concerne les croyan-

ces et les usages du peuple, même si ces faits ne sont pas originellement des faits populaires. Tout ce qui entoure la célébration d'une fête comme la Noël devient folklorique si le peuple l'adopte, et il est certain que le peuple a bel et bien chanté des noëls, même s'il faut admettre que beaucoup n'ont pas eu le succès réservé à quelques-uns d'entre eux.

On notera que M. Delbouille appelle folklorique le noël 37 considéré comme chanson de quête (de *hèye*). Or Hock *Croyances et Remèdes populaires au pays de Liège*, 3<sup>e</sup> éd., p. 500, signale que les quêteurs qui viennent *hèyi* chantent des noëls; et de citer alors des extraits de noëls purement dramatiques bien connus. Mais c'est une donnée isolée.

D'autre part, les variantes de ces noëls fort connus — comme on le voit encore ci-dessus par celles que fournit notamment Wisimus — montrent par leurs altérations que ces textes ont, comme on dit, « folklorisé ». Doutrepont (p. 14) citait spécialement une copie du n<sup>o</sup> 2, due à Louis Detrixhe, dite « en dialecte du vieux pays de Stavelot » : elle combinait 2, 5<sup>e</sup> couplet + 11, 7<sup>e</sup> couplet + 2, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> couplets + 11, 11<sup>e</sup> couplet terminé par les deux derniers vers du 5<sup>e</sup> + 2, 9<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> couplets (cf. p. 122 et 218-219, où l'on voit qu'il s'agit en fait des noëls 2 et 19, c'est-à-dire deux des plus connus); Doutrepont disait de cette copie : « Elle est, dans sa confusion, comme un symbole de l'état actuel de nos chansons dans la mémoire du peuple. Et il n'est peut-être pas de meilleure pierre de touche que celle-ci pour reconnaître la popularité respective des Noëls ou de certaines de leurs strophes ».

Doutrepont remarquait que, si certaines pièces ont un langage un peu archaïque et peuvent remonter assez loin, d'autres donnent l'impression d'une composition toute récente, et de citer le noël 15 (dont on sait maintenant qu'il a été écrit en 1844 par J.-J. Dehin). POLAIN (*Le Vieux-Liège*,

janvier 1938, p. 264) remarquait que la question de la langue n'avait pas « la portée que Doutrepont lui attribue, si les Noëls étaient traditionnels, le peuple rajeunissant sans cesse les textes de sa chanson. Cette différence de langage (dans le temps) prouve que ces textes ne sont pas du folklore vivant venant de la bouche du peuple ».

On a vu ci-dessus des traces incontestables de « folklorisation » et de rajeunissement aussi. On pourrait en alléguer bien d'autres.

Ainsi dans le noël 6, couplet 8, le tablier dit *aukèn'mint fin*. Déjà Bailleux et Dejardin devaient gloser le terme : « quelque peu fin », disent-ils en note. Des copies provenant de Jean-Simon Renier portent « *auguellmen* » et « *auquelement* » (*Noëls*, 1<sup>re</sup> éd., p. 165), d'autres écrivent « *aucoinnmen* » (manuscrit de 1784; 2<sup>e</sup> éd., p. 144) ou, à Malmedy, *inkin'mint* [« *inquin'ment* »] et *èkwintmèjt* (2<sup>e</sup> éd., p. 143 et 145). Une variante d'origine non précisée (sans doute orale) hasarde : *ås cwènes bin fin* « aux coins bien fin » (1<sup>re</sup> éd., p. 125), mais le reste des variantes modifie complètement l'expression : *qu'est co assez fin* (qui est encore assez fin), *ci qu'est si fin* (celui qui est si fin), *po 'ne saqu trop fin* (pour votre serviteur trop fin). Peut-on contester qu'il s'agisse de variantes d'origine populaire, même si certaines ont déjà été enregistrées par des copies relativement anciennes ?

Dans le noël 6, strophe 2, qu'est devenu le vers 3 du *Choix* de Bailleux et Dejardin, *ca jamây tu n'ès duspôtiye* [= *jamaie ... dispôtèye* en 1784 : édition Delbouille, p. 144] « car jamais tu n'es dérangée » (ou, pour Haust, « ... tu n'as cessé de t'appréter »)(<sup>9</sup>) ? Voyez, p. 160, l'apparat critique de Doutrepont : à côté de *dispontèye* dans une copie de Bailleux, on trouve « *duspiertie* » [= -*eye* « éveillée »] chez Renier<sup>1</sup>, *ca tu*

(<sup>9</sup>) Cf. L. REMACLE, A propos de « *dispontî* », *Bull. Dict. wallon*, 18, pp. 113-116.

*n'es jamais « dispotée » [« dépotée » ?] chez Renier<sup>2</sup>, *dustopêye* [« débouchée »] chez Renier<sup>3</sup>, *seûy don ine fèye pôséye* [« sois donc pour une fois posée »] dans une copie du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après Body, *sûtéye* [« intelligente »] chez Jehin, *po çoula t(i) n'as jamây somèy* dans la *Lyre mâmediéne* (ici avec *t' nas jamây*) et les *Respleus dè Noé*. Des conclusions analogues à celles de ci-dessus peuvent être tirées de ces modifications dues au remplacement d'une expression assez rare et difficile. Tout cela n'indique guère une transmission fondée sur des textes écrits.*

Il ne s'agit pas seulement de vocabulaire. La morphologie et la syntaxe sont aussi rajeunies. Citons deux exemples syntaxiques.

Dans le noël 1, couplet 2 : *si magn'rans-n' ine ône di tripe* n'a pas été seulement dans de nombreuses copies (auxquelles on pourrait encore ajouter Le Roy et Picard, dans le *Bull. Soc. Litt. wall.*, 2, II, p. 55), récrit en *èt s' magn'rans ...* par influence du vers *èt s' beûrans-n' deûs'-treûs bons côps*, comme le dit Doutrepont (« variante évidemment suggérée par le début du 5<sup>e</sup> vers »), mais aussi par le caractère fortement archaïque de *si* copulatif, remplacé couramment par *èt si*.

Dans le noël 7, strophe 11, au lieu de *èl glôre dè Paradis*, il vaudrait mieux rétablir *du* [= de] *Paradis*, d'après la copie la plus ancienne, qui est verviétoise (cf. éd. de 1938, p. 155, *infra*); de même, pour *lès-andjes dè Paradis* à la strophe 10 du noël 14, rétablissions *di* (« de ») de la copie ancienne (cf. ib., p. 179). Comparez *èl glwêre dè Paradis* au noël 17, strophe 19, où les deux copies citées par Doutrepont (toutes deux du XVIII<sup>e</sup> siècle) ont *dy ou du* (1<sup>re</sup> éd., p. 209); et enfin, noël 31, strophe 6, où la lecture *dè(s) [sic] Paradis* n'est pas conforme à la très ancienne copie portant, à Verviers, *du paradis* (2<sup>e</sup> éd., p. 165). Il s'agit de « *paradis* » sans article, à la manière ancienne.

Mais un cas étonnant est fourni par le noël 27 dont Doubretpont publiait un fragment, disant notamment :

*Il èst si bê,  
tot-à crèspê  
come in-ognê*

(Trad. : Il est si beau, tout en petites boucles comme un agneau).

La formation *crèspê* était si curieuse que Haust n'a pas hésité à la reprendre dans son *Dictionn. liégeois*, la donnant comme archaïque avec renvoi aux Noëls.

Or ce noël, connu en 1907, par la communication anonyme d'un couplet, était de J.-J. Dehin, et on lit seulement chez celui-ci :

*... il èst bê,  
tot crèspou come in-ognê*

(Trad. : ... il est beau, tout crêpu comme un agneau).

Le substantif *crèspê* a donc disparu de la réédition des Noëls<sup>(10)</sup>. En fait, c'est un peu dommage, car la réfection n'était pas ici un appauvrissement. La poésie populaire a parfois aussi des trouvailles heureuses.

\* \* \*

Il est assez remarquable qu'en Wallonie le noël dialectal soit à peu près limité au pays de Liège, et dans celui-ci même à Liège plus l'est du domaine liégeois. Dans les attestations, les régions mêmes de Huy et de Waremme manquent étonnamment.

Cependant on a recueilli des fragments d'un noël namurois ;

(10) Par l'intermédiaire du *Dict. Liég.*, le mot est passé dans le FEW, t. 2, 1347b.

de plus, j'ai eu naguère sous les yeux la mention d'une référence à un noël namurois — le même peut-être ou un autre — paru dans l'hebdomadaire *La Marmite*. J'ai malheureusement perdu cette référence. Je souhaite qu'on la retrouve un jour en parcourant *La Marmite*.

Cependant on n'a pas attiré l'attention jusqu'ici sur un noël recueilli à Nivelles, qui représente un noël liégeois — plus un couplet d'un autre — transposé plus ou moins mal au parler nivellois.

Recueilli par Georges WILLAME, celui-ci l'a publié dans le dernier numéro de l'hebdomadaire *L'Aclot* daté du 26 octobre 1890 : « Raconté à G. Willame par Eulalie Meuret de Nivelles, âgée de 65 ans, qui l'apprit, étant jeune, des religieuses du Béguinage ».

C'est en partie le noël 3, suivi du couplet 14 du noël 19. Ce qui est remarquable, c'est que, pour le noël 3, le texte nivellois s'accorde avec une copie manuscrite attestant un passage manquant dans les autres versions du noël 3.

1. « *Volez-v' véni, cousinne Mareie,  
A Bethleem avé mi  
Nos y vérons des merveie,  
S'il est vrai ç' qu'e [= o] nos a dit  
— Non, djé n' va nî, fait trop freu,  
Djé n' sârou ni quitter l' feu* ».

C'est le premier couplet de 3 :

*Vous' vini, cusène Marèye,  
è Bètlèyèm atot mi?  
Nos-i veûrans dès mèrvèyes  
s'il èst vrêy çou qu'on m'a dit.  
— Nèni, ciète, i fêt trop freûd,  
dji n' sâreû èri dè feû.*

(Trad. : Veux-tu venir, cousine Marie, à Bethléem avec moi ?

Nous y verrons des merveilles, si c'est vrai ce qu'on m'a dit. — Non certes, il fait trop froid, je ne saurais quitter le feu).

L'apparat critique dressé par Doutrepont montre aussi attestés en a le pluriel dans *Volez-v'* (voulez-vous), en b : *a Bètlèyèm* et *avou* (= *avè* de Nivelles), notamment. Ni *Marèye* pour *Mariye*, ni *freu[d]*, rimant avec *feu* (*fè*), pour *fuè[d]* ne sont nivellois; ils viennent du liégeois *Marèye* et *freûd* (*vérons* et *vîrons* dans Coppens).

2. « *Vi, va, poûfe indjelée,*  
*Quitte pou in moumint t' tchéminéye,*  
*Prinds t' chèna dins t' bras*  
*Et vi avec moi.*  
— *Bi, pou qué fé? Pou yus' d'aller?*  
*Qu'est-ce qu'il a d'arrivé?*

C'est le 2<sup>e</sup> couplet :

- O ! vin don, pôve èdjaleye !*  
*Ti vous' broûler lès mustêts?*  
*Qwite tès djambes dèl tchiminéye*  
*èt prind è t' brès' on banstê.*  
— *Po qué fé? Po wice aler?*  
*Qui gn'a-t-i qu'è-st-arrivé?*

(Trad. : Oh ! viens donc, pauvre gelée ! Te veux-tu brûler les tibias ? Eloigne tes jambes de la cheminée et prends dans ton bras un panier. — Pour quoi faire ? Pour où aller ? Qu'y a-t-il qui est arrivé ?)

Le nivellois *tchèna* [sic] remplace *banstê*, avec remaniement des vers, perte du vers b et recours au français pour *avec moi* (nivellois *avè mi*), plus « un moment ».

3. « *O m'a dit — djé n' sais ni s'l est vrai —*  
*Què l' Messie nos estait né,*  
*Et les berdgi d'enne grande corwée*  
*Mè l'ont dit par assurée.*

— *Oh ! qu'in savaient-i, les berdgi ?  
Qui q' qui l'avait annonci ?* »

C'est bien le couplet 3 :

*On dit, dji n' sé s'il èst vrêy,  
qui l' Mèssèye nos èst-oûy né :  
lès bièrdjis, a grande cowêye,  
l'ont, so m' fuè, par assûré.  
— O ! qu' savèt-i, lès bièrdjis ?  
Qu'est-q' qu'èlzì a-t-anonci ?*

(Trad. : On dit, je ne sais s'il est vrai, que le Messie nous est aujourd'hui né : les bergers, en grande foule, l'ont, sur ma foi, tout à fait assuré. — Oh ! que savent-ils, les bergers ? Qui est-ce qui le leur a annoncé ?)

*corwée* « corvée » au lieu de *cowêye* « suite, foule » est déjà dans l'apparat critique de Doutrepont, *corwée* ou *corvêye* dans des variantes d'origine orale ou inconnue ; *savèt* est pour *savont* nivellois.

4. « *L'ange Gabriyel a douze heures par nûte  
Su l' tchamp leu-z-a sté anonci  
Les anges d'une multitude  
Tchantinne enne musical'mint  
— Vrai, don ? Djè n'in savou rin ;  
Pusqu'ainsi, va, allons-y, donne ta main.* »

Correspond encore au couplet 4 :

*L'andje Gâbriyèl, a mèye-nut',  
âs tchamps l'zi a-t-anonci  
èt lès andjes atot leûs flûtes  
djowint dèl musique al mîs.  
— Grand Dièw, dji n'è saveû rin !  
Djans ! corans-i tot rad'mint !*

(Trad. : L'ange Gabriel, à minuit, aux champs le leur a annoncé ; et les anges avec leurs flûtes jouaient de la musique au

mieux. — Grand Dieu ! je n'en savais rien ! Allons, courrons-y rapidement !)

Le vers c correspond à celui de variantes liégeoises : *et lès-andjes a* (ou *è*) *multitude* « et les anges en multitude ». Notez l'altération de d (avec « *enne* » = *ène* « une » ?). Transposition aussi pour f, avec le français *donne ta main*, avec un tutoiement insolite à Nivelles, *ta* à la française et *main* pour l'archaïque *mangn*.

5. « *En' cours nî là comme enne sotte* :

*O dit qu'i n'a nî n' figotte*

*Qu'i n'a ni farche ni lignet,*

*Qu'i n'a nî seul'mint si long qu'em' dwegt.*

— *Eh bî ! El Messie est-i si pouverteu ?*

*C'est co pire qu'in bribeu.»*

Voyez le couplet 5 :

*Ça, n'i coûr nin come ine sote;*

*prind dès fahes èt dès lign'rêts :*

*on dit qu'ènn'a nin fligote*

*èt nin si long qu'on bindê.*

— *Dièw ! qu'è-st-i don pôvriteûs !*

*Il èst si pôve qu'on bribeû !*

(Trad. : Ça, n'y cours pas comme une sotte; prends des bandes [de maillot] et des langes; on dit qu'il n'en a pas [une] languette et pas aussi long qu'un bandeau. — Dieu ! qu'est-il donc nécessiteux ! Il est aussi pauvre qu'un mendiant !)

Transposition des vers b et c, avec changement de « prends » en « il n'a ni ... »; *farches* est une altération pour *faches* nivellois; quant à *lignèt*, il ne figure pas dans Coppens; une *figote* est à Nivelles une pomme ou une poire tapée, d'où tout fruit desséché; le mot remplace *fligote*, variante en général et ici en particulier dans la copie Simonon [et aussi le *Choix de Bailleux et Dejardin*] de *fribote* (forme verbiétoise de *fibote*

liégeois) : ces mots liégeois-verviétois signifient « effilure, brique ». Transposition enfin d'*on bindé* en *èm' dwèt*.

6. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« *Tins ! là n' cruche dé lacha,*  
*Stouppée av' in navia.* »

Ce sont les deux derniers vers du couplet 6 :

*Tinez ! V'la 'ne djusse di lècè :*  
*sitopez-mèl d'on navè.*

(Trad. : Tenez ! Voilà une cruche de lait : bouchez-la-moi d'un navet).

Le singulier *tin* est déjà dans l'apparat critique de Doutrepont, mais non le remplacement de l'impératif par le participe (« bouchée »).

7. « *La bî lauvau m' cousiné Mareie*  
*Eyé m' ma tante Tonton !*  
*In d'allez, hon, mes dignes dgins ?*  
— *Nos d'allons vir el Messie ;*  
*Vos plaisir-i bin de v'ni aveu ?* »

(Trad. : Voilà bien là-bas ma cousine Marie et ma tante *Tonton* (Jeanneton) ! Vous partez donc, mes dignes gens ? — Nous allons voir le Messie ; vous plait-il bien de venir avec nous ?)

Les deux premiers vers (avec *Marèye* et *Tonton*, non usités à Nivelles — sauf *Tonton* masculin pour « Gaston ») sont sans correspondants dans la tradition du noël 3, mais une seule copie (Ba 7), dans un dossier de Bailleux, écrite par un autre que Bailleux (cf. *Noëls wallons*, 2<sup>e</sup> éd., p. 110), renferme ces vers :

*Wice alez-v' donc, mès dignès djins ?*  
*Nos-alans vèyi l' Mèssèye.*  
*Vis plaisir-i dè v'ni avou ?*

8. « *Si no compagnie vos plait,*  
*Allons-y tant qu'i n' fait nî laid.*  
*Donne ta main, cousine Mareie,*  
*Aujourd'hu djè su gaie*  
— *Nos n'avons fait qu'adcori :*  
*Coumminchons à marchi douci.»*

(Trad. : Si notre compagnie vous plaît, allons-y tant qu'il ne fait pas laid. Donne ta main, cousine Marie; aujourd'hui je suis gaie. — Nous n'avons fait qu'accourir [?]; commençons à marcher ici).

Dans les vers de cette variante (Ba 7), on lit aussi :

« *Si nosse kipagnèye vis plait,*  
*Djans-è dè temps qu'i fait bê.*  
*Done ti main, cuseune Marèye,*  
*Nos-èstans so l' houp'digué*  
*Nos n'avans qu' fé dè cori :*  
*Kiminçans crâmignon ci.»*

(Trad. : ..., allons-nous en pendant qu'il fait beau ..., nous sommes en goguette. Nous n'avons que faire de courir, commençons un cramignon ici).

L'identité est remarquable, malgré quelques transformations, avec ces vers connus par une seule copie manuscrite.

9. « *La bî lanvau [= lauvau] m' binaimé Jésus,*  
*M' binaimé gros mouton !*  
*Dèmandonn' lé tertout à s' père*  
*El permission d'el bahî.*  
— *Non, sièc', dèmandonn' lè a s' mère,*  
*Nos ll arons co pus rade.»*

C'est un souvenir du début du couplet 9 :

*Bondjoû, binamé gros mâye,*  
*mi binamé gros godon !*

(Trad. : Bonjour, bien-aimé [ou gentil] gros mâle, mon bien-aimé [ou gentil] gros chéri !)

suivi du début du couplet 12 :

*Dimandans tutos à s' père  
li permission dèl bâhi.  
— Non fêt, dimandans-l' à s' mère :  
elle nos l'acwèd'rè co mîs.*

(Trad. : Demandons tous à son père la permission de le baisser.  
Non fait, demandons-la à sa mère : elle nous l'accordera encore mieux).

*binaimé* n'existe pas en nivellois : c'est une adaptation du liégeois *binamé*. De même *bâhi* (prononcé *ba-i* ?) est le liégeois *bâhî*, *bâ-* au lieu du nivellois *béji* (ailleurs dans l'ouest-wallon *bauji*). *Non sièc'* est pour *non-ciète* (cf. *nèni chète* dans une variante d'origine orale ou inconnue chez Doutrepont) ; « nous l'aurons encore plus vite » remplace « elle nous l'accordera encore mieux ».

10. « *Sainte Marie, mère de Dieu, vos plaise-t-i bien  
Què nos l' bahionss' in p'tit moumint?  
Nos n'arons jamais tant d' bonheur  
Què d' bâhi noss Sauveur.* »

C'est la fin du couplet 12 :

*Mére di Dièw, vis plést-i bin  
qui nos l' bâhanse on moumint?*

(Trad. : Mère de Dieu, vous plaît-il bien que nous le bisions un moment ?)

et la fin du couplet 13 :

*Àrans-n' mây on té boneûr  
qui d'abrèssi nosse Sâveûr?  
[variante di bâhî]*

(Trad. : Aurons-nous jamais un tel bonheur que de baisser notre Sauveur ?)

Voyez encore les emprunts au liégeois : *bahionss'* et *bahi*.

11. « *C'est dammatche qu'el djournée*  
*N'a ni quinche ou seize heures dè djou :*  
*Nos frinne enne bounne fricassée ;*  
*Nos fricass'rinne el poule èyé l'ou.* »

C'est le couplet 14, pour ses quatre premiers vers :

*Qué damadje qui cisse djoûrnéye*  
*n'a nin quinze saze eûres di djoû !*  
*Nos f'rins ine bone règaléye,*  
*nos fricass'rins l' poye èt l'oû !*

(Trad. : Quel dommage que cette journée n'ait pas quinze [ou] seize heures de jour ! Nous ferions un bon régale, nous fri-casserions la poule et l'œuf !).

Encore un terme liégeois conservé : *ou* [= *oû*] pour *yeu* « œuf ».

12. « *Djeseuf, Djeseuf, vos stez tcherpetti,*  
*Cachî donc in mwèiyen qui seuche mèyeu lodji*  
*S'i vos manque enne sakwé,*  
*Djè vos donn'rai bî du bwé*  
*Pou fé n' pétite maison*  
*A m' binaimé p'tit Rwè.* »

Cette fois, c'est un couplet du noël 19, le 4<sup>e</sup> (voyez ci-dessus). Le vers b est remanié (« Cherchez bien un moyen qu'il soit mieux logé »). Rappelons ce qui a été dit de *binaimé*.

Il est hautement intéressant de retrouver à Nivelles un noël liégeois qui s'apparente dans ses détails non pas même aux éditions anciennes de ce noël — auxquelles il ne doit donc pas sa diffusion —, mais à des variantes d'une copie isolée, restée inédite jusqu'à son utilisation en 1938 dans la réédition des *Noëls wallons*.

Tout n'avait donc pas été dit sur la diffusion et le succès de certains de ceux-ci.

† Élisée LEGROS

## Le terme wallon, picard et français *bougnou*

On lit dans G[randgagnage] I, 66 :

*Bougnou*, t. de m[ine] (puits creusé au fond de la bure pour recueillir les eaux). Remacle 2 a la forme *bougnè* (« puits dans un bure »). — Pour toute explication, G., I, 158, dit qu'on pourrait comparer l'italien *bugno* (ruche).

C'est ainsi que HAUST commençait son article des *Étymologies wall. et franç.* (1923), p. 33-35. Il faisait remarquer ensuite qu'en réalité, *bougnou* n'était pas particulier au langage du mineur, mais qu'il avait le sens général de 'réservoir, citerne, puisard'. Pour illustrer ce sens, Haust citait Th. GOBERT, *Eaux et fontaines publiques à Liège* (1910), p. 124 : au 14<sup>e</sup> s., la Légia se jetait, près de Hors-Château, « dans un vaste et long réservoir, nommé *Bougnoux*, le long des remparts qu'il aidait à défendre » (le mot a subsisté dans l'*Impasse du Bougnoux* : v. ci-après). Haust signalait aussi, p. 34, n. 2, d'après BORMANS et BODY, *Glossaire roman-liégeois* (ms.), que, dans des comptes du 17<sup>e</sup> s., on lisait : « la cité ordonne le nettoyement des *bougnoux* dans les rues ».

Haust citait également un article du dictionnaire (ms.) de Rouveroy : *boiou*, *boiuou* [lire *bouiou* ?], puisard pour recevoir les eaux des combles; bêteoir dans les champs; poêle d'un étang ». Article étonnant, bien sûr, aux yeux de Haust, puisque Rouveroy ne mentionne pas le sens connu en houillerie; Haust considérait les deux dernières acceptions comme « rares ou peu sûres »; mais, écrivait-il, « les formes *boyou*, *bouyou* sont remarquables ».

J'ai constaté, poursuivait-il, qu'à la houillère de Gives (à l'Est d'Andenne) on ne connaît que *bouyou*; à Liège même, j'ai parfois entendu prononcer *bôyou*. Tel est sûrement le type primitif : *bougnou* en provient par épaissement de *y* en *gn*, phénomène dont nos dialectes fournissent de nombreux exemples [en note, renvoi à huit articles des *Étymologies*, notamment à *crâmignon* 'danse, farandole', altération récente (19<sup>e</sup> s.?) de *crâmiyon*, a. fr. *cramillon* 'crémaillère']. Le suffixe diminutif *-ou* (lat. *-eolum*), abrégé souvent en *ou* moyen ou bref, s'est ajouté au thème qu'on retrouve dans le nom. *bouye* 'bulle (d'air, d'eau, de savon), ampoule, bosse à la tête, bosselure, etc.', du lat. *bulla* 'boule, bulle' (voy. l'art. *bougnêt*). Un *boyoû* (*bouyoû*, *bougnouû*, *-ou*), c'est proprement l'endroit qui bouillonne et pétille par suite de la chute continue des gouttes d'eau. L'altération de *y* en *gn* s'est faite probablement sous l'influence de *cougnouû*, *pougnouû*.

Dans le reste de l'article, Haust examine le cas de *bougnêt*, terme de mine, syn. de *bougnou*, qu'il considère comme suspect. Je reviendrai au problème en fin de travail.

Haust a naturellement rencontré *bougnou* dans *La houillerie liégeoise* (1926), mais il ne retient là que le sens technique : « partie du puits, profonde de 8 à 12 m, d'un niveau inférieur à celui du dernier chargeage; sert de réservoir pour les eaux de suintement du puits », et il donne l'étymologie : « dérivé, à l'aide du suffixe *-ou* (lat. *-eolum*) du lat. *bulla* 'boule, bulle', nom. *bouye* ».

Le mot figure aussi, accompagné de la même étymologie, dans le *Dictionnaire liégeois* (1933), mais avec la variante *-ouû* de FORIR, et avec trois applications d'un sens général : « puisard, réservoir des eaux de pluie ou d'infiltration, spécialement 1. dans une cave --; — 2. dans une briqueterie --; — 3. dans un puits de mine -- ».

Le mot a gagné, sous sa forme liégeoise en *-ou*, les bassins houillers de Charleroi (J. MARIMAN, mém. univ. Bruxelles, 1960, p. 127, *bougnouû*) et du Centre (L. MAUCHARD, id., 1948, p. 33, *-ou*). Il a passé en France, puisqu'il figure dans le *Vocabulaire des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais* (Douai,

1906) de J. BOVIO. On le trouve, en 1780, dans la 2<sup>e</sup> édition de MORAND, *Art d'exploiter les mines de charbon de terre* (1). En fin de compte, on peut le considérer comme un terme technique français. Admis dans le Supplément de Littré sous les formes *boniau* (forme erronée, qui vient de Brixhe : Haust, *Étym.* 34, n. 1) et *bougnou*, puis dans d'autres dictionnaires (Larousse, Quillet), il pénètre enfin dans le *Trésor de la langue franç.*, tome 4 (1975), 804a : *bouniou, bougnou*, avec un exemple de Zola, *Germinale*, et l'étymologie de Haust.

Celle-ci est communément admise. J. FELLER, pourtant, la rejettait, et j'ai l'impression, depuis longtemps, qu'elle ne résiste pas à l'examen. Je me propose de le montrer, en m'aidant notamment de l'étude annexée par Bruno VANDER-MEULEN à sa *Toponymie de Limbourg* [Ve 24] et de *Bilstain* [Ve 18], mém. univ. Liège, 1975, p. 142-152.

Avant d'aborder le problème étymologique, B. Vandermeulen établit une liste des attestations toponymiques du mot. En voici l'essentiel, avec quelques additions et de menues modifications (je détache à la fin les formes en *y* et je mets en note celles en *-on*) :

L 1 Liège : 1365 <sup>o</sup>en *Bougnoule*, 1378 <sup>o</sup>le riw de *Bongnule* (Cartul.

(1) *Bougnou* figure dans le *Vocab. des houilleurs liégeois*, de S. BORMANS, BSW 6 (1863), p. 139-254, et dans divers dict. dialectaux : J. M. LOBET, *Dict. w.-fr.* (Verviers, 1854), p. 110 : *bougniou*, t. de mine; — J. COPPENS, *Dict. aclot* (Nivelles, 1952), p. 62, *-ou* (étym. : lat. *bulla*); — DEPRÉTRE-NOPÈRE, *Petit dict. du w. du Centre* (La Louvière, 1942), p. 38, *-ou* (fig. : *vos-astèz din l' bougnou*, vous êtes tombé au plus bas; comp. BTD 22, 448 : *nos-astons dins l' bougnou*, nous sommes perdus); — R. DASCOTTE, *Le parler des houilleurs de Mariemont*, p. 6 (*bougnou*); — A. CARLIER, *Dict. de l'ouest-wallon*, tome 1<sup>er</sup> (1985), p. 151-152 (*bougnou*, t. de houill.; lieu-dit à Marchienne-Docherie); — J. DAUBY, *Le livre du «rouchi», parler pic. de Valenciennes* (1979), p. 83, *bouniou, bougnou* 'fond d'un puits de mine', avec exemples littéraires, notamment de J. Mousseron.

Abbaye Val-Benoît, d'après HAUST, *Étymologies* 34, n. 1); il s'agit du *Bougnoux* de Hors-Château.

L 66 Jupille : è *bougnoué*, 1386 °en *bougnoul* (J. LEJEUNE, *Top.*, BSW 49, 236).

L 77 Grivegnée : 1411 °a *bougnoule* (J. Lejeune).

L 79 Beyne-Heusay : è *bougnou*, 1342 °desous le *bougnoul* (AHL 5, 1956, 820).

L 80 Fléron : è *bougnoué*, 1477 °a *bougnoule* (J. Lejeune).

L 90 Chénée : *bougnoué*, 1482 °a *bougnoul* (M. NOIRFALISE, mém. univ. Liège, 1943, p. 45).

L 92 Romsée : è *bougnoué*, 1380\* °en preit de *bougnoul* (J. Lejeune).

L 94 Ayeneux : 1424 °cortis a *bognos*, 1428 °a *bougnole* (J. Lejeune, BSW 53, 347).

Ve 6 Charneux : *bougnou* (HAUST, *Enq. top. w.*, 5), hameau [d'où nom de fam. *Debougnoux*].

Ve 10 Herve : « Bougnoux » Cad.

Ve 15 Petit-Rechain : 1562 °pré au *bougnoux* (FELLER, *Bull. Soc. verv. archéol. et hist.*, 16/2, 247).

Ve 18 Bilstain : è *bougnou*, 1541 °*boungnoux*.

Ve 20 Soiron : « Bougnoux » Cad.

Ve 24 Limbourg : 1598 °un pré appellé le *bougnoux*.

Ve 32 Jalhay : °le *bougnoué*, 1560 °*bougnoul* (FELLER, *Top.* 70 et 322).

Ve 34 Sart-lez-Spa : à *bougnou*, 1619 °elle rue de *bougnoul* (G. VITRIER, *Top.* 50).

Ve 36 Spa : è (â) *bougnou*, 1513 °la terre c-on-dist le *bougnout* (J. ANTOINE, *Top.*, 1960, 22).

Ve 37 Francorchamps : o *bougnoué*, 1598 °au *bougnou* (L. REMACLE, *Top.*, BTD 51, 68).

Ch 26 Chapelle-lez-Herlaimont : *bougnou* (A. BAYOT, BTD 9, 100).

Ch 47 Marchienne-au-Pont : *au bougnou* (HAUST, *Enq. top. w.*, 114).

Ch 48 Dampremy : *bougnou* (A. BAYOT, *l. c.*).

L 4 Bassenge : è *boyou* (HAUST, BTD 11, 176).

L 9 Houtain-St-Siméon : à *boyou* (HAUST, *Enq. top. w.* 20).

Ph 15 Morialmé : ô *boyou*, pré humide situé près de l'étang *Guiryô* (J.-Cl. HENRY, *Top.* 78) (2).

(2) Il faut prob. rattacher au même rad. les toponymes namurois suivants :

Na 94 Dave : ô *bougnon* (étang; N. MERVEILLE, *Top.*, 1962, p. 46).

Na 115 Sart-Bernard : *au bougnon* (HAUST, *Enq. top. w.*, 79).

Noter que les deux communes sont voisines. La présence d'un

Le tableau est suggestif. On constate que le mot a partout un *ñ*, sauf en trois points (L 4 et 9; Ph 15), et, au surplus, que les formes anciennes sont toutes en *ñ*. Cette dernière observation serait plus frappante encore si j'avais cité toute la tradition graphique fournie par les sources.

On constate, d'autre part, que *bougnou* n'est vraiment fréquent en toponymie que dans les arrondissements de Liège et de Verviers; en dehors de cette zone — étendue, à vrai dire —, on n'a relevé que les attestations des arrondissements de Charleroi et de Philippeville. Cette dispersion suffirait à révéler, si on ne le savait par ailleurs, que le mot n'appartenait pas seulement au vocabulaire de la houillerie : les charbonnages n'occupent qu'une portion très réduite de l'espace où *bougnou* existe.

Haust considérait comme originelle la forme en *y*, *bouyou*, qui était la seule connue à la houillère d'Andenne. Cette forme unique et les trois *boyou* de L 4 et 9 et Ph 15 n'ont guère de poids à côté de la masse des formes en *ñ*<sup>(3)</sup>, et, notamment, d'une série comme celle du *Bougnoux* de Liège que j'alignerai ci-après. Et la situation largement minoritaire des formes en *y* se renforce bien peu si on tient compte des mentions de *boyou* nom commun relevées par Haust (v. p. 43-44 : dictionnaire de Rouveroy; charbonnage de Gives-Andenne) et des curieux emplois notés à Fexhe-le-Haut-Clocher W 56, signalés BSW 60 (1926), p. 244, et insérés FEW 23 (matériaux d'orig. inc.), 170a : « *boyou*, s.m., trou pratiqué dans la glace d'un étang pour pouvoir y puiser de l'eau. Par extension, gosier d'un homme qui boit goulument : *qué boyou !* ».

étang à Dave (1737 *ol*'étang du *bougnon*) permet de supposer que le radical est le même que celui de *bougnou*.

(<sup>3</sup>) Ne pourrait-on supposer que le *y* intérieur primitif est passé partout à *ñ* avant 1237, sauf en quelques points? La quasi-généralité du *ñ* dans nos deux provinces de l'est, et depuis toujours, rend la supposition peu vraisemblable, à mon sens ...

La forme la plus ancienne citée dans le tableau est la première : L 1 °*Bugnoilhe* 1365. Mais la tradition graphique de ce lieu-dit, qui est fournie par GOBERT, *Liège à travers les âges*, t. 2, 235 (notes), commence au 13<sup>e</sup> s. :

1237 °sor le *Bunghut* (Pauvres-en-Ile, Cartul., 239 v<sup>o</sup>; au tome 1<sup>er</sup>, 211b, n. 2, Gobert donne °sur le *Bunghu*).  
13<sup>e</sup> s. °sor le *bunghuel* (Pauvres-en-Ile, Cartul. 2, 25 v<sup>o</sup>; °*bungnuel*, ib. 13, 194 v<sup>o</sup>).  
24.8.1364 °sour le *Bougnule* (Charte de St-Jacques).  
1425 °riwe de *Bougnoule* (EL 4, 45).  
1438 °sour le *Bougnoul* (Conv. et Test. 360).  
1474 °*Bougnoulle* (EL 34, 92).

L'impasse s'appelait, au 13<sup>e</sup> s. déjà, « sur le bougnou ». Le *bougnou*, qui « formait, dit Gobert, t. 1<sup>er</sup>, 212a, une nappe d'eau profonde et étendue », « avait pour raison d'être unique de constituer primitivement un second fossé protecteur au mur d'enceinte adjacent ». Il ne s'agissait pas d'un *bougnou* de mine, mais d'un grand réservoir jouant le rôle d'un fossé dans les fortifications de la ville. En fait, le mot avait là son sens général.

Certes, *bougnou* est surtout connu aujourd'hui comme terme de houillerie. Voici un exemple du 16<sup>e</sup> s. et un du 20<sup>e</sup> :

1539 leur intention astoit de yssire hors leurd. bure et tourner coestresse [taille], avecque ce de avalleir [creuser] leur *bougnou* (A.É.L., Voir-jurés des charbonnages 1, 181).

1923 Le surveillant trouva l'ouvrier écrasé sous la cage et couché sur le plancher placé au-dessus du *bougnou*. (*Annales des mines de Belg.* 24, 615).

Les archives manuscrites — qui sont abondantes — des exploitations où *bougnou* s'employait en patois, et même des autres, puisqu'il est passé en français, fourniraient probablement de nombreux exemples de l'emploi houiller du mot.

On trouve aussi des exemples du sens général : celui de 1237 en était déjà un.

En dépouillant les protocoles des notaires de Liège au 17<sup>e</sup> siècle, J. Lechanteur a relevé une série de textes, concernant des endroits de Liège, où *bougnou(x)* désigne un puisard ou un réservoir, et il a eu l'amabilité de me les communiquer. J'en citerai quelques-uns :

dans laquelle maison ... il y at un *bougnou* qu'est une servitude publique (G. Dufresne 21.6.1656).

au regard d'une certaine collier [w. *colire*, rigole] pres du fornea de laditte brassinne conduisant les eaux du long poisse [w. *pwèce*, porche; « *long pwèce* », nom d'une maison?] dans le *bougnoux* (Firis 15.10.1659; 97b).

où illecque soy retreuve une ouverture faicté d'antiquité en forme d'ung *bougnoux* pour servir à renettoier ludict conduit lors qu'icelluy seroit remply ou bouché, dans queldit *bougnoux* ludit Leuvrix at ung privé [lieu d'aisance] au coing de saditte scaillie [w. *hayèye*, cour] (Donnea 25.9.1661).

lequel puits est demeuré imparfait et non achevé, et auffin de l'approfondir, et lui faire ung *boignoux* assé profonde capable à puisser l'eauwe (Pauwea 30.1.1676; 14).

une chambre ayant sortie sur le *bougnou* de sa maison situee en la ruue des Frers Mineurs en Liege (Hardy 27.6.1681; 2).

On aura remarqué que toutes les formes des notaires ont encore *gn.*

Un sens dérivé du sens 'puisard' subsiste en verviétois d'après WISIMUS, *Dict.* 56b, qui donne cet article :

*bougnou*, ouverture aménagée dans une cave pour l'écoulement des eaux : *vos cåves sèront totes frèches su v' n'y fez nin on bougnou* (\*).

L'emploi de *bougnou* dans la mine n'est qu'une application du *bougnou* 'puisard' qu'on a dans les textes notariaux et,

(\*) On trouve dans l'ALW 4, notice 59 « réduit » (petit ~), 137b, n<sup>o</sup> 28 : « un <sup>1</sup> *bougnouc* Ath 60, et p. 139a, note 31 : « Comp. liég. *bougnou* (DL) ? ». Il doit bien s'agir là de *bougnou*, avec un -c advenitice dont il faudrait chercher l'origine et dans un sens dérivé. Pour celui-ci, comp. la *bougnote* du banc des verriers (p. 51 et 55).

en 1237, dans le *Bougnoux* de Hors-Château. On ne peut guère suspecter l'antériorité du sens général. Lorsqu'ils ont eu à nommer des choses ou des activités nouvelles, nos premiers ouvriers houilleurs ont dû employer, tels quels ou métaphoriquement, des mots qu'ils connaissaient. Avant de désigner la houille en blocs, l'expression *dès hoyes* signifiait 'des mottes'. Les verbes *pahe* et *wèdi* signifient communément 'paître' et le substantif *pahis'* 'pâture'; dans la mine, *lèyi pahe* ou *wèdi lès-éves divins les pahis'*, c'était 'laisser reposer les eaux dans les vieux ouvrages qui servaient de réservoirs' (J. HAUST, *Houillerie liége.*, v° *pahadje*); etc. Le fond du puits de mine a servi tout naturellement de puisard; les ouvriers liégeois lui ont appliqué, tout naturellement aussi, le mot qui signifiait 'puisard' dans leur patois, c.-à-d. *bougnou*. Porté par la technique liégeoise d'exploitation des mines, ce mot liégeois a gagné, avec sa terminaison *-ou*, qui est proprement wallonne (comp. ALW 1, carte 65 « moyeu »), les bassins houillers de l'ouest, sauf le Borinage, où l'on dit maintenant *potèle* (P. Ruelle).

Les *bougnous* que les textes notariaux situent dans les maisons ou aux abords pourraient avoir été des puisards de cave ou des réservoirs extérieurs captant les eaux sales. Mais ceux de la toponymie devaient être des pièces d'eau (réservoirs, petits étangs, mares ...), où l'eau ne s'amassait pas en tombant sous forme de gouttes, mais en suintant ou en coulant.

Dans ces conditions, les formes anciennes de *bougnou* n'étant pas en *l* mais en *gn* et l'emploi du mot dans les mines de charbon ne devant pas être son emploi originel, il est très douteux, sinon réellement invraisemblable, que *bougnou* se rattache au latin *bulla* ou *bullare*.

Dans la *Toponymie de la commune de Jalhay* (1936), p. 322-323, sous « Ruelle du bougnou », J. FELLER a présenté une

autre explication du mot. Il cite trois mentions : 1616 « Rualle dè bougnoul », 1617 « un [procès] pour une fontaine ou bougnoul près de sa maison », 1696 « au bougnoul » (à Herbiester). Il ressort de ces documents que « *bougnoul, bougnou* n'est pas uniquement un terme de houillerie », « -- nous ne comprenons pas ce texte [de 1617] comme assimilant complètement fontaine et bougnoul, mais comme indiquant l'aspect extérieur de 'trou rempli d'eau' sans examiner si c'est une 'fontaine' ou un 'bougnou' ». Pour Feller, le *bougnou* est « une cavité collectrice des eaux environnantes », et « il n'est pas nécessaire que des eaux tombent d'en haut comme dans la bure » ...

Rejetant, dès lors, l'explication par *bulla*, Feller considère que *bougnou* repose sur une base *bougn-*, *bouny-*, peut-être *bourn-*. En fin de compte, c'est vers cette dernière forme qu'il se tourne. Il y rattacherait *bougnèt* (Remacle, Forir), syn. de *bougnou*, et *bougnote* (Namur; Grandg. 2, 505), 'cavité sur la gauche du banc de verrier pour y remiser les outils'. Il compare fr. *bournel* (God.), conduit d'eau, etc. Il propose comme étymon le germ. *born*, *brunnen* 'fontaine' et s'efforce de justifier la chute de *r*.

L'hypothèse de Feller se heurte à une objection dirimante : parmi les nombreuses formes anciennes et modernes de *bougnou*, aucune ne contient *r*.

Haust a examiné et critiqué la proposition de Feller dans son compte-rendu de la *Toponymie de la comm. de Jalhay*, BTD 11, 175-176. Il reproche à Feller de n'avoir retenu, des exemples de *y* > *ñ* cités dans les *Étymologies*, que le seul *cramignon*, et surtout d'avoir négligé « la forme fréquente *boyou*, *bouyou* à laquelle se heurte sa proposition » (en fait, la forme en *y* est beaucoup plus rare que celle en *ñ*, et elle est attestée plus tard). « On ne conçoit pas, ajoute-t-il, que son *\*bournyoul* > *bougnoul* puisse devenir *bouyoû*, tandis que l'inverse est naturel, surtout sous l'influence de *cougnouû*,

*pougnou*, etc.» (comp. cependant, pour *rny* > *ñ*, *\*cornia* + *-eola* > *\*cwèrgnoûle* > *cwègnoûle* 'cornouille')<sup>(5)</sup>). Il termine en citant une forme en *-y-* supplémentaire, le ld. *è boyou* (Bassenge L 4) « [sentier qui côtoie une] rigole large et profonde remplie d'eau sale ».

Il faut donc chercher autre chose. WARTBURG a inséré *bougnou* sous deux étymons : FEW 1, 615b, sous *bullare* 'sprudeln (jaillir, bouillonner)', puis, ib., 628a, sous *\*bunia*, *gaul*, 'baumstrunk (trone d'arbre)'. P. LEBEL, *Principes et méthodes d'hydronymie française* (1956), nos 10, 303 et 613, rattache à un appellatif gallo-latin *\*būnione* 'source', dér. de *\*bunia*, un type *buignon*, de même sens, qui a servi à former des hydronymes.

L'explication de *bougnou* par *\*bunia* + *-eolu* est en soi pleinement satisfaisante, pour la forme et même, nous le verrons, pour le sens. Mais elle se heurte, comme celle de Feller, aux formes en *y* (*bouyou*, etc.). C'est pourquoi B. Vandermeulen la rejette pour se rabattre sur le *bulla* de Haust.

Pour ma part, avant d'adopter cette attitude, je me poserais tout de même une question : étant donné que *bougnou* a *ñ* à peu près partout et depuis toujours et que *boyou*, *bouyou* apparaissent plutôt rarement dans le vocabulaire de la houillerie et dans la toponymie, le type en *y*, que Haust tient pour primitif, n'est-il pas, au contraire, altéré de celui en *ñ*? Les exemples d'un tel procès paraissent, à vrai dire, très peu fréquents. Je n'en ai trouvé qu'un, précisément dans l'article *\*bunia* du FEW 1, 628a : sous 2, afr. mfr. *b(u)igne* 'bosse ...', parmi les *bigne*, *-ei*, etc., on trouve bress. *beuille*. Ce *beuille* isolé, absolument exceptionnel, et nos rares *bo(u)you*

(\*) ÉL. LEGROS a rappelé la proposition de Feller et la critique de Haust dans *Sur les types de ruches en Gaule romane et leurs noms* (1969), p. 68, n. 125.

devraient-ils, par hasard, être mis sur le même pied, c'est-à-dire être considérés comme des formes secondes ?

Si l'on découvrait en Wallonie des exemples de l'évolution *-ñ- > -y-*, on admettrait aisément que *bougnou* peut être légitimement rattaché au gaul. *\*bunia*.

Wartburg, on l'a vu, avait d'abord classé *bougnou* sous *bullare*; mais sa seconde explication, par le gaul. *\*bunia*, semble préférable, phonétiquement et même sémantiquement. A ce dernier point de vue, on peut sans doute être perplexe. Wartburg observe lui-même, FEW 1, 629b, que l'affinité (Zusammengehörigkeit) des groupes de mots rassemblés sous *\*bunia* n'est pas assurée; la voyelle du radical surtout a fait difficulté. Wartburg ne semble pas, cependant, avoir hésité à classer sous un étymon signifiant 'tronc d'arbre' des mots signifiant 'puits' ou 'source' :

Wallon. *bougnou* 'puits creusé au fond de la bure - -', Nord id. Bov[io]; ang. *bignon* 'source d'un champ', GrCombe *bēñō* 'nom d'un ruisseau qui traverse le village', neuch. *bugnon* 'source jaillissante', *bugnenet* 'petite source'. Nam. *bougnote* 'petite aisance pratiquée sur le banc des verriers, à gauche, pour y remettre leurs mesures' (\*).

Les étymons en *-ll-* ou en *-rn-* comme lat. *bulla* (ou *bullare*) et germ. *born-* sont exclus, semble-t-il, par le fait que, depuis le début, la tradition graphique du nom commun et du toponyme atteste généralement « gn » et que les formes modernes sont aussi généralement en *ñ*. Reste *\*bunia* + *-eñlu* ... Et cela nous ramène d'une façon inattendue à Grandgagnage, qui disait, à propos de *bougnou*, on l'a vu aux premières lignes de cet article : « on pourrait comparer l'italien *bugno* 'ruche' »; celui-ci doit venir de *\*bunia*, comme les *bugnon* du nord-ouest, de la Franche-Comté, etc., qu'on trouve dans FEW 1, 628a, au premier paragraphe de l'article *\*bunia*.

(\*) Comp. les représentants wallons de *\*bük-* 'tronc (de l'homme)' et 'source, fontaine' dans DW 12 (1984), p. 26-27.

Si l'on croit cette conclusion fondée, on rattachera aussi à la famille de *\*bunia bougnèt*, terme de houillerie, syn. de *bougnou*, qui figure dans Remacle (2<sup>e</sup> édit., 1839), Lobet (1854), Forir (1866), et dans Grandgagnage. HAUST, *Étymologies* (1923), p. 34-35, considère *bougnèt* comme suspect, et il ne l'a retenu ni dans la *Houillerie*, ni dans le *Dict. liégeois*. Or, des attestations anciennes du mot ont été signalées dans la toponymie de Stembert Ve 23, aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, par F. FONSNY, *Les toponymes de la région verviétoise dans les registres du Greffe scabinal (1400-1550)*, mém. univ. Liège, 1967, p. 47-48, lieu-dit *à bougnèt* : 1468 <sup>o</sup>a *bougnè*, 1507 <sup>o</sup>a *bougè*, 1545 <sup>o</sup>au *bougnè* de vivier; — 1515 <sup>o</sup>alle voye de *bougnè*, 1516 <sup>o</sup>alle voye de *bougnou*, 1526 <sup>o</sup>alle voye de *bougnoux* (j'ai ajouté l'accent grave sur « -e » final d'après la forme moderne *bougnèt*).

On ne peut guère douter qu'il s'agisse là d'un synonyme de *bougnou* : les deux mots se concurrencent au début du 16<sup>e</sup> siècle sous la plume des greffiers, et *bougnè(t)* est complété par *vivier* en 1545. Pour expliquer l'expression <sup>o</sup>*bougnè de vivier*, F. Fonsny conjecture que « ce *bougnet* était un trou naturel, qui se remplissait régulièrement d'eau lorsque les pluies gonflaient le vivier » (p. 48). Le mot a peut-être le dernier sens que Rouveroy donnait à *boiou* (v. p. 43) : « poêle d'un étang », c'est-à-dire, d'après Littré, v<sup>o</sup> *poèle* 3, 6<sup>o</sup>, « Terme de pêcherie. Partie du fond d'un étang, plus profonde que le reste, et située vis-à-vis de la bonde, où tout le poisson se rend, à mesure que l'on vide l'étang pour le pêcher ».

Haust suspectait l'authenticité de *bougnèt* : Grandgagnage avait emprunté son article à Remacle 1839; Lobet 1854 également, et Forir 1866 avait repris le sien chez Grandgagnage 1845. « En réalité, Remacle seul, écrit Haust, atteste l'existence de *bougnèt* et, comme il n'a pas — chose étrange — d'article *bougnou*, on est en droit de le soupçonner d'erreur, -- n'oublions pas que Verviers, où vivaient Remacle et Lobet,

se trouve en dehors de la région houillère » (p. 35). Mais on peut se demander où Remacle 1839 a pu prendre le mot, et il est difficile d'imaginer qu'il l'a inventé.

Outre l'existence du toponyme *bougnèt* à Stembert, certains faits plaident en faveur de l'authenticité du terme relevé par Remacle. D'abord, l'existence dans la commune de Louveigné d'un lieu-dit (è) *mac' bougnè*, 1586 °en *macbougnè*, 1707 °en *macq bougnet*, qu'E. RENARD, *Top. de la comm. de L.*, 1957, p. 125, interprète comme composé du nom de personne *Mak* et du nom commun *\*bougnè* 'ouverture d'un puits de mine' (mais l'auteur rappelle les réserves de Haust, *Étym.* 35, à propos de *bougnèt*). Ensuite, une coïncidence curieuse : le lieu-dit *à bougnèt* est proche de Verviers; Remacle et Lobet sont tous deux d'origine verviétoise (F. Fonsny songe à voir dans *bougnèt* une création de la région de Verviers). Cette région n'a pas de mines de charbon; mais le *bougnèt* du lieu-dit pouvait avoir, comme *bougnou*, un sens analogue à 'puisard, réservoir'.

Selon toute vraisemblance, on pourrait aussi rattacher à la famille de *\*bunia* la forme *bougnon*, qui est attestée deux fois dans la région namuroise (v. n. 2).

Le fait que le même radical semble porter dans le domaine wallon trois suffixes différents (*-ou*, *-èt*, *-on*) indique peut-être que le simple *\*bougne* a existé autrefois dans la même région; mais il se peut aussi qu'un changement de suffixe se soit opéré à partir de la forme *bougnou*, qui est ancienne et qui est de loin la plus répandue.

Reste à examiner le cas du namurois *bougnote* 'petite aisance pratiquée sur le banc des verriers --', qui est signalé par Grandgagnage 2, 505. Haust, *Étym.* 33, y voyait une altération de *bouyote*, dérivé et synonyme de *nam. bouye* 'bulle, ampoule, bosse à la tête, bosselure, nœud dans le bois', qui vient du lat. *bulla*; il voyait de même dans uest-w.

*bougnèt* 'boulet formé de poussier de houille mélangé d'argile' une altération de \**bouyèt*, dérivé lui aussi de *bouye*. Dans les deux mots, le *y* se serait épaisse en *ñ*. Mais, comme on l'a vu p. 12, Wartburg classe *bougnote* sous \**bunia*. On peut se demander si le sens du mot n'appuie pas cette décision : le petit récipient des verriers ressemble peut-être plus à un petit puisard qu'à une bosse ou à une boursouflure.

Louis REMACLE

#### ADDITIONS

Les éléments des trois premières additions m'ont été aimablement communiqués par J. LECHANTEUR.

P. 46. Ve 10 Herve : 16.7.1773 « une tannerie et jardin -- situé à Herve en l.d. *Bognoux* » (notaire P. Godsoul).

P. 47, dernier alinéa. Ajouter ces formes en *y* : H 37 *bouyou* (ALW, qu. 1563 « endroit où l'eau tourne en bouillonnant »); — W 30 *bouyou* désigne « l'endroit dans un *flo*, le plus profond, où l'on va ordinairement puiser de l'eau » (ALW, qu. 1564); — W 42 *on boyou* (ALW, qu. 1565 « gouf »).

P. 49 : 28.8.1738 « une maison et assise -- seantes en Feronstrée -- portant l'enseigne du nom de Jesus, sous quelle passe un canal de la ville ancienement nommé le *bognoux* ou autrement, -- (notaire J. H. Fechier).

P. 53. Exemple de *ñ* > *y* : *dèye*, t. de houillerie, « banc de roche sur lequel repose la couche de houille », altéré de *dègne* (HAUST, *Houill. liég.*, p. 79; FEW 15/2, 54a).

P. 53, n. 6. Comp. aussi le type *borna* 'cavité' (et dérivés), avec sens 'fontaine' et 'trone d'arbre' (ÉL. LEGROS, *Sur les types de ruches en Gaule romane et leurs noms*, 1969, p. 57 sv.; FEW 1, got. \**brunna*). V. aussi les sens de \**bük* 'trone creux', ib., p. 69-71.

L. R.

## L'extension du suffixe *-iveûs* en wallon

Tout comme les traits phonétiques ou lexicaux, les suffixes peuvent fournir des indications utiles à l'étude de la segmentation dialectale. Pour la Wallonie, on a constaté, par exemple, que des différences de fréquence significatives séparaient les différents domaines linguistiques, en ce qui concerne l'usage des suffixes *‑eresse* (v. BTD 51, 1977, pp. 4-5) et *‑ail* (v. DW 11, 1983, pp. 5-40).

Plusieurs autres formations mériteraient d'être examinées de ce point de vue géographique. On s'attachera ici aux adjectifs en *‑iveux*, qui, aujourd'hui du moins, paraissent propres au wallon.

Le corpus que j'en ai rassemblé est relativement réduit (une vingtaine de types seulement) et il manque d'homogénéité à plusieurs points de vue.

Synchroniquement, on ne peut considérer comme de véritables suffixés que les adjectifs en rapport avec un terme simple (qui peut être un nom, un verbe ou un adjectif) et on écartera donc de la liste qui suit plusieurs adjectifs sans famille, devenus immotivés (comme *nariveûs*, *plantiveûs*, *tin-civeûs* ...). Synchroniquement, c'est bien, pour toutes les formations motivées (sauf *cachiveûs*), un suffixe *‑iveux* qu'il convient d'identifier; et on notera que ce suffixe, pour courantes que restent certaines formations, est devenu improductif.

L'approche diachronique, elle, établirait des motivations disparues. Mais elle n'autoriserait l'analyse monosuffixale que

pour certains adjectifs, ceux pour lesquels notre documentation n'atteste pas (ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'il n'en a pas existé) de formes simples en  $[-if]$  (comme *badiveūs*, *fōrīveūs*, *pāniveūs*, *pīrchieūs*, *pītiveūs*, *toūrsiveūs*...); les autres seraient, dans cette perspective, interprétées comme des combinaisons de deux suffixes ( $[-iv-eux]$  <  $-ivu + -osu$ ) : par exemple, *«faut-iv-eux*, *malad-iv-eux*, *plaint-iv-eux*, *sant-iv-eux*, *tenc-iv-eux*». Le suffixe simple  $[-iveux]$  est issu d'une coupure arbitraire (1), favorisée peut-être par la disparition de certains dérivés en  $[-if]$  : ainsi, *«santiveux»* ou *«tenciveux»*, une fois *«sant-if»* et *«tenc-if»* sortis de l'usage, n'ont-ils plus été en rapport, l'un qu'avec le subst. *«santé»*, l'autre qu'avec le verbe *«tencer»*. Des extensions analogiques ont dû ensuite se produire et le suffixe, pris comme un tout, a pu s'appliquer à des radicaux auxquels ne paraît pas avoir jamais été adjoint le suffixe simple  $[-if]$ .

De là des différences importantes entre les termes, pourtant peu nombreux, que nous avons recensés. En synchronie, *badiveūs* de B 6 est immotivé; *djériveūs*, *maladiveūs*, *pāniveūs*, qui contiennent bien tous trois le suff.  $[-iveux]$ , sont motivés, mais le premier par rapport à un verbe (*djéri*), le deuxième par rapport à un adjectif (*maladé*) et le troisième par rapport à un substantif (*pâne* chiendent); tandis qu'en diachronie, *maladiveūs* est un dérivé en  $[-eux]$  d'un dérivé en  $[-if]$ , etc. D'un point de vue purement synchronique, il faudrait écarter de la liste les deux seules formations picardes qui y figurent : *plintiveūs*, parce qu'il est immotivé, et *cachiveūs*, parce qu'il est, à peu près à tous les points où on l'a noté, en liaison avec le substantif *cachive*, *-ive* (2), dont il apparaît donc comme

(1) Comp. fr. *-ueux* (*vertu-eux*) étendu par analogie à des radicaux sans *-u* (*défectueux*, *voluptueux*...) ou *-eresse* adjoint en afr. et dans divers patois, not<sup>t</sup> en picard, à des radicaux sans *-r* (*princesse*, *juifresse*, *mireresse*...).

(2) Le subst. n'a pas été noté à tous les points où l'adj. existe, de

un dérivé en *‑eux*<sup>1</sup>, exactement comme *‑chassi-eux*<sup>1</sup> par rapport à *‑chassie*<sup>1</sup>, *‑herb-eux*<sup>1</sup> par rapport à *‑herbe*<sup>1</sup> ou *‑pierr-eux*<sup>1</sup> par rapport à *‑pierre*<sup>1</sup>. Notons, entre parenthèses, que l'histoire de *chassie* n'est pas tout à fait claire, et que, en particulier, la finale picarde *-ive* pose un problème. Suivant une suggestion de J. Jud, Wartburg range toute la famille sous *caccita* (FEW 2, 21b), mais sans expliquer le *-ve* picard (attesté aussi en anc. liég. : v. HAUST, *Bull. Ac. Belg.*, 1933, 114). On pourrait supposer que la forme première était *‑cachie*<sup>1</sup> et qu'elle a été altérée sous l'influence d'un dérivé adjetif en *‑iveux*<sup>1</sup>, qui devait être d'usage plus fréquent que le nom : d'un stade ancien *‑cachie-cachiveux*<sup>1</sup>, on serait passé au stade actuel *‑cachive-cachiveux*<sup>1</sup>; et l'adjectif, en donnant à sa base une partie de son suffixe, aurait perdu du fait même son statut primitif, devenant un simple dérivé en *‑eux*<sup>1</sup> (3).

C'est dans le domaine wallon, et principalement dans l'est, qu'ont été notées presque toutes les autres formations; elles occupent en général des aires restreintes, souvent entourées par des dérivés sur les mêmes radicaux en *‑eux*<sup>1</sup> ou en *‑ieux*<sup>1</sup> (4).

Le relevé, quand il n'est fondé que sur des dictionnaires et des lexiques, ne donne qu'une idée approximative de l'extension des types; mais certaines questions de l'enquête de J. Haust pour l'*ALW* (EH) permettent d'en circonscrire quelques-unes avec plus de précision.

sorte que celui-ci est prob<sup>t</sup> parfois immotivé. Dans l'*Enq.* de Haust, le subst. manque à S 13; Th 29, 43, 46, 54, 62, 72.

(3) Un processus analogue paraît expliquer les verbes *bâdiver* (type 1) et *djèriver* (type 7).

(4) Ces dérivés en *‑ieux*<sup>1</sup>, dont on cite ci-dessous quelques exemples, mériteraient d'être recensés systématiquement.

1. **badiveūs** 'gourmand' est signalé à Bihain B 6 par C. HABAY (*Glain et Salm* 11, p. 5), qui ne le met pas en rapport avec un verbe et qui indique en note que l'adj. n'est pas mentionné par les dictionnaires, ce qui paraît exact. Mais dans son enquête, J. Haust a noté *badiveūs* à Grand-Halleux B 2, pour désigner *on groussir ki n'a māy assez èt ki n' rind māy rin* un grossier qui n'a jamais assez et qui ne rend jamais rien (EH 1693) et à Bovigny B 7 (EH 1415 « tirer la langue après qch. » : *c'è-st-on ~*), où le verbe correspondant serait *badini*, synon. de *djéri* (*ŷerî*). Cette f. verbale en *-ni* est vraisemblablement altérée de *-vi* (fin. salmienne pour liég. *-ver*). Avec une voyelle du radical restée longue (*bâ-* ou *bé-* ; cf. « char » ALW 1, c. 12), un tel verbe est bien attesté, mais beaucoup plus au sud, en gaumais : (EH 1415) Vi 47 *bâdiver* envier, Vi 27 *-èy après âke* après qch., Vi 6 *bêdiver après êke* (équivalent du liég. *djéri*), Vi 8 *bêtiver* désirer ardemment. A Tintigny Vi 19, d'après Liégeois, BSW 37, 297, *bâdiveuye*, *-euse* celui ou celle qui *bâdive* [ne pense qu'à manger]. Le Gloss. de St-Léger [Vi 34] signale un autre dérivé : *bâdivâ* personne gourmande, qui languit après un bon repas, du verbe *bâdivéy*.

On conjecture une dérivation adjective en *‑iveux* de *baud* (FEW 15, 29 sv. afq. *\*balt*), puis, à partir de l'adj., la création analogique d'un verbe en *-iver* (cf. ci-dessus, à propos de *cachive*; et sous 7 *djêriver* de Ma 20). Il est curieux, pourtant, que les aires actuelles du verbe et de l'adj. ne coïncident généralement pas. — Cf. 2 et 3 (variantes de 1 ou types différents ?).

2. **bêdiveūs** (synon. *preûneūs*) qui lasse les gens à force de quémander, de questionner, du verbe *bêdiver* Chassepierre Vi 5 (J. Massonnet). — Variante de 1? Ou de la famille d'all. *betteln* (cf. FEW 15/1, 101a Givet *bêdlè* bougonner, Issoudun *brêter* mendier, quémander ...)? Comp. 3.

3. **bèssiveûs** difficile pour le manger Ne 65 (EH 1834  
*c'est in ~*). Variante de 1?

4. **cachiveûs, -î-, -tchi-, -ci-...** chassieux (EH 768  
« il est ~ », « c'est un ~ »; « il a les yeux ~ ») : *cachiveûs* No 1,  
2, 3; To 1 (-â), 7-39, 48, 58, '71, 73, 94 (-*véwâ*), 99; A 1-7,  
'10, 12, '13, '18, '20, 28, 44, 50, 55; Mo 1 (-â), 9-23, 41, 42,  
64, 79 (-*ñi*-); S 1-19, 31-37; Ch 16, 26 (rare); Th '2, 5, 25, 54  
(-*œy*); -*œy* Mo 44; *cachiveûs* To 78; A '52, 60; Mo 58; *catchiveûs*  
Th 43, 46, 73, 82; Ph 45; -*tchi-* Ch '64; Th 62; -*tchiveûy*  
Th 29; *cacieûs* Ph 69. — Mentions livresques supplémentaires : *cachiveû* Th '34, '35 (Carlier) et FEW 2, 21b.

5. **catchiveû** (synon. *catchoteû*) cachottier Namur (Pir-soul). — Aj. FEW 2, 810b \**coacticare*, où est classé le dér. -*oteû*.

**chètiveûs** : v. 19 *tchètiveûs*.

6. Huy **difâtiveûs** (DFL 137a), malm. *dufâtiveûs* (Villers; Scius) défectueux, gâté; gleiz. *id.* usé à force d'avoir servi (commun. L. Remacle); liég. **fâtiveûs** (Forir). — Comp. nam. *difautieû* (Pirsoul, d'après Grandg.). — FEW 3, 388b et 389b.

7. **djêrîveûs** My 1 (EH 1835 « difficile pour le manger »; sans glose dans Scius, à côté de *djêri* désirer ardemment, -*ièdje* désir immoderé), *djê-* (*ȝē-*) (EH 1415 « tirer la langue après qch. ») Ve 47 (du verbe *djêrier*), Ma 20 (du verbe *djê-river*); (EH 1693 « chétif et maladif ») B 2-'3 (*on ~ èfant*, glosé *ki djêrihy so tot*), 7 (« rachitique »), 11; *djé-* My 6 (EH 1261, synon. de *maladiveûs*). — Comp. nam. *djêrieûs*. — Pour le radical, v. Haust, BTD 10, 444-445; FEW 16, 28a et 749b flam. *geeren*, où ne figurent ni l'adj. -*iveûs* ni le verbe -*iver*.

8. Ve 39 **fôriveûs** plein de fourrage : *lès strins* [paille]

*sont ~, i sont rimplis d' fôrèdje* (Remacle, *Gloss.*). — FEW 15/2, 155b *\*fodar* (pas de dér. en *‑if*).

**9. grandiveūs** vaniteux, glorieux, orgueilleux, hautain ... A en juger d'après les dictionn., ce type couvre toute la zone wallonne : v. DL; Wisimus; Villers; Scius; Pirsoul; Léonard; Hostin (D 25); Mélin (Na 84); Balle (Ph 45); Francard (Ma 51); Dasnoy; Massonnet (Vi 5); Coppens (« t. rencontré à Bois-de-Nivelles »); Atten (Doncols), LVIII ... Il se rencontre souvent en français régional. FEW 4, 222b (qui ne relève pas de dér. en *‑if*).

**10. lintiveūs** maladif Ve 47 (EH 1693; repris par DFL 94 chétif); **nintiveūs** id. (EH 1261 et 1693) D 101, 120; Ma 2; Ne 11, 14, 15, 20, 24; (avec substitution de finale ou fermeture de la voyelle) *nintivu* D 132 (EH 1693, ou *malôdiu*). — Comp. *nintieūs* Na 127; D 15, 25, 58, 72. — FEW 5, 253a *lentus* relève a. wall., a. pic. (13<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> s.) *lentif* faible, sans énergie; on y ajoutera les f. en *‑iveux*<sup>7</sup>. La f. altérée *n-*, aujourd'hui beaucoup plus fréquente que la f. primitive en *l-*, est totalement dépourvue de motivation.

**11. maladiveūs** maladif (EH 1261 et 1693) D 34; H 67, 68; L 43, 106, 116; Ve 32, 34, 37, 38, 39, 40; My 6; Ma 2, 20, 24; B 6; **malârdiveūs** B 7. — Naguère, *maladiveūs* a été aussi connu à Malmedy (Villers; Scius), à Verviers (Ramlot; Lobet), à Liège (Forir; D. SALME, *Pichette*, 1890, p. 10 « *si feumme, qu'aveut stu jour et mâie maladiveuse, ni poléve ni sus, ni jus* »). — Comp. *maladieūs* (DL), *maladiôve* (*‑iable*<sup>7</sup>) D 25, 72, 73 (*-lô-*) ... Le dér. *‑iveux*<sup>7</sup> ne paraît pas connu en dehors du wall. : v. FEW 6/1, 90a.

**12. mèrdiveūs** maladif Vi 5 (Massonnet), 13 (EH 1261), 27 (id., ou *mèrdivô*, f. *-oûse*, *maladiyô*, f. *-oûse*, EH 1693). — Il ne paraît pas nécessaire de supposer un croisement avec *maladif* comme le fait FEW 6/1, 24b.

13. **nariveūs, nâ-, nè-** (EH 1834 « difficile pour le manger », surtout ‘vite dégoûté’) : *nariveūs* Ve 40 (id., BSW 44, 516); My 4 (?); B 6 (mais *nè-* d’après C. HABAY, GSHA 11, p. 6); *nâ-* My 6; *nè-* L 114; Ve 37, 39, 40 (à Lodomez), 41, 42, 47; B 2, '3, 5, 6 (C. Habay; *na-* EH), 7. — Autres f. : *nareūs, nâ-, nè-, nê-, -ieūs; -ineūs* H 39 ... — FEW 7, 15b *naris* (pas de dér. en <sup>1</sup>«-if»; <sup>1</sup>«-iveux» seulement en wall.).

**nintiveūs** : v. *lin-* 10.

14. **pânliveūs, pâ-, pwin.niveūs** infesté de *pânes* ... chiendents (EH 224 et 226) : *pânliveūs* Ma '21 (f. *-eûse*), 51, 53; B 2, '3, 6, 7, 11, 12, 15, 22, 23, 27; *pâ-* [*pâ-*] Ma '22, 29; *pin.niveûse* (f.) Ne 63; *pin-* [*pèn-*] Ne '75 (à Rancimont); *pwin.niveūs* B '26; Ne '12; *-eûse* (f.) Ne 39, 47, 49. — A l'est d'une zone *pâneūs*. — FEW 16, 607a nld. *paan*.

15. **pîrhyiveūs, -chi-, -tchi- ...** pierreux, rocallieux (EH 2047 « chemin raboteux, rocallieux »; beaucoup de rép. fém. avec <sup>1</sup>«voie») (f.) *pîrhyiveûse* B 7; *-chi-* D 101; Ma 51; B 21; Ne 16; *-tchi-* Ne 26; — (m.) *piîrsiveûs* Ne 49; (f.) *-eûse* B 28. — Mention livresque : C. Hardy (de Bastogne) *on p'tit pâzê d' gade tout pîrhiveûs* (in M. FRANCARD, *Do pa la-y-ôt â pa lâvâ*, 1982, p. 97, l. 11). — Autres f. : *pireûs* et *pîr'heûs, pîr(i)cheûs*; malm. *pîr'heûs* (Scius). — Aj. FEW 8, 318.

16. **pîtiveûs** piteux, pitoyable ... (Forir; Wisimus; Villers; Scius), maladif (EH 1693) Ve 6; Ma 20. Connu aussi à Ve 39 (commun. L. Rem.). — Comp. DL *pîtieûs, -tcheûs*; Pirsoul *pîtieûs*, etc. — FEW 8, 439b.

17. **plantiveûs, plin-.** En wall., *plan-*<sup>(5)</sup> : DL ample (vêtement); (arch. à Liège) riche (ex. de 1623); Wisimus *plan-*

(<sup>5</sup>) Traitement exceptionnel, *plenu, -a* donnant *plin, -in.ne*. Comp. *ansène* fumier < *insaginare*, *anseû* ensouple < *insubulum* (REM., *Gloss. Gl.*, 23).

tureux (repas), riche (personne), aisé, ample (vêtement); Villers grand, ample, abondant, (vêtement) gracieux; Scius ample, au-delà de la mesure ordinaire ... Connu aussi à Ve 39 (L. Rem.). En pic., *plin-* : Delmotte (« plain- » et « plein- ») ample, large, étoffé; Coppens ample; Deprêtre-Nopère id.; Lejuste (Binche Th 9) id. A l'ouest, le t. s'emploie aussi, comme si c'était un nom, avec la préposition *à* dans une locution signifiant 'en abondance, à profusion' (v. Depr.-Nopère, Delm.). — L'adj. *plentiful*, *plan-* est attesté en afr. et en mfr. (surtout dans la région wallo-picarde), ainsi que l'adv. *-usement*, qui est connu aussi dans certains patois belgo-romans : v. FEW 9, 58a.

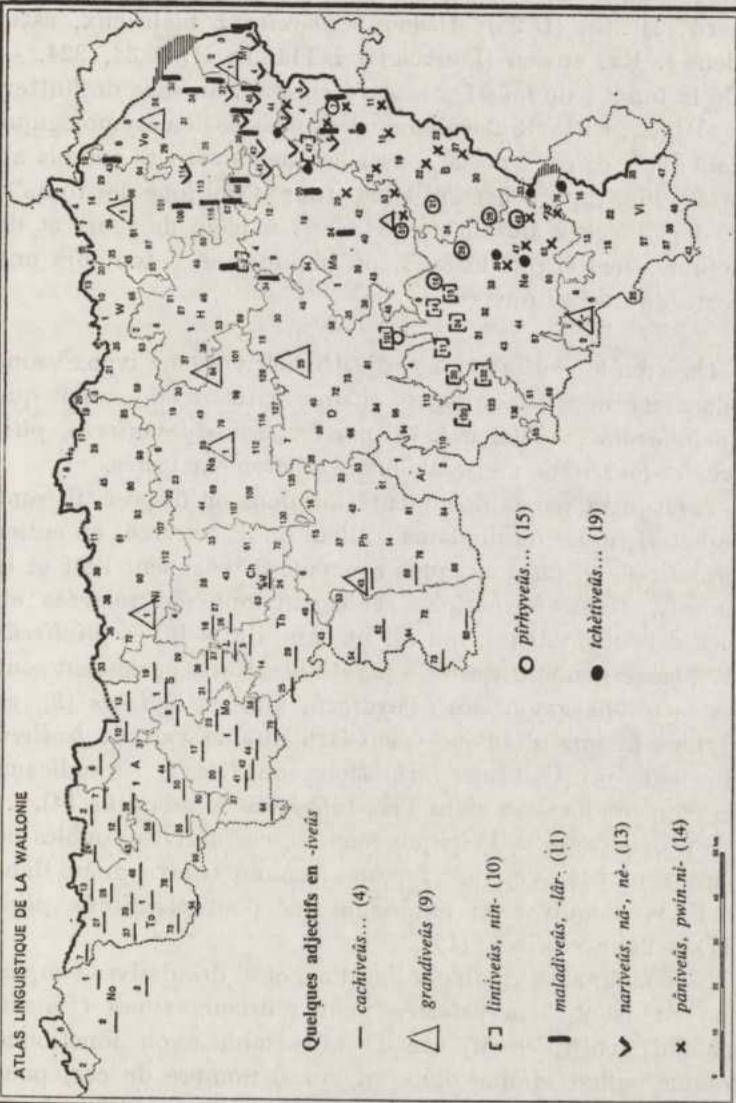
18. **santiveūs** plein de santé : B 7 *il èst fwèrt èt ~* (EH 1456), cité par DFL 424b; D 101 *nin ~* pas en bonne santé, maladif (EH 1693). — Comp. afr., mfr. *santeif*, *-tif* sain, saluaire; afr. *santeivement* sans nuire à la santé; Bouillon *santiavaule* (<sup>r</sup>-iv-able<sup>7</sup>) salubre (FEW 11, 185b, où on ajoutera le dér. wall. en *-iveūs*).

19. **tchètiveūs**, **tchè-**, **chè-** ... chétif, maladif (EH 1261 et 1693) : *tchètiveūs* B 33; *tchè-* Ve 47; B 2, '3, 9; *chè-* Ne 39, 47; *chètiveus* Ne 76. — Cf. DL *tchèpieūs*, *-iou*, considérés comme altérés de *tchètiveūs*, afr. *chaitiveux*, sous l'influence de *hépieūs*, *-iou*; mais les f. wall. ne sont pas reprises sous *captivus* par FEW 2 (cf. 330a hap. afr. 13<sup>e</sup> s. *cativos*, 330b Nice *cativeous*).

20. **tinciveūs** impatient, qui sollicite avec importunité (Jalhay Ve 32 et Faymonville My 6, d'après J. BASTIN, BSW 50/2, 596 : v. DL <sup>vº</sup> *tincieūs*; DFL 262b). — FEW 13/1, 228b *\*tentiare* (pas de dér. en <sup>r</sup>-if<sup>7</sup>).

21. **toûrsiveūs** astucieux, intrigant, fourbe, madré, sournois ... : (EH 1392) Ve 8, 35; DL; Wisimus aussi tortueux (chemin), insidieux (maladie, raisonnement); Villers; Scius

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA WALLONIE



fallacieux, trompeur, imposteur; Pirsoul; Mélin (Na 84); Léonard; Hostin (D 25); Dasnoy « *tourciveux* malicieux, astucieux ». Ex. ancien (Louveigné L 114) in BTD 34, 224. — De la famille de *toûrsi*, conservé en wall. au sens de 'lutter' (v. DL ...; FEW 13/2, 90b *torquère*), mais ce lien étymologique doit avoir disparu de la conscience des locuteurs actuels au profit d'un rapprochement avec 'tour' ('qui joue des tours'); v. déjà la glose de Villers : « *toursiveu* plein de tours et de détours, rempli de chicanes, un homme qui a toujours une porte de derrière ouverte ».

On a pu le constater, les adjectifs dérivés en *‑iveux* sont peu nombreux; et, en outre, chaque patois n'en connaît que quelques-uns. A Mélen L 71, par ex., seuls *grandiveûs*, *pîtiveûs* et *toursiveûs* me semblent régulièrement usités.

A en juger par la documentation dont on dispose, ils sont caractéristiques du domaine wallon, qu'ils couvrent en entier (*grandiveûs* 9) ou dont, plus souvent, ils occupent l'est et le sud-est. Deux formations seulement ont été relevées en picard : *cachiveûs* (4), qui est inconnu du wall., et *plintiveûs* (17), correspondant du wall. *plantiveûs*. Rares également sont les mentions gaumaises : *mèrdiveûs* (12) et *bèdiveûs* (2), ce dernier n'étant d'ailleurs peut-être qu'une var. de *badiveû* (Bastogne-n.). Certaines formations sont liées à des radicaux strictement localisés dans l'est (*djériveûs* 7, *pâniiveûs* 14).

En dehors de la Belgique romane, ces dérivés doubles ne paraissent pas avoir fait fortune : on ne trouve guère dans le FEW d'équivalents extérieurs que pour *plantiveûs*, *plin* (17) et pour *tchètiveûs* (19).

Si le suffixe est double à l'origine, et si des dérivés simples en *‑if* sont bien attestés pour plusieurs types ('fautif, maladif, lentif, chétif, santif'), il semble avoir fonctionné comme suffixe simple dans un grand nombre de cas, pour lesquels des dér. en *‑if* ne sont pas connus (*djériveûs* 7,

*fôriveûs* 8, *grandiveûs* 9, *mèrdiveûs* 12, *nariveûs* 13, *pârniveûs* 14, *pirhyiveûs* 15, *pîtiveûs* 16, *tinciveûs* 20, *toûrsiveûs* 21). Quelquefois pourtant, le suffixe doit avoir été analysé *‑eux* plutôt que *‑iveux* si on en juge par les réflections du radical qui ont l'air de résulter de la suffixation : *djêrîveûs* 7, dér. du vb. *djêrî*, a entraîné à Ma 20 la création d'une nouvelle base verbale *djêriver*; peut-être le vb. *bâdiver* 1 et le subst. *cachive* 4 s'expliquent-ils de la même façon.

Le suff. *‑iveux*, lorsqu'il n'est pas décomposable, s'adjoint tel quel à des bases verbales (5 *catchiveûs*, 7 *djêrîveûs*, 20 *tinciveûs* ...) aussi bien que nominales (12 *mèrdiveûs*, 14 *pârniveûs*). Mais il arrive que des motivations se transforment (v. 21 *toûrsiveûs*) ou disparaissent (v. 10 *nintiveûs*, 13 *nari-veûs*).

L'adjectif ainsi formé exprime une qualité physique ou morale; on constate qu'elle est presque toujours péjorative, mais la présence de *santiveûs* interdit que, de manière générale, on attribue cette valeur au suffixe.

Jean LECHANTEUR

N.B. Dans la légende de la carte, à la p. 65, lire *pirhyiveûs*.

## Nouvelles notes d'étymologie

Le présent article fait suite à celui qui a paru dans les *DW*, XIII, 1985, p. 20-28, sous le titre *Notes d'étymologie et datations*.

### Abréviations

*AIALx.* = *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, Arlon.

*BCTD* = *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie*, Bruxelles.

*BIALg.* = *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, Liège.

**antiles.** — rouchi et pic. (Tournai) des taques d'*antiles* « des taches de rousseur » HÉCART, p. 417. — A ajouter *FEW*, V, p. 251, v<sup>o</sup> *lenticula*, à moy. fr. *nantilles* « taches de rousseur ».

**antipate, -ane.** — (1709, Malmedy) *antipande*; (1763, ibid.) *antipate* et chasuble « antependium » *Le Pays de saint Remacle*, 9, 1970, p. 35-36; rouchi et pic. (Tournai) *antipane* « devanture d'autel en étoffe ». — Ne figure pas dans le *FEW*, I, ni dans le *Lexique de GODEFROY*.

**anusse.** — rouchi *anusse*, s. « médaille représentant un saint ou une sainte, que l'on porte au cou » *FEW*, XXIII, p. 153a. — Correspond à w. liég. *agnus*, f., « agnus Dei, petit médaillon de piété » *DL*; ne figure pas dans le *FEW*, I.

**apè.** — w. (Jamioulx) *apè*, adj. « havi (pain, viande) » *FEW*, 23, p. 176b. — A ajouter *FEW*, IV, p. 381a, v<sup>o</sup> *happ-*, à w. liég. *hapé* « à demi séché (linge), roussi au feu ».

**appesantis.** — (1685, Herstal) les autres *appesantis* du meurtre « inculpés » *BIALg.*, 81, 1968, p. 248. — Sens à ajouter *FEW*, VIII, p. 193b, v<sup>o</sup> *pēnsare*, à anc. fr. *apesantir* « accabler, attrister ».

**apreistable.** — (1582, St-Hubert) ausi prestre ou bien *apreistable* « en voie de devenir prêtre » *AIALx*, 87, 1956, p. 61; *apreistisable* : *ibid.*, p. 64. — A ajouter *FEW*, IX, p. 358, v<sup>o</sup> *presbyter*, à w. liég. *apriyèster* « faire prêtre ».

**âque.** — pic. (Mouscron) *âque !* « exclamation de dégoût » *FEW*, XXII/1, p. 31a. — Onomatopée; correspond à w. liég. *âtch !* (ou : *bâtch !*) « pouah ! » *DL*.

**badine.** — pic. (Tournai) j'ai entraîné par la *badine*, m' petit' cousine « bras dessus, bras dessous » : *Les Infants d'Tournai*, XI, n<sup>o</sup> 121, nov. 1964, p. 1. — La tournure habituelle est : (Lille) aller à la *badine* : *FEW*, I, p. 287a, v<sup>o</sup> *batare*.

**buffe.** — (1651, Liège) le dépoilla de son *buffe*, de son haut-de-chausse, de son chapeau « veste de cuir » *BIALg.*, 96, 1984, p. 155. — *FEW*, I, p. 58b, v<sup>o</sup> *būbulus* : (depuis 1680) *bufle* « veste de peau de buffle du cardier »; cf. L. REMACLE, *Docum. lexicaux Stoumont*, p. 139.

**chevercie.** — (17<sup>e</sup> s. ?, Liège) un lit avec *chevercie* « oreiller » *BIALg.*, 96, 1984, p. 143. — A classer *FEW*, III, p. 261a, v<sup>o</sup> *capitium*, avec anc. fr. *chevecier* « oreiller ».

**chichinète, chwine.** — Dans les *DW*, X, 1982, p. 35, nous avons relevé des formes inattendues de lat. *cunnus* en wallon, telles *tchon*, *kin* (kégn), *kinkin*; il n'est guère douteux que ces irrégularités phonétiques soient dues à un désir euphémistique. Il faut y ajouter : Origny-S<sup>te</sup>-Benoîte (départ. Aisne) *chichinète*, f. « petite fille » (familier) : *Éklitra*, Bull. trim., 2<sup>e</sup> trim. 1985, p. 20; la forme correspond à *kinkin* + suffixe dimin. -ète.

D'autre part, *chwine* (avec palatisation) qui, en wallon du Centre, signifie « con » et, au figuré, (*capia*) *chwine* « chapeau en feutre mou, fendu au sommet » : *Dictionn. du w. du Centre*, p. 63. Le *FEW*, 21, p. 326a, classe *chwine* parmi les mots d'origine inconnue. Même attestation à Fosses-la-Ville, avec la variante *chwane* : *Bull. Soc. Littér. w.*, 52, p. 120 (pour le sens de lat. *cunnus*).

Au figuré, à Jamioulx, *ène grante chwine*, f. « femme maigre et grande » : W. BAL, p. 221.

**cohait.** — (1622, Liège) Il doit se contenter chaque semaine d'une épaule de mouton ; d'un morceau de hospotz [= hocchet-pot] à chaque dîner du dimanche au mercredi avec un *cohait* « jarret » *BIALg.*, 96, 1984, p. 130. — W. liég. *cohāt* « jarret (de veau) » *DL*; *FEW*, II/2, p. 1261a, v<sup>o</sup> *cōxa*.

**dansiner.** — Le *FEW*, XV/2, p. 62a, v<sup>o</sup> *\*dintjan* cite : Mons *dansiner* « hésiter » *Ropieur*, 5; le terme n'est pas autrement attesté en ce sens ; il ne paraît pas douteux que *dansiner* est un avatar de w. Mons *ansiner* « agir en hésitant, tâtonner » (déjà dans *DELMOTTE*, p. 32).

Le *FEW*, XI, p. 55a, avait classé *ansiner*, v<sup>o</sup> *sagīna*, mais dans les corrections (p. 669b), il renonce à cette glose ; t. XXI, p. 313b, *ansiner* est rangé parmi les mots d'origine inconnue, mais rapproché, avec raison, de w. liég. *hansi* « respirer par la bouche avec effort », d'après HAUST, du thème onomatopéique *han* marquant effort, cf. le *DL*, p. 307b, et le compte rendu du *FEW* par ÉL. LEGROS, dans *Bull. Comm. Topon.*, 36, 1962, p. 289.

**dauze.** — (Nivelles) *dauze*, s., « nodosité, enflure (doigts) » *FEW*, XXI, p. 425a; gaum. *dōse* « exanthème produit par la piqûre des insectes, des orties, etc. », *ibid.*, p. 427a. — Figure, à sa place, *FEW*, III, p. 144b, v<sup>o</sup> *dorsum* (ce qui est aussi la glose du *DL*).

**dayeter.** — w. (Stavelot) *dayeter* « trembler de froid »; courir : *FEW*, 21, p. 361b. — A classer *FEW*, XV/2, p. 52a, v<sup>o</sup> *dahlen*.

**débalafré.** — (1641, Huy) l'église en fut toute *débalafrée* et gastée « défigurée », MÉLARD, *Histoire de Huy*, p. 4. — A ajouter *FEW*, XVI, p. 454a, v<sup>o</sup> *leffur*.

**dèchipe.** — gaum. *dèchipe* « qui use vite ses vêtements »; gaum. (Chassepierre) *dèchipe* « femme dépensièrre, gaspilleuse »; gaum. (Rossignol) *dèchipèy* « détruire, user vite (ses vêtements) »; gaum. (Chassepierre) « dilapider » *FEW*, XVI, p. 318a, v<sup>o</sup> *chip* (moy. angl.). — A ajouter aux termes relevés *FEW*, III, p. 99b, v<sup>o</sup> *dissipare*; cf. déjà *BCTD*, 14, 1940, p. 404.

**dôse**, cf. *dauze*.

**enseccelier.** — (1571, Liège) pour endit lieu povoar à tousiours mais *enseccelier* tous et quelconques decedans et trespassans en ladite maison et hospitaul « mettre au cercueil » *BIALg.*, 96, 1984, p. 140, note 20. — A classer *FEW*, XI, p. 230b, v<sup>o</sup> *sarkophagos*, avec moy. fr. (1554) *encercueiller* et fr. (1870) *encercueillir*.

**entraourder.** — (1616, Lorcé) où qu'estoit ledit Noel couché a lict avec sa femme et les *entraourdat* « entreheurta » *BCTD*, 58, 1984-1985, p. 196. — Fr. *entre-heurter* (depuis 15<sup>e</sup> s.) *FEW*, XVI, p. 273b, v<sup>o</sup> *\*hārt*.

**frakin.** — W. (Soignies) *frakin* « personne qui aime se vêtir avec élégance »; ne figure pas dans le *Dictionn. du w. du Centre*, mais est bien attesté : *Glossaire en w. de Braine-le-Comte*, p. 43; w. (Les Écaussinnes) *fraquin.ye* « faquin, élégant » : C. TRICOT, p. 15, 19; w. *fraquin* « celui qui se pavane vaniteusement en des habits neufs, vantard » : BARBIAUX, *Nil-St-Martin*, p. 79.

*Frakin* est un dérivé de fr. *fraque* « habit noir à basques pour cérémonies » *FEW*, XVI, p. 248b, v<sup>o</sup> \**hrokk*, qui cite seulement Mons *fraquine* « redingote »; cf. aussi borain *fraquine* « mauvais pardessus » : *Bosquétia*, p. xxi.

**laburdon.** — (1622, Liège) Du vendredi au samedi et jours de jeune, une portion honnête de poissons de Meuse avec du *laburdon* ou *stockfys* « morue » *BIALg.*, 96, 1984, p. 130. — A classer *FEW*, XVI, p. 434a, v<sup>o</sup> *labberdaen* : moy. fr. *labordean* « morue parée ».

**locel.** — Dans un isopet, *locel* « jeune bœuf » P. RUELLE, dans *Romania*, 101, 1980, n<sup>o</sup> 3, p. 376; avec discussion étymologique : de anc. haut-all. *ohso* « bœuf »? — Cf. J. U. HUBSCHMIED, *Über Ortsnamen des Amtes Frutigen*, 1940, p. 56, qui cite anc. fr. (Franche-Comté) *locel* « jeune taureau », prov. (15<sup>e</sup> s.) *loangon*, *loaisse*, *loassan* « id. » et propose comme étymon gaul. \**lud*.

**locart, locu.** — mfr. *blé locart* « petit épeautre » *FEW*, XVI, p. 475a, v<sup>o</sup> *locke* (moy. néerl.); repris parmi les mots d'origine inconnue : moy. fr., fr. *locar* « froment mono-coque » : *FEW*, XXI, p. 116a; *bled locar* « esp. d'orge », p. 117a; moy. fr. *locart* « esp. de pomme tardive », p. 78a; pic. du blé *locart* ou : *nocart* « du blé barbu » A. DUBOIS, *Questionn. défin.* *AL Picard*, p. 139; à Mons : froument *locar* ou *locu* épeautre : DELMOTTE, p. 307.

Anc. fr. *locu* « hirsute » *FEW*, XVI, p. 475a, v<sup>o</sup> *locke* (moy. néerl.); 15<sup>e</sup> s. (Liège) « Hoyenses e converso fecerunt proclamari quod omnes qui non vellent manere in defensione oppidi cum domino de Bourbon, infra tres dies exirent, et uxores illorum qui se nominabant *Locum* similiter » *Chronique d'Adrien d'Audenbosch*, éd. C. de BORMAN, p. 139; « Insuper colubrissarii, et alii qui se appellabant *Locum*, spoliaverunt domos omnium eorum qui erant in Hoyo » *ibid.*, p. 140; surnom de ces rebelles, au sens de « hirsutes, dépenaillés ».

**nahant.** — w. (Faymonville) *nahant*, adj., « actif, travailleur »; *èsse è nahe* « être à l'œuvre »; *nah'ner* « s'agiter, se remuer » *FEW*, XXII/1, p. 92b. — A classer *FEW*, VII, p. 26b, v<sup>o</sup> \**nasiccare*, avec w. liég. *nahiant* « fureteur ».

**nat'.** — w. nam. (dire quelque chose) *plat-et nat'* « dire carrément » *DW*, 1, 1972, p. 81. — A classer *FEW*, VII, p. 147b, v<sup>o</sup> *nitidus*; sans doute déformation de *net* pour rimer avec *plat*; cf. (Fraize) *tot nat* « tout-à-fait et à l'instant » (mais sans doute ici phonétiquement régulier).

**niks mèn'dâle.** — w. (Hognoul) *niks mèn'dâle* « rien du tout »; à ajouter *FEW*, XVI, p. 599b, v<sup>o</sup> *nichts*; la finale est sans doute néerl. *al* « tout ».

**sticque.** — (1609, Liège) Aucun brais ne pouvait être fait s'il n'était brassé à l'hôpital en y laissant les draches [w. *drâhe* « drêche »] et les *sticques* « brindilles » *BIALg.*, 96, 1984, p. 136. — W. (Nivelles) *èstitché* « brindilles, menu morceau » *FEW*, XVII, p. 232b, v<sup>o</sup> \**stikken*. — Peut-être faut-il lire \**slicques* (w. *slik* « résidus de brasserie » *DL*).

**strendeu.** — (17<sup>e</sup> s. ?, Liège) burets [lire : \**barets* « bonnets » (w. *barète* « bonnet » *DL* ?)] d'hommes et de femmes, des *strendueux*, camisoles, caleçons : *BIALg.*, 96, 1984, p. 38; cf. (1697, Louveigné) un misérable petit cottillion et un *strendueux* : *BCTD*, 38, 1964, p. 147; « serre-tête ». — A classer *FEW*, XII, p. 306a, v<sup>o</sup> *stringère*; propr<sup>t</sup> « étreignoir » (cf. *Études* ... offertes à Jules Horrent, Liège, 1980, p. 738, n. 12).

**thibus.** — (1392, Namur) sur chaque cervoise forte, *thibus* ou hoppe, 1/3 de mouton « espèce de bière » J. BORGNET, *Promenades dans Namur*, p. 302. — Emprunt à moy. néerl. *tibus*, *tybus* « nom d'une espèce de bière »; ne figure pas dans *FEW*, XVII.

— 87 —

## Une *paskèye* inédite du 18<sup>e</sup> siècle :

A Warème è-st-arivé ...

Dans le Fonds Body (Bibliothèque communale de Spa, farde 197) figure, parmi diverses œuvres dialectales anciennes que M. PIRON connaissait et a recensées, une sorte d'oraison funèbre satirique, intitulée « *Paskée* », qui manque à son *Inventaire de l'ancienne littérature wallonne des origines (vers 1600) à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* (AHL, t. VI, n° 4, 1961, pp. 1083-1203) (1).

Bien que sans date, la pièce nous paraît être incontestablement du 18<sup>e</sup> s. : l'écriture, à elle seule, l'indique; en outre, toutes les personnes mises en scène appartiennent au couvent des Récollets de Waremme, qui fut supprimé en 1793 et vendu en 1797.

Plaisamment affublé, dans la str. 8, du sobriquet d'un fou, *Filoguèt*, le héros involontaire du texte, sans doute un économe particulièrement radin, est en général (str. 1, 10, 12, 13) désigné du nom de Ragot, qui est probablement son nom véritable (2). Des recherches dans les archives du couvent des Récollets de Waremme permettront peut-être de le retrouver,

(1) Nous remercions Monsieur L. Marquet d'avoir attiré notre attention sur ce texte.

(2) Cet anthroponyme semble peu courant en Wallonie, mais il y est attesté. Dans ses répertoires de noms de famille, O. Jodogne relève un porteur à Nivelles, un autre (de nationalité française) à Liège.

et de préciser ainsi la date de composition de la *paskèye*. En attendant, nous devrons nous contenter de l'approximation « 18<sup>e</sup> siècle ».

Il y a tout lieu de croire que la connaissance des faits réels ajouterait peu à la compréhension d'une satire tout à fait explicite. Pas d'allusions ici, en effet, mais des croquis concrets et frappants, volontiers scatologiques (str. 3, 14). Avec une verve certaine, un sens évident du trait qui peint et qui touche, et l'intuition de l'efficacité du raccourci, l'auteur, en peu de mots, flétrit la ladrerie d'un économie qui met à remplir son office un zèle intempestif, du moins quand il s'agit des autres. Attitude d'autant plus insupportable qu'elle est le fait d'un saoulard (str. 8-9 et 11 *in fine*), d'un goinfre (str. 13 il mangeait comme un cheval de batelier), et, pire encore, d'un incompétent total, à peine digne d'être portier (str. 10-11).

Seul un ressentiment accumulé depuis longtemps (str. 7 *treüs an.néyes tot-étîres*) et provoqué par des brimades multiples et quotidiennement sensibles (insuffisance de nourriture, str. 4-5; de chauffage, str. 6; et même d'éclairage, str. 7) excuse ou explique l'explosion de rancune et de joie que provoque, dans un couvent, l'imminence d'une mort. Dans une telle circonstance, et dans un tel milieu, on se serait attendu au recueillement, au pardon, ou, du moins, à l'oubli. Au lieu de cela, un cri du cœur, dont l'humanité fait le prix plus que l'élévation, mais qu'il ne faut pas oublier de lire comme il a sans doute été écrit, *cum grano salis*.

Les qualités de regard et de pittoresque que l'on a reconnues à la chanson, il s'en faut qu'elles aient leur pendant du côté du style proprement dit et de la versification. Celle-ci est constamment boîteuse. Le texte compte quatorze strophes de cinq vers. Le dernier vers, faisant fonction de refrain, bien que différent à chaque strophe, est constitué d'un groupe de deux syllabes, répété une fois ou peut-être deux (nous

indiquons la répétition par ...); il ne rime ni n'assonne avec les autres vers de la strophe. Dans la strophe même, les vers ont le plus souvent sept syllabes, mais les vers de six et de huit sont nombreux. Les vers 3 et 4 riment ou assoncent entre eux, et parfois avec le vers 1 (str. 1, 8, 14), mais, en général, les deux premiers vers ne riment pas.

La langue est du liégeois dans lequel on ne décèle pas de traits proprement hesbignons. Dans la transcription en orthographe Feller, on note *â* pour le liég. actuel *ā*; *dortwèr* dortoir (str. 7), comme à Waremme (à Liège, *-wér*). A noter quelques termes anciens, aujourd'hui inconnus aussi bien à Liège qu'à Waremme : à *hâv'lêye* (str. 5), *vièrtèt* (str. 6), *basse-tchambe* (str. 14).

[1]

A Warème è-st-arivé  
dès pîtieûs novèles :  
Ragot ki va trèpasser !  
On-z-a dèdja oyousoner  
si transe, si transe.

2

Ki n'a-dj' ine banselêye d'ognons  
po d'ner à mès camarâdes  
po froter lès-oûy à tos  
lès cis ki pleû[r]ront Ragot  
di djôye ...

3

Cink pûvions po ine vintin.ne,

1. v. 2 *pîtieûs* piteux, triste.

3. v. 1 *pûvion* pigeonneau; — *ine vintin.ne* : comp. str. 6, v. 2 *nos vint'-sêt'*. Vers 1725, un siècle après sa fondation, le couvent comptait une vingtaine de religieux (d'après Em. HUMBLET, *Les*

chakèn-on cwârt è s' pârt,  
n'est-q' nin là lès-ècspôzer  
à fé leûs-afêres è lét?  
Kéle honte ! ...

4

On kiyî plin d'ôle d'olive  
po ècrâhi nosse salâde,  
dè vinêgue plin on crameû,  
n'est-q' nin po ralètchî sès deûts ?  
Lârdjèsse ! ...

5

Pocwè towe-t-on lès cwèrbâs  
èt lès tchêts à hâv'léye ?  
C'est po çou k'i magnît trop  
à l' manîre di nosse Ragot  
dèl sope ...

6

Nos-avîs nos mustêts broûlés  
di nos tchâfer nos vint'-sét'

*Pères Récollets à Waremme, 1961).* — v. 2 *chakèn* : ms. « chaquenne », qu'il faudrait peut-être transcrire *chakeun* (forme liégeoise). Pour l'usage de cette forme concurrente de *chake*, cf. L. REMACLE, *Syntaxe*, 1, 302.

5. v. 2 à *hâv'léye* en grand nombre, en abondance. Ce terme n'était attesté jusqu'ici qu'en Ardenne liégeoise : malm. « *xhâvlé*, f., une quantité, une multitude, une cohue ... » (Villers), gleiz. *hâvelé*, f., ribambelle (REMACLE, *Gloss. Gl.* 83). Classé dans FEW 16, 111b sous \**haf*, mais à déplacer (v. corr. 752a) sous *excavare* (3, 272a). — v. 4 à *l' manîre di* de l'avis de, au goût de.

6. v. 1 *mustêts* tibias. — v. 3 *hotchêt* boulet de poussier de charbon pétri avec de la glaise. — v. 4 *vièrtèt* (ms. « *viertet* »), ancienne mesure de capacité; t. auj. disparu, emprunté au mnld. *viertel*(le) 'mesure pour le grain; mesure agraire; prop'r quart'. La transposition en -*èt*

à on feû di treûs hotchèts  
èt dèl hoye come on vièrtèt.  
Prôdigue ...

7

So l' dortwèr, kélé pôvrîté !  
treûs-an.nêyes tot-ètîres,  
Ragot a tinou possèssion  
sins lamponète ni nokions,  
tote nut' ...

8

Filoguèt a tant troté  
èt corou à l' hougâr;  
il a stu bin r'compinsé  
d'ine pêre di vîs solés.  
Crâsse cande ...

9

S'il èsteût cint pîds è tête,  
mostrez-lî dèl hougâr;  
s'i poléve, i ravikreût;

paraît inédite; en général *-el*, masc. ?, ou *-elle*, *-al(le)*, fém. : cf. J. HERBILLON, DBR 8, 187 (*ofertees*, *overtalle* ...). Exemples liégeois (notaires) : 1629 quatres viertels de wassend [*wassin seigle*] mesure de Malinne (A. Etten 383 v<sup>o</sup>); 18-11-1643 cincque viertelles de wassend -- mesure de Mastreck (Dodeur); 18-11-1693 cincque viertelles de poids jaunes (*Wasseige* 241 v<sup>o</sup>) — dimin. en <sup>1</sup> et <sup>2</sup> : 17-5-1692 quatres vingts et quinses vertelets de wassend (*Wasseige* 142).

7. v. 2. *an.nêyes*, ms. « anaies », est ici transcrit comme en liégeois; à Waremme, *on.nêye* (ALW 1, c. 2). — v. 4 *nokion* petit bout de chandelle.

8. v. 1 *Filoguèt* nom d'un fou qui passe pour avoir été le bouffon d'Érard de la Marck (1505-1538), cf. DL. Le terme paraît bien désigner ici Ragot, grand amateur de bière (v. str. 9 et 11). — v. 5 *crâsse cande* gros client.

tot ravikant, i tchantreût  
« Hougâr » ...

10

Ki f'rè-t-on di nosse Ragot ?  
À cwè èl mètrans-gn' èn-oûve ?  
Po k'fesser, i n'i ètind rin;  
po préetchî, i n' l'ètind nin.  
Mizére ...

11

Èl f'rè-t-on on sacristyin ?  
Ou èl mètrans-gn' à l' pwète ?  
Èl tchambe d'ôtes i sèreût bin mî  
ca i sét trop bin l' mèstî  
dè beûre ...

12

Morez, Ragot, cwand vos vwèrez !  
Vocial vosse épitafe :  
« *Ici gît* li fricasseû  
ki magnîve come on dj'vâ d' néveû  
è sètch ... »

13

Di tos lès cis k' pleû[r']ront Ragot,  
nos ramasserans leûs lâmes  
po fé on médicamint

10. Dans cette strophe et dans la suivante, on passe en revue, pour montrer son incompétence, les tâches auxquelles on pourrait l'affecter, comme s'il devait vivre encore, alors que la 1<sup>re</sup> strophe présente sa mort comme imminente et la dernière, comme achevée.

11. v. 2 *à l' pwète*, à la porte, comme portier; ne pas confondre avec *à l'ouf* à la porte, dehors.

12. v. 3 *fricasseû* : qn qui fêt fricasse fait bombance (le dérivé manque à DL). — v. 4 *dj'vâ d' néveû* cheval de batelier, ch. de halage.

ki sèreût bon assûrémint  
po l' gote ...

14

S'il eûhe co bêcôp viké,  
faléve sèrer l' basse-tchambe,  
ca ciète il èst assûré  
ki kî n' magne nin n'a nin l' vol'té  
dè tchîr ...

*Fin*

Jean LECHANTEUR

13. v. 5 *La gote* goutte passe pour être causée par des excès de bonne chère.

14. v. 2 *basse-tchambe* basse chambre, cabinet. En Belgique romane, l'expression ne survit qu'en picard (*basse-cambe* ...) et à Faymonville My 6 (*basse tchambe*) : cf. ALW 4, 141.

## Documents dialectaux

(*Souxhon L 87*)

*Dans les tomes précédents, nous avons publié des textes dialectaux de diverses régions de la Wallonie, tous retranscrits à partir d'enregistrements de discours spontanés.*

*Ceux que nous publions ici sont d'un autre type : ils sont élaborés, mis en forme, écrits. On ne les donne donc pas, et il ne faut pas les prendre, pour des témoignages de langue parlée. Nous avons estimé cependant, outre l'intérêt du contenu, qu'ils constituaient un échantillon fidèle d'une variété bien caractéristique de wallon liégeois : patois de Souxhon, hameau de Flémalle-Haute L 87.*

*Joseph Dusart a préparé en 1926 l'enquête de l'« Atlas ling. de la Wallonie » dans cette commune (ALW 1, 45b). Il n'a cessé de s'occuper et de son patois et de son village, et le résultat de cette longue affection est un gros volume de souvenirs : « Souhon quand dj'esteū gamin » (293 pp. dactylographiées) (\*). Les pages qui suivent constituent un chapitre (pp. 79-90 du ms.) de cet ouvrage inédit.*

### Passe-tins d'omes

Aler al fièsse, al danse, â concèrt ou â tèyâte, c'è-st-aler  
â plézir, mins ç' n'est qu' dèz passe-tins (ou dèz passemints  
d' tins) çou qu' lès-omes fèt d'ôte li dîmègne, âs djoûs d'

(\*) Un exemplaire est déposé à la Bibliothèque des Dialectes de Wallonie, un à l'Institut de dialectologie wallonne de l'Université de Liège, un troisième au Musée de la Vie wallonne.

fièsse ou avâ l' samin.ne après djoûrnêye, minme êdî l' fème divins sès-ovrèdjes.

I n'ont d'alieûr néurtos lès minmès marotes : onk s'amûse à 'ne sôr, in-ôte à ôte-tchwè. Tant qu' po lès p'tits-ovrèdjes dèl mohone, i n'ont néurtos lès minmès-obligâcions ni lès minmès capacités po fé tot l' minme qwè. Chasqueun' fêt çou qu' l è-st-à min dè fé ou çou qu' è-st-à s' gos'.

Quand n-a mèzâhe i va-st-è djârdègn. I tond (cizèle ou cis'lèye) lès hâyes, ristope lès bocâs, plante lès-âlons âs féves, pwète lès crâhes, èt si l' posti n' tègn pus bègn, i ratètche li pin.nemint qu'ènnè r'lêt ou mèt' on noû (qui n'est ték'fi qu'on lâdje cûrê, on bokèt d' coûrwè qu'il a n'mandé â gorli dèl fabrique ou d'al houyîre). I done on côp n' min po planter, rèhôssî, râyî lès crompires, rîwer quand fêt sètch èt li arrive di s' lèver ine eûre pus timpe â matègn po-z-aler sâcler d'vins lès p'tites s'minces ou stîchî âs lum'çons.

À dèz-ôtes moumints i cwâtlèye lès gros bwès ou l'zès sôye à bouyotes èt 'nnè k'teye po fé dèz cayèts èt si l' fème fêt co bé ço-chal lèy-minme, c'est lu qui r'sinme li hèpe ou l' fièr'mint al pîre toûnerèce.

Po mète ine radrèsse à on talon d' solé qui houle ou r'clawer 'ne simèle qui bâye (si c'est trop pô d' tchwè po-z-aler â cwèpî), il a todi on mâtê, on trintchèt, ine tricwèse èt 'ne alène, dèz sètchêts aou dèz s'minces, dèz pontes, dèz-amourètes èt dèz bêtch-di-mohons, èt dèz bokèts d' cûr.

I monte so l' teût po hover li tch'minêye, disboucher on tchènâ, ramplacer 'ne pane cassêye ou r'mète è plèce eune qu'a boudji. Èt quand l' èst r'quîs, à côps di sprondjoû èt di spéçê i raprôpriye l'à-d'fôu dèl mohone.

Anfin, si 'ne ustèye is' dismantche, i r'mèt' on clâ ou on cougnèt wice qu'i fât, mèt' on noû mantche qu'il a mutwèt fêt foû d'on bokèt d' cohe, qu'i pèle, raw'hèye èt adjustèye èl bûzeleure.

### Passe-temps d'hommes

*Aller à la fête, danser, au concert ou au théâtre, c'est aller au plaisir. Mais ce ne sont que des passe-temps, ce que les hommes font d'autre le dimanche, les jours fériés ou pendant la semaine après journée, même aider la femme dans ses travaux.*

*Ils n'ont d'ailleurs pas tous les mêmes marottes : l'un s'amuse à une chose, un autre à autre chose. Quant aux petits travaux de la maison, ils n'ont pas tous les mêmes obligations ni les mêmes capacités pour faire n'importe quoi. Chacun fait ce qu'il est à même de faire ou ce qui est à son goût.*

*Quand c'est nécessaire, il va au jardin ; il tond les haies, on rebouche les trous, plante les perches à haricots, porte les engrains et, si la porte ne tient plus bien, il rattache la penture déficiente ou place une nouvelle (qui n'est peut-être qu'un large morceau de cuir, un morceau de courroie, qu'il a demandé au bourrelier de la fabrique ou du charbonnage). Il donne un coup de main pour planter, buter, arracher les pommes de terre, arroser quand il fait sec et il lui arrive de se lever une heure plus tôt le matin pour aller sarcler dans les jeunes semis ou détruire les limaçons (les transpercer d'une baguette).*

*A d'autres moments, il fend les bois ou les scie en bûches et en découpe en petits morceaux pour le feu, et si la femme fait parfois cela elle-même, c'est lui qui aiguise la hache ou la serpe à la meule.*

*Pour redresser un talon éculé et reclouer une semelle détachée (si c'est trop peu important pour aller chez le cordonnier), il a toujours un marteau, un tranchet, une tenaille et une alène, des sachets de toutes sortes de clous et des morceaux de cuir.*

*Il monte sur le toit pour ramoner la cheminée, déboucher une gouttière, remplacer une tuile cassée ou remettre en place une qui a bougé. Et quand c'est nécessaire, à coups de brosse et de pinceau, il rafraîchit l'extérieur de la maison.*

*Enfin, si un outil se démanche, il remet un clou ou un coin là où il faut, met un nouveau manche qu'il a peut-être fabriqué d'un morceau de branche, qu'il pèle, affûte et ajuste dans la douille.*

Mins n'a né tos lès djoûs dè-s-afères à clawer, côper, soyî, macener, mète è coleûr, èt pwis n-a dè-s tchipoterîes qui sont vite èspédiêyes. Ossi l' colèbeû è-st-i sovint è s' colèbire. Po sognî sès colons, èlzès r'nèti<sup>(1)</sup>, veûy l'êr qu'il ont lès cis qu'i vôreût mète so tape. Ou bé s' va mète è s' djârdègn ou s'acouf'ter so 'ne pavêye â-d'divant di s' mohone po l'zès loukî voler.

L'amateûr d'oûhêts, lu, nèt' sès ga.oûles, sogné sès canâris ou sès-oûhêts d' tchamp èt lî arrive, quand onk èst trop nawe à s' magnîre po tchanter, di s'assîr, aou on p'tit huflèt inte sès lèpes èt sès dints, èt dè hufler on tins fini po sayî d' l'èescoûrci, dèl sériner.

Al bone sêzon, so l' fègn di l'après-l'-dîner, ènn'a qu' vont-st-èl vôye. Al Notru-Dame, so lès soûs èt l' pavêye di mon Bôdinèt, so l' plêce di l'èglise ad'dé l' pîre qu'èst disconte li meur dè « vî tchêstê »<sup>(2)</sup> i sont-st-è cakê<sup>(3)</sup>.

Tot foumant leû pîpe ou tot groumant so leû tchike, i colèbèt d' traize à catwaze tot tapant d' tins-in-tins 'ne couyonâde à 'ne djint qui passe. I djâzèt d' colons, di leûs pêrêts (c'est brâmint dè houyeûs qui, zêls, ont fini djoûrnêye pus timpe), mins ossi d' tot çou qu'on-z-ôt dire di chal èt d' là ou qu'on-z-a lé d'vins lès gazètes. D'on mâleûr ou d'in-acisidint arrivé à l'ovrèdje ou so l' pavêye por si on k'noh ine saquî di d'vins lès victimes. Di çou qui frape èt r'mouwe lès djins : ine catastrophe come li nôfrâje dè Titanic, lès mafêts d' bandits come Bonot èt Garnier, dè fi Peûlèn' di Flémâle

(1) N-a portant onk qui n' louke né près po ça. C'è-st-ine sipèsse payasse di polènes qui racoûve li plantchi èt s' tape-t-i d'ssus l'amagnî d' sès bièsses (çou qui n' l'èspètche né dè fé dè pris d'vins lès concours).

(2) È q' pîre-là n-a deûs rèfondemints qu'on dit qu' c'est lès fêsses d'à Jan Mârtinî, télemint qu' ci-là èst sovint assis d'ssus.

(3) Lès fêmes dihèt qu' sont-st-al « pîre dè nègues ». Li mot n'est né d' Souhon tot seû. Dji l'a-st-oyou dire à Gn'mêpe.

*Mais il n'y a pas tous les jours des choses à clouer, couper, scier, maçonner, peindre, et puis il y a des vétilles qui sont vite expédiées. Aussi, le colombophile est-il souvent dans son pigeonnier, pour soigner ses pigeons, nettoyer le pigeonnier<sup>(1)</sup>, voir l'aspect de ceux qu'il voudrait engager au concours. Ou bien il va au jardin ou s'accroupit sur le trottoir en face de sa maison pour les regarder voler.*

*L'amateur d'oiseaux, lui, nettoie ses cages soigne ses canaris ou ses oiseaux de champs et il lui arrive, quand l'un est trop paresseux à son gré pour chanter, de s'asseoir avec un petit sifflet entre les lièvres et les dents et de siffler très longtemps pour essayer de l'exciter, le seriner.*

*A la bonne saison sur la fin de l'après-midi, il y en a qui vont dans la rue. A la Notre-Dame, sur les seuils et le trottoir de chez Baudinet, sur la place de l'église, près de la pierre qui est contre le mur du « vieux château »<sup>(2)</sup>, ils forment un groupe de bavards<sup>(3)</sup>.*

*En fumant leur pipe ou en mâchonnant leur chique, ils papotent de choses et d'autres en lançant de temps en temps une plaisanterie à un passant. Ils parlent de pigeons, de leurs lieux de travail à la mine (beaucoup sont des mineurs qui eux, ont fini journée plus tôt), mais aussi de tout ce qu'on entend dire d'ici et de là ou qu'on a lu dans les journaux. D'un malheur ou d'un accident arrivé au travail ou sur la route, surtout si on connaît quelqu'un parmi les victimes. De ce qui impressionne et émeut les gens : une catastrophe comme le naufrage du Titanic, les méfaits de bandits comme Bonnot et Garnier, du fils Peulen de Flémalle qui avait tué un homme dans la campagne*

<sup>(1)</sup> Il y en a pourtant un qui n'est pas très soigneux pour cela. C'est un épais matelas de fiente qui couvre le plancher et il jette dessus la nourriture de ses bêtes (ce qui ne l'empêche pas de faire des prix dans les concours).

<sup>(2)</sup> Dans cette pierre, il y a deux fosses qu'on dit être les fesses de Jean Martens, tellement celui-là s'y est souvent assis.

<sup>(3)</sup> Les femmes disent qu'ils sont à la « pierre des nègres ». Le mot n'est pas seulement de Souxhon. Je l'ai entendu dire à Jemeppe.

qu' aeût touwé in-ome èl campagne di Gn'mèpe, rapéri par in-ajant dèl police secrète qu'aeût m'nou fé danser s' soûr divins lès bals d'après chal, èt qu'on n'a mây pus r'veyou après s' condanâcion, dè-s-anarchisses èt d' leûs bombes èt qu'onk di zèls s'aeût fêt picî à Val qu'i transpôrtéve dèl dinamite, c'esteût-st-on Marcotî d' Flémâle qu'on k'nohêve. Sins roûvî Bolbole qui n'néve co bé l'ocâzion dè rapèler sès fèrdin.nes.

Â moumint dè toûr di Bèlisque èt dè toûr di France à vélo, c'est ça qui vègn li prumîr à djoû d'ot'tant pus' qui Hanri Devroye d' Croteû i coûrt. Mins n-a dè-s-ôtes noms qu'on rèpète sovint, di dè-s-omes qu'on-z-îrè veûy s'i m'nèt à vélo-drome di Croteû après. Èt lès gamins qui m'nèt houîter çou qu'on raconte èt qui, ossi bé qu' lès grands, kinohèt Garigou, Petit-Breton, Defraye, Christophe, Mottiat, Filipe Tis' èt Rossius, sèront tot hâtins s'il ont, po-z-atètchî so leû calote, ine broche aou l' portrêt d'on coreû d'ssus.

Lès-aéroplanes ont-st-aminé dèz novêts sudjèts di d'vises. So Colas Kinèt (so l'êr di « la valse brune » on tchantéve : « C'est Kinèt qui plane bin hôt so si-aéroplane »). So Henrion qu'on-z-aeût stu so lès hôteûrs di Sèrè po l' veûy voler mins qui n' l'aeût né fêt pace qu'i féve trop sâvadje. Quand on-z-a fêt l' Circuit d' l'Est qu'on 'nn'aeût vèyou passer 'ne étape, on spéculéve so l' ci quèl gangn'reût : Bômont ou Vèdrines. Èt après qu' Pégoud aeût bouclé l' bouke si ç' n'âreût né stu li spès brouliârd qui féve ci dîmègne après-l'-dîner-là, on-z-âreût stu à Ans' pace qui Chevillard i d'veve vini fé dèz loping' ossi.

Li vinr'di èt l' sèmedi, i n' sont né leû tant pace qui c'est lès djoûs qu'on pwète lès colons al Sôciété à Flémâle po lès tapes dè dîmègne. Mins qui ç' seûye tot l' minme qué djoû, ènn'a qui n'morèt là disqu'à l' neûre nut', minme dèz cis qu'ènnè r'vent soper èt qui rim'nèt après.

Naturèlemint on n' clap'teye né sins-ahote. Èt quand 'l

de Jemeppe, repéré par un agent de la police judiciaire qui était venu faire danser sa sœur dans les bals de la région et qu'on n'a plus jamais revu après sa condamnation ; des anarchistes et de leurs bombes et que l'un d'entre eux s'était fait prendre au Val-St-Lambert alors qu'il transportait de la dynamite : c'était un Marcotty de Flémalle qu'on connaissait. Sans oublier Boulboule qui donnait parfois l'occasion de rappeler ses fredaines.

Au moment du tour de Belgique et du tour de France à vélo, c'est de cela qu'on parle d'abord d'autant plus que Henri Devroye de Crotteux y participe. Mais il y a d'autres noms qu'on répète souvent, d'hommes qu'on ira voir s'ils viennent après au vélodrome de Crotteux. Et les gamins qui viennent écouter ce qu'on raconte et qui, aussi bien que les grands, connaissent Garigou, Petit-Breton, Defraye, Christophe, Mottiat, Philippe Thys et Rossius, seront tout fiers s'ils ont, pour attacher sur leur casquette, une broche avec le portrait d'un coureur.

Les aéroplanes ont amené de nouveaux sujets de conversation. Sur Nicolas Kinet (sur l'air de « la Valse brune » on chantait : « C'est Kinet qui plane bien haut sur son aéroplane »). Sur Henrion : on était allé sur les hauteurs de Seraing pour le voir voler, mais il ne l'avait pas fait parce qu'il y avait trop de vent. Quand on a fait le Circuit de l'Est dont on avait vu passer une étape, on supputait quel en serait le gagnant : Beaumont ou Védrines. Et après que Pégoud avait bouclé la boucle, si ce n'avait été l'épais brouillard qui régnait ce dimanche-là après midi, on serait allé à Ans parce que Chevillard devait aussi y venir faire des loopings.

Le vendredi et le samedi, ils ne sont pas aussi nombreux parce que ce sont les jours où on porte les pigeons à la société à Flémalle pour les étapes du dimanche. Mais quel que soit le jour, il y en a qui restent là jusqu'à la nuit noire, il y en a même qui retournent souper et qui reviennent après.

arive qu'on n'ôt pus règn dispôy on moumint, n-a co bé onk qui s' mèt' à fé dè bâyes èn-èsprès po sayî dè fé bâyî l's-ôtes; çou qui prind assez âhîmint.

À passes, po s' diloyî on pô lès djanmes, ènn'a qui djouwèt à bouchon ou al dèye, po dè p'titèç çans'.

Quand fêt lêd ou mâva, ou è l'ivièr qu'i fêt câyi nut' quand on r'vegn di l'ovrèdje, on n'mane è s' djise. Li kinkèt è-st-èspres èt, so l' tins qu' lès-èfants fêt leûs d'wèrs, l'ome lét l' gazète, tot s'èdwèrmant co bé d'ssus. Èt s'il inme bé dè lére, i s'ârè co bègn atch'té in-ìlustré ou i s'ârè-st-abôñ'né à on p'tit roman qu'on li apwète par bokèts. Tos lès cwinze djoûs, ine fème vègn aou 'ne « livraison » impriméye so dè gris-bleû papî èt aou 'ne ìmâdje so l' prumî pâdje. I s'ont mutwèt mètou deûs' treûs wèzègn èsson.ne po payî l'abône-mint èt i léhèt chaque à toûr (lès fèmès ték'fî aou). On lét portant dè-s-ôtes-afères. Insi m' vî popa qu' n'aeût né gran-mint stu è scole (4) (dji n' li a mây vèyou scrîre qui s' nom po siner on papî ou l'ôte) saeût lére coranmint. L'aeût-i apris aou s' popa ou lès pus vis d' sès frés? I k'nohéve lès romans d'à Alèczande Dumas, Michel Zévaco èt dè-s-ôtes dè minme trimpe. Il âreût raconté tote l'istwèrè dè Comte di Monte-Cristo, dè Treûs mousquetères èt dè Pont des Soupirs.

Ci n'est probâbe né parèy tot costé. Mins è nosse mohone, après qu'on-z-a sopé, on mèt' li kinkèt so l' tâve èt m' popa nos-amûse. I nos fêt dè p'tits dèssègn, nos tchante lès bokèts di d' quand i djouwéve divins lès concérts èt, aou lu, nos djouwans à neûr cou ou à dôminô quand n's-èstans nâhis dè fé dè tchèstêts d' cwârdjeûs. C'è-st-al sîze ossi qui, d'vant qui gngn'alahe è scole, i m'a-st-apris à lére tot m' prumî

(4) I n'i aeût n'manou qu' sî meûs. On djoû qu' tot djouwant al rècrèacion on gamin aeût djuré, ènn'a qu'ont dit qu' c'èsteût lu èt i l'ont télemint fêt assoti tot l' trêtant d' mâva crétchin qu'i n'i a pus volou aler.

*Naturellement, on ne bavarde pas sans arrêt; et quand il arrive qu'on n'entend plus rien depuis un moment, il y en a parfois un qui se met à bâiller exprès pour essayer de faire bâiller les autres, ce qui réussit assez facilement.*

*Par moments, pour se délier un peu les jambes, il y en a qui jouent au bouchon ou al dèye avec des pièces de deux centimes.*

*Quand le temps est mauvais ou en hiver, qu'il fait presque nuit quand on rentre du travail, on reste chez soi. Le quinquet est allumé et, pendant que les enfants font leurs devoirs, l'homme lit le journal en s'endormant parfois dessus. Et s'il aime lire, il aura parfois acheté un illustré ou il se sera abonné à un petit roman qu'on lui apporte par morceaux. Tous les quinze jours, une femme apporte une livraison imprimée sur du papier gris bleu avec une image sur la première page. Ils se sont peut-être cotisés à deux ou trois ménages pour payer l'abonnement et ils lisent chacun à leur tour (les femmes quelquefois aussi). On lit pourtant d'autres choses. Ainsi mon grand-père qui n'avait pas beaucoup été à l'école<sup>(4)</sup> (je ne l'ai jamais vu écrire que son nom pour signer l'un ou l'autre papier) savait lire couramment. Avait-il appris avec son père ou ses frères aînés? Il connaissait les romans d'Alexandre Dumas, Michel Zévaco et d'autres du même genre. Il aurait raconté toute l'histoire du Comte de Monte-Christo, des Trois mousquetaires et du Pont des Soupirs.*

*Ce n'est probablement pas la même chose partout, mais chez nous, après le souper, on met le quinquet sur la table et mon père nous amuse. Il nous fait des petits dessins, nous chante les morceaux du temps où il jouait dans les concerts et, avec lui, nous jouons à bataille ou aux dominos quand nous sommes fatigués de faire des châteaux de cartes. C'est à la soirée aussi que, avant que je n'aille à l'école, il m'a appris à lire tout mon premier livre. Comme il avait appris lui-*

<sup>(4)</sup> Il n'y était resté que six mois. Un jour qu'en jouant à la récréation un gamin avait prononcé un juron, il y en a qui ont dit que c'était lui et ils l'ont tellement tourmenté en le traitant de mauvais chrétien qu'il n'a plus voulu y aller.

lîve. Come il aeût-st-apris lu-minme : be a ba, ne a na ..., mins ça n' m'a né djin.né quand dj'a d'vou dire ôtemint. Dj'a minme kiminci à scrire èt i m' done dè p'tits d'wèrs. Èt quand i fêt l' cwârt, qui dj' va dwèrmi mâ qu'i n' rivègne, dji mèt' so l' cwène dè djivâ mi-ârdwase aou mès deûs' treûs rôyes di lètes èt l' prumîr qui dj' fê tot m' lèvant, qui lu èst d'djâ èvôye, c'èst d'aler veûy s'il a marqué « très bien » d'ssus.

Di s' costé, m' vi popa, qu'è s' djône timps a djouwé l' trombone divins lès bals èt al fanfare di Flémâle, m'aprind lès notes è s' solféje d'à Garaudé, èt lès quéquès tchansons qu'on m' f'rè tchanter al fièsse, âs concêrts dè patronèdje ... ou à mès vîs mon-n-onkes quand n's-îrans à Vèrloû. C'èst lu ossi qui d'pôy qu'i n' travaye pus m' prind aou lu l' mérkidi après-l'-dîner po-z-aler qwèri l' boûre al cinse di l'Alôre, èt so l' timps qu'i copinèye aou l' mésse qui provègn d'al Gléhe come lu, dji va veûy bagnî lès canes so l' flo. È l'osté i m' mon.ne co bëgn âs Trîhes, è bwès d' sapègn di so lès Rotches. Di d' là on veût passer lès trins, lès tram' dè-s-ovrîs d' Sèrè ou d'Ougrêye qu'on veût dèdjâ aponde d'â pont dè Val, l'espres' di Paris qui n' s'arèstèye nègn èt qu'èst vite houte di Flémâle, li trin n' martchandie dè ligne dè « Limbourjwas » aou s' machine qu'a 'ne bûse pus lâdje qui l' cisse dè-s-ôtès machines, li p'tite machine di rezèrve qui fêt lès maneûves tot k'minant dè wagon n' martchandies, lès cisses qui vont fé n'mèy toûr so l' plate-forme<sup>(5)</sup> ou qu' vont fé rimpli leû tchôdîre d'êwe à 'ne pompe qu'a 'ne longue mantche à s' bûse. Di d' là èco on veût passer lès batês so Moûse, lès r'morqueûrs qui houât èt qu' bahèt leû tch'minêye tot-z-arivant à pont, èt, quand c'èst « chômâje », qui lès-êwes sont basses, dè costé d'Îvo, wice qui lès batês n' sârîn' mây passer, on veût co bé m'ni on cinsî aou 'ne atêlêye, tchèrdjî l' foûre so l'ile qu' è-st-è mutan n' Moûse.

(5) Plate-forme qui lès-omes fêt toûrner tot tchoûkant âs bayes.

*même : be a ba, ne a, na ..., mais cela ne m'a pas gêné quand j'ai dû dire autrement. J'ai même commencé à écrire et il me donne des petits devoirs. Et quand il fait le « quart » (travaille jusqu'à 9 h) et que je vais dormir avant son retour, je mets, sur le coin de la cheminée, mon ardoise avec mes deux ou trois lignes de lettres et ce que je fais d'abord en me levant, alors qu'il est déjà parti, c'est d'aller voir s'il a marqué « très bien » dessus.*

*De son côté, mon grand-père, qui dans sa jeunesse a joué du trombone dans les bals et à la fanfare de Flémalle, m'apprend les notes avec son vieux solfège de Garaudé et les quelques chansons qu'on me fera chanter le jour de la fête, aux concerts du patronage ... ou à mes grands-oncles quand nous irons à Velroux. C'est lui aussi qui, depuis qu'il ne travaille plus, me prend avec lui le mercredi après-midi pour aller chercher le beurre à la ferme de l'Alôre, et pendant qu'il bavarde avec le fermier qui est originaire de Gleixhe comme lui, je vais voir nager les canards sur la mare. En été, il me conduit parfois aux Trixhes dans le bois de sapins de Sur les Roches. De là, on voit passer les trains, les trams d'ouvriers de Seraing et d'Ougrée qu'on voit déjà apparaître au pont du Val, l'express de Paris qui ne s'arrête pas et qui a bientôt dépassé Flémalle, le train de marchandises de la ligne du « Limbourgeois » avec sa cheminée plus large que celle des autres machines, la petite locomotive de réserve qui fait les manœuvres en conduisant des wagons de marchandises, celles qui vont faire demi-tour sur la plate-forme<sup>(5)</sup> ou qui vont faire remplir leur chaudière d'eau à une pompe dont la buse est munie d'une longue manche. De là encore on voit passer les bateaux sur la Meuse, les remorqueurs qui mugissent et baissent leur cheminée en arrivant au pont. Et en période d'étiage, du côté d'Ivoz, où les bateaux ne sauraient jamais passer, on voit parfois traverser un fermier avec un attelage, pour charger le foin sur l'île qui est au milieu de la Meuse.*

<sup>(5)</sup> Plate-forme que les hommes font tourner en poussant aux rampes.

Li dîmègne, ènn'a qu' tchipotèt co è leû mohone ou âtoû, mins n-a brâmint qu'ont dès-ôtes-amûsemints.

Tot d'hindant l' vi.edje, al djèrin.ne mohone qu'est pus hôt qui l' vîye, i-n-a, è djârdègn, on long abatou wice qu'on-z-a tapé à l'âwe, qu'on-z-a fêt bate èt tchanter lès coqs èt djouwer âs bêyes.

*Taper à l'âwe*, mi popa l'a vèyou fé quand l' esteût djône. Di pus timpe èco on l'a mutwèt fêt wice qui c'est asteûre amon Pôdinèt pusqui li d'zeûr dèl coûr qu'è-st-à planeûr s'i loume co todi l' taperie. Mins asteûre on nèl fêt pus qu'amon Man'tânu's so l' plèce di l'èglise. Lès-amateûrs i vont d'djâ tot m'nant foû d' grand-mèsse èt rataquèt après-l'-dîner, mins i d'hèt qu'i vont *foute al séle* èt n'a pus nole âwe qu'on lî côpe li hatrê. Al copète d'on pâ (qui rindrè côp), i-n-a-st-on crotchèt èt, al cwède qu'i è-st-atèlèye, on-z-a pindou on gros boulon. D'ine longueûr mètoûe — treûs cwate mètes — li tapeû hine si séle, ine cwârêye bâre di fièr à vivès-arètes qu'est co bé travayie, èt aou 'ne pougneure po sayî dè côper l' cwède. Èt l' ci qu' rüssih répwète on djambon, ine robète, on coq ou 'ne poye. Èl plèce d'on boulon on mèt' co bègn ine banselète aou d'vins, èt l' tchessè foû, on coq touwé d'avance. I fât côper l' hanète dèl bièsse, qu'on gangne.

*Bate lès coqs*, on n' l'a pus fêt à Souhon quand ç'a stu d'findou, mins, lontins après, n-aeût co dès-amateûrs qui l'alin' fé ôte pâ. Mi popa lu-minme, qui n'esteût né trim'leû po 'ne çans' — i n' djouwéve minme mây âs cwârdjeûs — is' lèya on djoû tèm'ter n' nos vîs mon-n-onkes di Vèrloû qui t'nîn' on coq èt dès poyes di sôr. I lî n'nîn' on polèt qu'i sogna di s' mî : po qu'i s' sitindahe èt qu'i n' s'abîmahe nègn, il aeût-st-acrotchi â meur dèl trèye èt à bone hôteûr on p'tit batch di bwès po qu' l'oûhê polahe bêtcheter lès grins qu'on-z-i tapéve sins s'abahî.

Quand i fourit fwèrt assez, on l'ala sayî à Vèrloû wice qu'on trova qu'i promètéve. Èt l' dîmègne d'après, mi popa,

*Le dimanche, il y en a qui bricolent encore à la maison ou alementour, mais il y en a beaucoup qui ont d'autres amusements.*

*En descendant le village, à la dernière maison qui est surélevée par rapport au chemin, il y a, au jardin, un petit bâtiment en planches où on a jeté à l'oie, fait battre et chanter les coqs et joué aux quilles.*

*Jeter à l'oie, mon père l'a vu faire quand il était jeune. Plus tôt encore on l'a peut-être fait où c'est maintenant chez Baudinet parce que la partie supérieure de la cour qui est plate s'appelle toujours la « jetterie ». Mais maintenant on ne le fait plus que chez Mantanus sur la place de l'église. Les amateurs y vont déjà en sortant de la grand-messe et recommencent l'après-midi, mais ils disent qu'ils vont jeter à la barre, et il n'y a plus d'oie dont on coupe le cou. Au-dessus d'un piquet (qui rendra coup), il y a un crochet et, à la corde qui y est attachée, on a pendu un gros boulon. D'une distance convenue (trois ou quatre mètres — le jeteur lance sa séle, une barre de fer carrée aux arêtes vives, qui est parfois ouvragée, et munie d'une poignée, pour essayer de couper la corde. Et celui qui réussit gagne un jambon, un lapin, un coq ou une poule. Au lieu d'un boulon, on met quelquefois un petit panier avec dedans, et la tête dehors, un coq tué d'avance. Il faut couper la tête de la bête, qu'on gagne.*

*Battre les coqs, on ne l'a plus fait à Souxhon quand cela a été défendu, mais, longtemps après, il y avait encore des amateurs qui allaient le faire ailleurs. Mon père lui-même, qui n'était pas amateur de jeux de hasard pour un sou — il ne jouait même jamais aux cartes — se laissa un jour tenter par mes grands-oncles de Velroux qui tenaient un coq et des poules de combat. Ils lui donnèrent un poulet qu'il soigna de son mieux : pour qu'il s'étire et ne risque pas d'altérer ses facultés, il avait accroché au mur de l'enclos et à bonne hauteur un petit bac en bois pour que l'oiseau puisse becquerer sans se baisser les graines qu'on y jetait.*

*Quand il fut assez fort, on alla l'essayer à Velroux où on trouva qu'il promettait. Et le dimanche suivant, mon père, qui avait fait*

qu'aeût fêt fé dès bêts sporons d'on fôrdjeû d'â tchêstê, ènn'ala, aou on vî djône ome di nos wèzègn qui, lu, wadjîve vol'tî. Ci n'esteût nègn on p'tit voyèdje : fé l' vîye à pîd, èl nîvaye, po-z-aler à Lèhi ou à Fèhe (dji n' sé pus â djusse) prinde li tram' di Tongue, èt tot pwèrtant on grand bot, po-z-aler à 'ne bate à Rûsson.

Quand rim'nîn', bé târd al nut', i rapwèrtîn' li coq aou s' tchêsse tote droviète. On l' wârda d'vins 'ne kësse èl coulèye, wice qu'i s' tinéve tot houpieûs, sins s' rimouwer quand on sognîve si plâye aou d' l'ôle d'olive. Mins treûs cwate djoûs pus târd, on lî côpa l' tchêsse èt ç'a stu lu l' prumîr èt l' djèrin coq bateû qu'on-z-a vèyou èl mohone.

Lès *tchanterîes d' coqs* kimincèt timpe li dîmègne à matègn. Wice qui dj'a dit, èle n'ont né duré po dire èt lès deûs' treûs coquelîs dè vi.edje vont pus lon, sovint al Cloke, à Toûvîye. Po pwèrter leû bassèt, il ont-st-on p'tit bot qui l'ouf'lèt n' va né disqu'à l' copète po qui l' cowe dèl bièsse pôye dimani â-d'fôû, ni s'abîme nègn. On djouwe âs côps. On mèt' chaque li mîse èt l' ci qui gangne, c'est l' ci qui s' coq a tchanté l' nombe di côps l' pus près dè ci qu'on-z-a dit d'avance (sins passer houte, pace qu'anon c'est bérwète). Èt l' arrive qui l' gangneû r'vègn aou 'ne pitite fleûr di papî à s' bot.

Às bëyes, on djouwe ossi amon Côrnèt dè long d' l'ête èt amon Man'tânu's so l' plèce di l'èglise, li dîmègne divant èt après-l'-dîner.

Divant dè lanci s' boulèt, qui d'vrè toucher l' plantche — sins qwè sèreût « bérwète (al plantche) » — li djouweû n'mande co bègn à biyeteû qu' è-st-ad'dé l' pîre po r'lèver lès bëyes èt r'taper l' boulèt èl colîre po qu'i rarôle di wice qu'on hine, dè mète come i fât 'ne bëye qui n' l'est nègn à s' magnîre : « r'escoule on pô l' dame ... sère on pô l' fotche di dreûte ... ».

Lès p'tits djouweûs djouwèt al pârt. I fêt leûs mîses (sovint cinq' çans') èt l' ci qui r'vièsse li pus d' bëyes ramasse li pote. S' ènn'a deûs qu' fêt l' minme pus hôt côp d' boulèt, i n'man-

*faire de beaux éperons par un forgeron du château (de Cockerill), partit, avec un vieux célibataire de notre voisinage qui, lui, pariait volontiers. Ce n'était pas un petit voyage : faire le chemin à pied, dans la neige, pour aller à Lexhy ou à Fexhe (je ne sais plus exactement où) prendre le tram de Tongres et en portant une grande caisse pour aller à un combat à Russen.*

*Quand ils revinrent, bien tard le soir, il rapportaient le coq avec la tête tout ouverte. On le garda dans une caisse au coin du feu où il se tenait tout ramassé, sans se remuer quand on soignait sa plaie avec de l'huile d'olive. Mais trois ou quatre jours plus tard, on lui coupa la tête et ç'a été le premier et le dernier coq de combat qu'on a vu à la maison.*

*Les chanteries de coq commencent tôt le dimanche matin. Où j'ai dit, elles n'ont pour ainsi dire pas duré et les deux ou trois amateurs de coqs du village vont plus loin, souvent à la Cloche à Toute-Voie. Pour porter leur coq basset, ils ont une caisse en bois léger dont la porte ne va pas jusqu'au dessus pour que la queue de la bête restant à l'extérieur ne s'abîme pas. On joue aux coups, chacun fait la mise et le gagnant est celui dont le coq a chanté le nombre de coups le plus rapproché de celui qui a été décidé d'avance (sans dépasser, parce qu'alors c'est perdu). Et il arrive que le vainqueur revient avec une petite fleur en papier attachée à sa caisse.*

*Aux quilles, on joue aussi chez Cornet le long du cimetière et chez Mantanus sur la place de l'église, le dimanche avant et après-midi.*

*Avant de lancer son boulet, qui devra toucher la planche — sinon ce serait coup nul (à la planche) — le joueur demande parfois à celui qui est près de la pierre pour relever les quilles et rejeter le boulet dans la rigole pour qu'il redescende en roulant à l'endroit d'où l'on jette, de mettre convenablement une quille qui ne l'est pas à son gré : « recule un peu la dame ... ferme un peu la fourche de droite ... ».*

*Les petits joueurs jouent à la partie : ils font leurs mises (souvent 10 centimes) et celui qui renverse le plus de quilles ramasse le « pot ». S'il y en a deux qui font le même plus haut coup de boulet, ils demandent*

dèt s' n-a 'ne saquî qui r'mèt' (li mutan d' çou qu'è-st-èl pote). S'i-n-a onk ou pluzieûrs quèl fêt, i r'djouwèt èsson.ne; s'ènn'a nouk, i r'tapèt on còp d' boulèt leû deûs.

À ç' djeû-chal i-n-a dèt trim'lèdjes. Li djouweû lu-minme dit co bègn : « On cwârt di franc so m' còp ». I pâyerè l' cwârt di franc ou èl toucherè sorlon qui l' ci qu'a t'nou l' wadjeure ârè fêt pus' ou mons qu' lu.

Mins n-a dèt trim'leûs — èt dèt grands — ossi d'vins lès loukeûs. Onk dit : « Cint francs so Bègon » (ç' n'est né pô d' tchwè di ç' tins-là). On n' rilive né todi l' mot so çou qu'il a dit. Mins in-ôte wadje : « Vint francs so Bricteû ». Si l' prumîr èst d'acwèrd èt qu' Bègon fèye pus' qui Bricteû, i touche sès vint francs, mins si l' djeû èst contrûre, i pâye sès vint pèces.

Às bêyes, si pô qu'i n'âye wêre di chance, li p'tit djouweû pièd' tot l' minme âhîmint l' franc ou l' franc èt n'mèy qu'il a po s' dîmègne. Èt aou lès wadjeures, pusqu'on 'nnè fêt so l' còp d'on djouweû mètou, ci n'est né todi l' ci qu' fêt l' pârt qui gangne ou qui fêt gangnî lès grossès çans'.

Dispôy èvè Pâke disqu'âtoû dèl Tossint, tos lès dîmègnes èt co bé lès djoûs d' fièsse, c'est l' *colèbrèye* qui tègn brâmint dè-s-omes. Chûvant l' longueûr di wice qu'on lacherè lès colons, lès colèbeûs pwèrtèt lès cis qu' l ont tchûzi dè mète à local dèl sôciété (« Le Vautour », è cabarèt n' mon Hatchâ, èl Vôye dè Tchin.ne, à Flémâle) li vinredi ou l' sèmedi al nut' (6). C'est là qu'i fêt marquer leûs mîses, qu'on-z-a-st-anloje lès colons d'vins lès létés après qu'on l'zî a mètou à 'ne pate li bague di caw'tchou d' concouûrs.

(6) N-a dèt gros colèbeûs qu'â-d'-dizeûr dè djodwer à leû sôciété vont co mète à Lîdje, à « L'Hirondelle » ou à « L'Indépendante ». Si c'est l' sèmedi qu' l i alèt, i rim'nèt aou l'aparèy. Mins s' on-z-a-st-anlojé l' vinredi, fât qu' l' alèhe riewèri l' lèd'dimin (on nèl done qui l' djoû di d'vant l' concouûrs).

*dent si quelqu'un veut miser à nouveau (la moitié de ce qui est dans le pot). S'il y en a un ou plusieurs qui le font, ils rejouent ensemble, s'il n'y en a aucun, ils rejouent un coup eux deux.*

*A ce jeu-ci, il y en a qui jouent gros jeu. Le joueur lui-même dit parfois : « 25 centimes sur mon coup ». Il paiera le quart de franc ou il le touchera suivant que celui qui a tenu le pari aura fait plus ou moins que lui.*

*Mais il y a des parieurs — et des grands — aussi parmi les spectateurs. L'un dit : « Cent francs sur Begon » (ce n'est pas peu de chose en ce temps-là). On ne relève pas toujours le mot sur ce qu'il a dit. Mais un autre parie : « Vingt francs sur Bricteux ». Si le premier est d'accord, et que Begon fasse plus que Bricteux, il touche ses vingt francs ; mais si c'est le contraire, il paie ses vingt pièces (cent francs).*

*Aux quilles, pour peu qu'il n'ait guère de chance, le petit joueur perd quand même facilement le franc ou le fr. cinquante qu'il a pour son dimanche. Et avec les paris, puisqu'on en fait sur le coup d'un joueur désigné, ce n'est pas toujours celui qui gagne la partie qui gagne ou fait gagner le plus d'argent.*

*Depuis les environs de Pâques jusque vers la Toussaint, tous les dimanches et parfois les jours fériés, c'est la colombophilie qui tient beaucoup d'hommes. Suivant les distances d'où les pigeons seront lâchés, les colombophiles portant ceux qu'ils ont choisi d'engager au local de la société (« Le Vautour », au café Hacha, rue du Chêne à Flémalle), le vendredi ou le samedi soir<sup>(6)</sup>. C'est là qu'ils font inscrire leurs mises, qu'on enlogé les pigeons dans les grands paniers servant au transport des pigeons, après qu'on leur a mis à une patte la bague en caoutchouc de concours.*

<sup>(6)</sup> Il y a de grands colombophiles qui en plus de jouer à leur société vont encore engager à Liège : à « L'Hirondelle » ou à « L'Indépendante ». Si c'est le samedi qu'ils y vont, ils reviennent avec l'appareil constateur. Mais si on a enlogé le vendredi, il faut qu'ils aillent le chercher le lendemain (on ne le donne que la veille du concours).

Li dîmègne â matègn, lès cis qu' vont qwèri lès-aparèy — i s'ont-st-arindji d'avance po veûy qu'i qu'freût — pwèrtèt lès colons po fé l' dépêche èt lès-èstafètes. Lès-aparèy, i fât onk po mète â coron dè Mâlvô, onk è pwèce dè câbarèt n' mon Marèye Djôn'ome al Notru-Dame èt onk è l'ârvô n' mon Colète â-d'-divant' dèl Pène dè Mont.

Al sôciété, quand l' dépêche (li télègrame) qui dit à quéne eûre qui l' lacher a stu fêt èst m'nôû d'al gâre, on lache lès dépêches èt quand l' cisse di Souhon è-st-arivêye, nos colèbeûs spéculèt so l' tins qu' leûs « canes » dimeûront po rim'ni â t'ni compte dè vint (s'il èst fwèrt ou doûs, dreût ou contrûre), di l'èr dè tins (è-st-i clér ou covièt ?) èt dèl longueûr dèl tape. I sèpèt insi quand n' sèrè pus tins dè balziner èt s' fârè t'ni prèt'. À ç' moumint-là, l'ome monte è s' colèbire mins n-a todi 'ne saquî so l' vôle ou è djârdègn qui tègn l'oûy por lu. Quand l' prumî constaté èst signalé à Flémâle, on-z-i lache lès prumî-ès-èstafètes, mins 'l arrive qu'i-n-a d'djâ onk ou dè colons rintrés à Souhon mâ qu' l'èstafète n'i seûye rim'nôû.

Vochal ine volêye di colons. Volà onk qui heût foû èt qui s' lêt d'hinde tot fant on toûr ou deûs ou qu'aplonke dreût so s' hapâ. C'est l' bronzé d'à Hélègn, ou c'est l' mayeté-blanc-vanê d'à Kâkèt, di-st-i onk qu' è-st-avâ l' vôle, qui k'noh lès colons d' tos lès-amateûrs èt qui veût d'alieûr dè qué costé qu' ci-là va. L'oûhê s' tape so l' plantche, passe lès clapètes. Il èst rintré, on veût d'hinde li glissire dè hapâ.

L'ome quèl ratindéve èl colèbire li disfêt l' bague di caw'-tchou â pus-abèye, èl rèsseûre divins 'ne pitite bwète (qui fêt bouf'tê) qu'i done, qu'i tape ou fêt d'hinde po on p'tit tchènâ qu'è-st-â pègnon di s' mohone, â coreû qui filerè d' tos sès pus reûs disqu'à l'aparèy wice qu'i tchoûke li bwète po constater l' colon (si-eûre d'arivêye). Dismètant, l' colon a stu r'mètou d'vins 'ne tchêve qu'ine ôte djint èco pwètrè â local à Flémâle, èt tot s' dispêchant, pace qu'on n' li compte qui traize munutes po-z-ariver â contrôle.

*Le dimanche matin, ceux qui vont chercher les appareils contestateurs — les intéressés se sont entendus d'avance pour savoir qui irait — portent les pigeons qui feront la dépêche et les estafettes. Des appareils, il en faut un à placer au bout de Malvaux, un dans le porche du café de Marie Jeunehomme et un dans le passage couvert à côté de la maison Collette, en face de la Penne de Mont.*

*A la société, quand la dépêche (le télégramme) qui dit à quelle heure le lâcher a eu lieu est venue de la gare, on lâche les dépêches et quand celle de Souxhon est arrivée, nos colombophiles supputent le temps que leurs canes mettront pour revenir, en tenant compte du vent (s'il est fort ou faible, favorable ou contraire), du temps (est-il clair ou couvert?) et de la longueur de l'étape. Ils savent ainsi quand ils ne pourront plus flâner et qu'il faudra se tenir prêts. A ce moment-là, l'homme monte dans son pigeonnier mais il y a toujours quelqu'un sur la rue ou au jardin qui fait le guet pour lui. Quand le premier constaté est signalé à Flémalle, on y lâche les premières estafettes, mais il arrive qu'il y a déjà un ou des pigeons rentrés à Souxhon avant que l'estafette n'y soit revenue.*

*Voici une volée de pigeons. En voilà une qui en sort et se laisse descendre en faisant un tour ou deux ou qui plonge directement sur l'entrée de son pigeonnier. C'est le bronzé de Hellin ou c'est le moucheté à pennes blanches de Kaket, dit quelqu'un sur la rue, qui connaît les pigeons de tous les amateurs et qui voit d'ailleurs de quel côté se dirige le pigeon. L'oiseau se pose sur la planche, passe les claquettes ; il est rentré, on voit descendre le volet de l'entrée.*

*L'homme qui l'attendait dans le pigeonnier lui enlève au plus vite la bague en caoutchouc, la renferme dans une petite boîte qu'il donne, qu'il jette ou fait descendre par un petit tuyau qui est au pignon de sa maison, au coureur qui filera au plus vite jusqu'à l'appareil où il pousse la boîte pour constater le pigeon (son heure d'arrivée). Pendant ce temps, le pigeon a été mis dans un panier qu'une autre personne encore portera au local à Flémalle, et en se dépêchant, parce qu'on ne lui compte que treize minutes pour arriver au contrôle.*

Et l' hapâ s' ridrouve po ratinde li « concurant » chûvant. Ça n' va né todi si bègn. Divins lès colons n-a dès mâvas rintreûs èt dès capricieûs qui rintrèt bègn on còp èt né l' fî d'après : i s' tapèt so l' crèsse dè teût èt s'î porminèt ou bé ramanèt so l' plantche tot loukant tot-âtoû d' zèls, â risse dè fé bèrwète ca ça pout t'ni so 'ne sèconde. On parèy, po sayî dèl fé rèmoussi pus vite, on loukeû, d'â-d'-fou, lache in-ôte dissus. Tant mî vât s' ci-là rûssih à-z-assètchî l' môs'neû â-d'vins aou lu.

Li djeû continuwe insi tant qu'i-n-a dès pris : on sét d'avance kibé qu' n-ârè. Èt quand i sont tos èvôye, dâ local on lache lès djèrin.nès-èstafètes. Cès-chal rim'noûs, on sét qu' n'a pus mèzâhe, pus nole avance dè louki. On rèpwète lès-aparèy amon Hatchâ.

S'il a fêt par trop lèd â matègn po lacher, i s' pout qu'on l' fêt so l' tard ou après-l'-dîner, ça n' candje règn à l'afère. Mins s' l'a fêt mâva tote djoû, qu'on n' lache qui l' londi (ou l' mârdi), po l'amateûr qui n' vout né piède si djoûrnêye, fât qu' seûye in-ôte — tek'fî s' fème — qui louke èt qu'on camarâde qui n' travaye né dâ matègn feye li rësse.

Li djoû minme al nut' ou on djoû ou deûs après, on pout aler â local veûy li classemint po bon qui l' sècrètère a drèssi tot t'nant compte qui d'après l' vôley qu'il ont-st-à cori n-a dès colèbeûs qu'on l'zî deût rinde (ou qui r'prindèt) dès sègondes. Èt mâ l' fègn dèl samin.ne, lès gangnants vont qwèri leûs çans' èt l' ci qu'a fêt l' prumîr rèpwète mutwèt s' pagné, pace qu'il arive qu'on n' rimèt lès fleûrs qui totes èsson.ne al fègn dèl sêzon. C'è-st-insi qu'on-z-a 'ne fî vèyou rim'ni lès Kâkèt aou 'ne volêye di pagnés è réguilites so lès deûs costés d'ine longou tchèrète ..., èt l' pus vî dès fis qu' esteût mwèrt-sô.

Lès pris sont fêts aou lès mises dès djouweûs. Mins d' tins-in-tins i s'èmantche dès conceôurs di charité, wice qu' on pout aler djouwer minme s'on n'est né dèl sôciété qu' l'a

*Et l'entrée du pigeonnier se rouvre pour attendre le « concurrent » suivant.*

*Cela ne va pas toujours aussi bien. Parmi les pigeons, il y a de mauvais « rentreurs » et des capricieux qui rentrent bien une fois et pas la fois suivante : ils se posent sur la crête du toit et s'y promènent ou bien restent sur la planche à l'extérieur en regardant autour d'eux, au risque de faire chou blanc car cela peut tenir à une seconde. Un pareil, pour essayer de le faire rentrer plus vite, un guetteur de l'extérieur lâche un autre pigeon. Tant mieux si celui-là réussit à entraîner le trainard à l'intérieur avec lui.*

*Le jeu continue ainsi tant qu'il y a des prix : on sait d'avance combien il y en aura. Et quand ils sont tous attribués, du local on lâche les dernières estafettes. Celles-ci revenues, on sait qu'il n'est plus nécessaire de regarder. On reporte les appareils chez Hacha.*

*S'il a fait vraiment trop mauvais le matin pour lâcher, il se peut qu'on le fasse plus tard ou après-midi : cela ne change rien. Mais s'il a fait mauvais toute la journée, qu'on ne lâche que le lundi (ou le mardi), pour l'amateur qui ne veut pas perdre sa journée, il faut que ce soit quelqu'un d'autre — peut-être sa femme — qui guette et qu'un camarade qui ne travaille pas avant-midi fasse le reste.*

*Le jour même au soir ou un jour ou deux après, on peut aller au local voir le classement définitif que le secrétaire à établi en tenant compte que suivant le chemin qu'ils ont à courir, il y a des colombo-philes à qui on doit rendre (ou qui reprennent) des secondes. Et avant la fin de la semaine, les gagnants vont chercher leur argent et celui qui a fait le premier reporte peut-être son panier, parce qu'il arrive qu'on ne remet les fleurs que toutes ensemble à la fin de la saison. C'est ainsi qu'on a une fois vu revenir les Kaket avec une kyrielle de paniers alignés sur les deux côtés d'une longue charrette ..., et l'aîné des fils qui était ivre mort.*

*Les prix sont constitués avec les mises des joueurs. Mais de temps en temps, il s'organise des concours de charité, où l'on peut aller jouer même si on n'est pas membre de la société qui les met sur pied.*

mètou so pî. I n'a qu'ine pârtie dès mises qui chèv à fé dè pris d' çans', li rèsse va-st-à çou qu'on vout êdi. Seûlement n-a dès djins qu'ont fêt dèz dons po cès concouûrs-là èt lès gangnants polèt co bé rèpwèrter dèz pris « an nature ». (Lès régulateûrs qu'on veût amon lès colèbeûs ont stu gangnis par dèz colons.)

À cèrtin.nès dâtes, n-a dèz concouûrs di câbarèt, come tos l's-ans, à Souhon, amon Marèye Djôn'ome li djûdi d' l'Acension; todi on concouûrs so Noyon. C'è-st-on concouûrs come lès-ôtes, mins c'è-st-è ç' câbarèt-là qu'on rapwète lès colons po l' contrôle èl plèce d'aler à local dèl sôciété.

Come di djuusse n-a todi 'ne volêye di gamins al Notr-Dame po veûy ariver lès pwèrteûs d' tchêves.

'I a stu on tins qu'on mètève lès colons dè costé d' l'Allemagne, mins on-z-a d'vou cèsser pace qu'i s'ènnè pièrdéve trop'. On n' tape pus qu' dè costé dèl France.

Si tot l' monde kinoh Indjis (c'èst tofèr là qu'on-z-ataque), Am'sin, State, Andène, n'a qu' dèz colèbeûs qu'on-z-ôye djâzer d' Namètche, di Gn'mèpe (so l' Sambe), Landrecies, Erquelines, St Quentin, Compiègne, Limoje, Angoulème, Dax, St Vincent, èt fât èsse zèls po sèpi wice qui c'èst à vint-eûres (Sol[re] s/S), à carante-deûs-eûres (Noyon), à cinquante-ine eûres (Pont-Sainte-Maxence), cinquante-ût-eûres (St Denis), catre-vints-eûres (Orléans), cint-eûres (Châteauroux). Lès pïjonôs (djônes colons d' l'an.nêye), qui k'mincèt pus târd èl sêzon, ni vont né si lon qu' lès djônes marqués (colons d'in-an) èt lès vis, èt leûs tapes ni sont né si lon èrî d'eune di l'ôte qui lès cisses dèz colons qu'ont d'djâ volé l'an.nêye (ou lès-an.nêyes) di d'vant.

S'i-n-a dèz tapes qui lès pris sont-st-èvôye so qu'équès muñutes, divins lès longues i polèt durer dèz-eûres èt quand on fêt Rome ou Barcelone, ènn'ont po dèz djoûs si né dèz samin.nes. Di cès longs voyèdjes-là n-a d'alieûrs dèz colons qui rim'nèt abîmés èt brâmint qu'on n' riveût mây.

*Il n'y a qu'une partie des mises qui servent à faire des prix en argent; le reste va à l'œuvre qu'on veut aider. Seulement, il y a des gens qui ont fait des dons pour ces concours-là et les gagnants peuvent parfois remporter des prix en nature. (Les régulateurs qu'on voit chez les colombophiles ont été gagnés par des pigeons).*

*A certaines dates, il y a des concours de cabaret, comme toutes les années, à Souxhon, chez Marie Jeunehomme le jeudi de l'Ascension; toujours un concours sur Noyon. C'est un concours comme les autres, mais c'est dans ce café-là qu'on rapporte les pigeons pour le contrôle au lieu d'aller au local de la société.*

*Naturellement, il y a toujours un tas de gamins à la Notre-Dame pour voir arriver les porteurs de paniers.*

*Il fut un temps où on mettait des pigeons du côté de l'Allemagne, mais on a dû cesser parce qu'il s'en perdait trop. On ne joue plus que du côté de la France.*

*Si tout le monde connaît Engis (c'est toujours par là qu'on commence), Ampsin, Statte, Andenne, il n'y a que des colombophiles qu'on entende parler de Namèche, de Jemeppe(-sur-Sambre), Landreries, Erquelinnes, Saint-Quentin, Compiègne, Limoges, Angoulême, Dax, Saint-Vincent, et eux seuls savent où c'est à 20 heures (Solre-sur-Sambre), à 42 heures (Noyon), à 51 heures (Pont-Sainte-Maxence), 58 heures (Saint-Denis), 80 heures (Orléans), 100 heures (Châteauroux). Les pigeonneaux (jeunes pigeons de l'année), qui commencent plus tard dans la saison, ne vont pas aussi loin que les jeunes marqués (pigeons d'un an) et les vieux, et leurs étapes ne sont pas aussi éloignées l'une de l'autre que celles des pigeons qui ont déjà volé l'année (ou les années) précédentes.*

*S'il y a des étapes où les prix sont attribuées en quelques minutes, dans les longues, ils peuvent durer des heures et quand on fait Rome ou Barcelone, ils en ont pour des jours sinon des semaines. De ces longs voyages, il y a d'ailleurs des pigeons qui reviennent en piteux état et beaucoup qu'on ne revoit jamais.*

Â-d'fêt' dè cori âs colons, c'est sovint in-ome dè mohone qui coûrt lès sonk, ou bé on camarâde, todi l' minme po lès cis d'on colèbeû n'né. Mins n-a ossi dè coreûs « atitrés » quèl fêt po onk ou po l'ôte (?).

Divant qu' n'a. ahe dè-s-aparèy po constater, i faléve cori aou l' colon mètou d'vins 'ne tikèlète qui l' coreû t'néve è s' boke. Èt ça n'néve l'ocâzion dè djouwer 'ne lède blague : fé cori on pôve ènoccin po règn, aou 'ne pougnie d'oûrtèyes è s' tikèlète.

I n' fât né s'èwarer, on dîmègne d'osté, dè veûy so l' pavêye d'ine mohone ou d'vins 'ne coûr, cuate cinq' omes assis âtoû d'ine pitite tâve. C'est dè d'jouweûs d' cwârdjeûs — dè d'jouweûs d' cwâtes, come dit nosse cuzène Adèle qui provègn d'Èrnawe. C'est qu' djouwer âs cwârdjeûs, surtout po lès-omes rassis, è-st-on passe-tins qui n' nâhihe mây. Ènn'a d'vins zèls qui n'ont nol ôte amûsemint.

Tote l'an.nêye, li dîmègne al sîze, ènn'a qui s' ritrovèt, sovint lès minmes èsson.ne, è cabarèt qu' l ont l'âbutude d'aler : amon Marèye Djôn'ome, amon Côrnèt, amon Man'tânu's, à Cèrke, ou èl mohone d'onk di zèls po djouwer leû pârt.

Quand l' djeû èst k'minci, n'est pus quèstchon dè djâzer dè plêve ou dè bê tins, ou d'abouter 'ne blaguerie. S'on d'vise d'ine sôr ou d' l'ôte, c'est d'vant qu' tot l' monde ni seûye là.

I djouwèt *al matche*. I fât èsse sès cuate. S'il atoume qu'i sont leû cinq', li ci qui mahe ni djouwe né ç' pârt-là, èt s'i tape on côp d'oûy so lès djeûs dè cis qu' sont-st-âtoû d' lu, n'est né tins qu'i motihe.

(?) Quand l' tapadje à cori è-st-assez long, po qui l' vitesse dè coûsse ni lâke nègn, lès coreûs s' mètèt co bêgn à leû pluzieûrs. A 'ne plêce mètouè wice qui l' ci qui coûrt pôreût èsse dissoflé, in-ôte èl ratind po li r'prinde li bague èt continuer l' vôle.

*Pour courir aux pigeons, c'est souvent un homme de la maison qui court les siens, ou bien un camarade, toujours le même pour ceux d'un colombophile donné. Mais il y a aussi des coureurs « attitrés » qui le font pour un ou pour l'autre* (7).

*Avant qu'il n'y eût des appareils pour constater, il fallait courir avec le pigeon enfermé dans un petit sac que le coureur tenait en bouche. Et cela donnait l'occasion de jouer une sale blague : faire courir un pauvre naïf inutilement, avec une poignée d'orties dans son sac.*

*Il ne faut pas s'étonner, un dimanche d'été, de voir sur le trottoir d'une maison ou dans une cour, quatre hommes assis autour d'une petite table : ce sont des joueurs de cartes [...]. C'est que jouer aux cartes, surtout pour les hommes rassis, est un passe-temps qui ne fatigue jamais. Il y en a parmi eux qui n'ont pas d'autre distraction.*

*Pendant toute l'année, le dimanche à la soirée, il y en a qui se retrouvent, souvent les mêmes ensemble, au café ou ils ont l'habitude d'aller : chez Marie Jeunehomme, chez Cornet, chez Mantanus, au Cercle, ou dans la maison de l'une d'eux pour jouer leur partie.*

*Quand le jeu est commencé, il n'est plus question de parler de la pluie ou du beau temps, ou de sortir une blague. Si on parle d'une chose ou de l'autre, c'est avant que tout le monde ne soit là.*

*Ils jouent à (la) matche. Il faut être quatre. S'il arrive qu'ils sont cinq, celui qui mêle ne joue pas cette partie-là, et s'il jette un coup d'œil sur les jeux de ceux qui sont autour de lui, il n'est pas temps qu'il parle.*

(7) Quand la distance à courir est assez longue, pour que la vitesse de la course ne faiblisse pas, les coureurs se mettent parfois à plusieurs. A un endroit déterminé où celui qui court pourrait être essoufflé, un autre l'attend pour lui prendre la baguette et continuer le chemin.

I s' chèrvèt d'on djeû d' trente-deûs cwârdjeûs, dès cis à 'ne tchësse. On mahe. Li maheû fêt pougnî l' ci qu'est po-drî lu (à s' dreûte), ramasse èt done lès cwârdjeûs deûs à deûs ou cwate à cwate, tot k'minçant à s' hintche (on toûne come li solo).

Et tot çou qu'on-z-ôt, c'est : « li djeû èst bon » (chasqueun' a sès ût cwârdjeûs); « elle èst fordinêye » : n-a onk qu' a pus' qui s' compte èt in-ôte nègn assez... come di djusse. On r'mahe, on r'pougne, on r'done. Pwis tot fant l' toûr, à k'mincî po l' ci qu'è-st-al hintche dè maheû, li ci qu' a l'amin : « dji r'boute » — « régue » — « li régue èst bone » — « por mi ossi » — « c'est po dès pâles èt l' has' di coûr » ...; èt l' pârt ataque. Chaque à toûr i tapèt leû cwârdjeû so l' tâve, dès cis douçemint, dès-ôtes tot hâsplant. Li ci qu'a fêt l' régue èt s' copleû (li ci qu' a l' has' di coûr) divèt fé cinq' trêts po leû deûs.

In-ôte côp : « régue » — « cinq » — ... « c'est bon ». Li deûzinme divrè fé sès cinq' trêts por lu tot seû.

« Atote ! » di-st-i l' ci qu' vègn ine trionfe foû (mins l' fêt bé sins l' dire) ... « Hagne là d'vins s' t'as dè dints » di-st-i in-ôte qui djouwe li mësse trionfe ou on cwârdjeû qu'i sét bé qu'on n' li sâreût pus côper ou li prinde ... « Dj'freû po 'ne vatche » dit co bé l' ci qu' a on foû bê djeû, on djeû gangni d'avance ... « T'è-st-on potchâ » ou « t' ès wiwinme » di-st-on à onk qu'a rûssi on tot p'tit djeû ... « T'è-st-ine djouwète, sés-se, ci côp-chal », di-st-i s' copleû à ci qui vègn dèl ricôper, dè m'ni foû 'ne trop p'tite atote ou on trop mwinde cwârdjeû, anfin qu'a fêt 'ne boulète, pace qu'i-n'a né (bê) compté çou qu'esteût toumé, ou qu'a mutwèt roûvi çou qu'esteût trionfe. — « Èst-ce po ponre ou po cover ? » n'mande-t-on à ci qu' tchipote on pô mâ dè dire çou qu'i va fé ou dè taper s' cwârdjeû. Èt l' ci qu'a rûssi pace qu'il aeût on bê djeû dirè co bègn à ci qu'a pougni : « Pougne todi insi por mi, hin, t'as 'ne bone min ». Èstant qu'on vî qui pièd' tot çou qu'i vout,

*Ils se servent d'un jeu de 32 cartes : des cartes à une tête. On mêle. Celui qui l'a fait couper par celui qui est derrière lui (à sa droite, il ramasse et donne les cartes, 2 par 2 ou 4 par 4, en commençant à sa gauche (on tourne comme le soleil).*

*Et tout ce qu'on entend, c'est : « le jeu est bon » (chacun a ses 8 cartes) ; « il y a maldonne » (il y en a un qui a plus que son compte et un autre pas assez ... comme de juste). On remèle, on recoupe et on redonne. Puis on fait le tour en commençant par celui qui est à gauche du « mélleur », celui qui a la main ; « je passe » — « règle » — « la règle est bonne » — « pour moi aussi » — « c'est pour du pique et l'as de cœur » ..., et la partie commence. Chacun à son tour, ils jettent leur carte sur la table, les uns doucement, les autres avec de grands gestes. Celui qui a fait la règle et son partenaire (celui qui a l'as de cœur) doivent faire ensemble cinq plis.*

*Une autre fois : « règle » — « cinq » — ... « c'est bon ». Le deuxième devra faire ses cinq plis à lui seul.*

*« Atout ! » dit celui qui sort un atout (mais il peut le faire sans le dire) ... « Mords là dedans si tu as des dents » dit un autre qui joue le maître atout ou une carte dont il sait bien qu'on ne saurait plus la lui couper ou la lui prendre ... « J'irais pour une vache » dit parfois celui qui a un jeu magnifique, un jeu gagné d'avance ... « Tu es un veinard » ou « tu es cocu » dit-on à un qui a réussi un petit jeu ... « Tu es un petit joueur, sais-tu, cette fois-ci », dit son partenaire à celui qui vient de le recouper, de sortir un trop petit atout ou une carte trop faible, enfin qui a fait une bêtise, parce qu'il n'a pas (bien) compté ce qui était tombé, ou qui a peut-être oublié quel était l'atout. — « Est-ce pour fondre ou pour couver ? » demande-t-on à celui qui traîne un peu avant de dire ce qu'il va faire ou avant de jeter sa carte. Et celui qui a réussi parce qu'il avait un beau jeu dira parfois à celui qui a coupé : « Coupe toujours ainsi pour moi, hein, tu as une bonne main ». Alors qu'un vieux qui perd tout ce*

qui n'a vrêyemint nôle chance, pôrè dire : « Fârè bé fé l' voyèdje à sint-Agrafâ dè Cowâ ».

Divins zèls n-a co bègn on grigneûs — on lêd djouweû, di-st-on d' lu — qui s' mâvèle quand i pièd' (por s'il a r'mètou on djeû qu'i pinséve gangnî) èt qui dit, s'il a-st-aou l' minme cwârdjeû è s' min pluzieûrs côps èn-è-rote, qui c'est ci-là qui l'èmacralèye, sèreût-ce minme li matche. N-a dès ténis' po qu'i qu' ça n' va mây reû assez. « Mahîz-v' por vos? » n'mandèt-i à ci qu' l'a fêt cwate côps quand n' l'âreût d'vou fé qu' deûs ou treûs, à leû magnîre. Il èst vrêye qui s'on n' mahe né trop lontins, lès cwârdjeûs qu'ont toumé èsson.ne à l' pârt di d'vant dimanèt pus-âhîmint près d'onk di l'ôte èt lès fègn djouweûs qu'ont rit'nou lès trêts qui m'nèt dè passer, sèpèt, tot vèyant leû djeû èt çou qu' lès-ôtes tapèt, à pô près k'mint qu' lès cwârdjeûs sont mètous èt i s' réglèt là-d'ssus po saou çou qu'i d'vet m'ni foû ou hiner.

On 'nnè veût ossi qu'ont 'ne mémwère aou lès cwârdjeûs qu'i n'ont né po ôte-tchwè. Dji m' sové d'onk qui dj'a 'ne fi sayi d' li fé aprinde on bokèt po tchanter à eune di nos sizes. I saeût bé l'êr, ine êr qui coréve lès vîyes. Mins i n'a mây polou rat'ni lès ût rôyes dè prumî couplèt, ni l' rèsse bé chûr. Portant on djoû qu' djèl loukîve match'ter, dji li oya dire à s' camarâde quèl ricôpéve à cinquinme trêt : « Vos n'aez né chèrvou torate, vos, quand dj'a djouwé mi spitche atote. Ramassans-n' lès cwârdjeûs ». On ramassa lès trêts toumés, èlzès r'pârtaja èt chasconk rik'noha qu'i raeût è s' min çou qu'i esteût à k'mincemint dèl pârt, qu'on rataqua. Èt quand 'l ava lèvé l' ewatrinme trêt, tot rim'nant foû, noste ome dèrit à ci qu' l'aeût gouré l' prumî côp : « Li spitche ! Mètez-l' asteûre, vosse nouf di caro » èt l' pârt finiha come èlle âreût d'vou aler.

S'i-n-a dès tranquiles qui sont contints ou qu'ènn'ont-st-assez quand 'l ont djouwé deûs' treûs-eûres, n-a dès acharnés qui n' sont mây nâhis, qui djouw'rîn' li cou è l'êwe, come

*qu'il veut, qui n'a vraiment aucune chance, pourra dire : « Faudra bien faire le pélerinage à Saint-Agrafa du Cowa [lieu-dit d'Awirs].*

*Parmi eux, il y a parfois un grincheux — un laid joueur, dit-on de lui — qui se fâche quand il perd (surtout s'il a perdu un jeu qu'il pensait gagner) et qui dit, s'il a eu la même carte en main plusieurs fois de suite, que c'est celle-là qui lui porte malchance, serait-ce même la dame de trèfle. Il y a des impatients pour qui cela ne va jamais assez vite. « Mêlez-vous pour vous ? » demande-t-il à celui qui l'a fait quatre fois quand il n'aurait dû le faire que deux ou trois fois, à leur avis. Il est vrai qui si on ne mêle pas trop longtemps, les cartes qui sont tombées ensemble à la partie précédente restent plus facilement près l'une de l'autre et les fins joueurs qui ont retenu les levées qui viennent de passer, savent, en voyant leur jeu et ce que les autres jettent, à peu près comment les cartes sont distribuées et ils se règlent là-dessus pour savoir ce qu'ils doivent sortir ou jeter.*

*On en voit aussi qui ont une mémoire pour les cartes qu'ils n'ont pas pour autre chose. Je me souviens d'un à qui j'ai une fois essayé d'apprendre un morceau pour chanter à une de nos soirées. Il connaissait l'air, un air qui courrait les rues. Mais il n'a jamais pu retenir les huit lignes du premier couplet, ni le reste bien sûr. Pourtant un jour que je le regardais match'ter, je lui ai entendu dire à son camarade qui le recoupait au 5<sup>e</sup> pli : « Vous n'avez pas servi tantôt, vous, quand j'ai joué mon spitche [sept d'atout ; maître atout après la matche] atout. Ramassons les cartes. » On ramassa les plis tombés, il les repartagea et chacun reconnut qu'il avait de nouveau dans sa main ce qui y était au commencement de la partie, qu'on recommença. Et quand il eut levé le 4<sup>e</sup> pli, en ressortant, notre homme dit à celui qui s'était trompé : « Le spitche ! mettez-le maintenant, votre 9 de carreau » et la partie finit comme elle aurait dû aller.*

*S'il y a des paisibles qui sont contents ou qui en ont assez quand ils ont joué deux ou trois heures, il y a des acharnés qui ne sont jamais fatigués, qui joueraient le derrière dans l'eau, comme on dit. Ils*

on dit. I sèrîn' prèt' à rik'mincî tos lès djoûs. C'est dèz parèy qui s'èmantchèt po djouwer tot sîzelant lès matènes ou tot passant l' nut' wice qu'i-n-a on mwèrt so l' tâve. Ci n'est né po çou qu'i gangnèt (ou pièrdèt) ca on n' djouwe mây gros djeû. Lès cis qu' gangnèt 'ne régue touchèt chaque ine çans', li ci qu'anonce on cinq' a treûs çans' sèl gangne, sèl rimèt' ènnè pâye eune à chaque ôte. S'on fêt dobe, on touche dobe.

Po *djouwer à cinq' rôyes* i sont leû ewate; c'est todi lès deûs minmes qui t'nèt èsson.ne. I-n-a 'ne ârdwase èt on bokèt d' crôye so tâve po marquer lès rôyes.

Li maheû, qui done lès cwârdjeûs deûs par deûs, ritoûne li deûzinme di sès deûs prumîrs. C'est l' coleûr di ci-là qui f'rè trionfe.

Quand l' cope qu'a fêt djouwer gangne on li rabat' ine rôye, deûs s' èlle a fêt dobe. Mins s' èle rimèt' on 'nn' i rajoute eune (on li mèt' on coyon). Si 'ne fî tot l' monde riboute, po n' né roûvî qui l' pârt d'après s' djouwe po dobe, on mèt' li trôye (li crôye) è stâ (li crôye divins on p'tit rond so 'ne cwène di l'ârdwase). Lès cis qu'ont leûs cinq' rôyes rabatoûs lès prumîrs, touchèt chaque ine çans'.

S'il atoume qu' ènn'a deûs qui n' trovèt né dèz-amateûrs po fé 'ne tâvlîye di cwate, i djouwèt co bègn èsson.ne à *pikèt*. Bé pâhûlemint. Çou qu' l ont-st-è leûs mins compte dèdjâ po dèz pwints; ènn'a qu' tapèt co bé dèz cwârdjeûs èvôye po l'zès ramplacer par dèz-ôtes qu'i vont qwèri â talon (chûr'mint po sayî dè compter pus'). I s'anoncèt çou qu'il ont èt l' ci qu'ataque, tot tapant sès cwârdjeûs compte tot k'minçant à trinte, nonante ou ôte tchwè. Èt l' pârt foû, i marquèt leûs pwints so 'ne ârdwase. Dji n' kinoh né l' réglèmint, mins lès vis qu' dj'a vèyou djouwer èl fin' po règn.

Divins lès câbarèts i n' fêt wêre di frês. So leû sîze ènn'a qu' n'ont bu qu'ine pêre di gotes à 'ne clouche ou à deûs çans' (ou 'ne grande à cinq' çans'), ou on pétê d' bîre ou deûs, à cinq' çans' li vêre ossi. Di mon *Man'tânus'* (wice qu'on

seraient prêts à recommencer tous les jours. Ce sont des pareils qui s'organisent pour jouer en passant les réveillons ou en veillant où il y a un mort. Ce n'est pas pour ce qu'ils gagnent (ou perdent) car on ne joue jamais gros jeu. Ceux qui gagnent une règle touchent chacun deux centimes, celui qui annonce sur cinq a six centimes s'il le gagne, s'il le perd il paye deux centimes à chacun des autres. Si on fait double, on touche double.

*Pour jouer à cinq lignes, ils sont quatre ; ce sont toujours les deux mêmes qui sont partenaires. Il y a une ardoise et un morceau de craie sur la table pour tracer les lignes.*

*Celui qui a mêlé donne les cartes (deux par deux) et tourne la deuxième de ses deux premières. C'est la couleur de celle-là qui fera l'atout.*

*Quand le couple qui a fait jouer gagne, on lui efface une ligne, deux s'il a fait double (fait tous les plis). Mais s'il perd on lui ajoute une ligne (on lui met un couillon). Si une fois tout le monde passe, pour ne pas oublier que la partie suivante se joue pour double, on met la truie (la craie) [jeu de mot] dans l'étable (la craie dans un petit rond sur un coin de l'ardoise). Ceux qui ont les premiers leurs cinq lignes effacées, touchent chacun deux centimes.*

*S'il arrive qu'il y en a deux qui ne trouvent pas d'amateurs pour faire une tablée de quatre, ils jouent encore bien ensemble à piquet. Bien paisiblement. Ce qu'ils ont en main compte déjà pour des points ; il y en a qui remplacent certaines cartes par d'autres qu'ils vont chercher au talon (sans doute pour essayer de compter plus). Ils annoncent ce qu'ils ont et celui qui commence en jetant ses cartes compte en commençant à 30, 90 ou autre chose. Et la partie terminée, ils écrivent leurs points sur une ardoise. Je ne connais pas le règlement, mais les vieux que j'ai vus jouer, le faisaient pour rien (c'est-à-dire sans bourse délier).*

*Dans les cafés, ils ne font pas beaucoup de dépenses. Sur leur soirée, il y en a qui n'ont bu que deux gouttes à 5 ou à 4 centimes (ou une grande à 10 centimes), ou une pinte de bière ou deux, à 10 centimes le verre aussi. De chez Mantanus (où on peut aussi*

pout djouwer *à biliârd* ossi come à Cèrke), come c'est botique, n-a co bé onk ou l'ôte qu'atch'teye on crokèt, po cinq' çans' éco, po rèpwèrter âs-éfants di s' mohone.

I-n-a-st-à Croteû on bê p'tit *vélo* drome aou 'ne pisso di cimint, aou, âtoû, dès hôts-âbes qui m'nèt bëgn à pont po n'ner d' l'ombe quand l' solo toke. Lès dîmègnes qu'on-z-i coûrt, n-a todi dès Souhonès (surtout dès djônes-omes) qu'i vont. Il ont l'ocâzion d'i veûy lès champions d' vitesse èt lès coreûs so route qui s'ont fêt 'ne rinoumëye divins lès grantès coûses à tapes, èt n' mâquèt né d'ècorèdjî d' leûs brèyâhes li ci qui pique ine pwinte èt parvègn à lacher l's-ôtes, ték'fî à l'zî prinde on toûr, ou leû « favori » quand l' cloke a soné po-z-anoncî l' djèrin toûr èt l'èbalèdje. Ci n'est né pace qu'i s'ènondèt so lès coûsses qui lès loukeûs n'ont né l' tchësse à ôte tchwè.

Â mutan dèl peloûse, i-n-a tofèr cwate muzicyins qui djouwèt dès-êrs di danse ou dès cisses di tchansons an vogue. Come di djasse i s' rihapèt inte deûs bokèts. Mins à hipe ont-i soflé 'ne djèrin.ne note, qui l' djouweû d' bombardon s'apontih po-z-èsprinde si pipe, qu'on-z-ôt brêre : « Lès ponts d' Paris » ... « Marguerite » ... « Muzique ! gangne tès çans', poûri ! ».

Come aou tot çou qu'est foû d' l'ôrdinére, c'est-ine curiôzité è vi.edje dè veûy passer so s' vélo l' pére Goupy, on vi coreû qu' tot l' monde kinoh (come si fi qui chût sès traces), aou les djanmes di s' pantalon tchoûkîs d'vins dès hôtes tchâsses èt on boyê qu' li toûne so lès spales, dizos lès brès èt âtoû dès rins; li machine sins tchin.ne dè docteur Nizèt qui s' mësse monte dissus po li drî come sèl sètchîve dizor lu; so s' vélo d' fème, Pôline Keûtêr, li sèdje-dame, qui lès gamins brèyèt après : « Pôline n-a l' rôle di drî qui toûne », ine rôle di drî catchiè à mutan d'zos on filèt; èt in-ome di Flémâle qui va-st-à Mons' èt qu'ènnè r'vegn tot s' tinant è cwësse so s' sèle come s'i n'esteût-st-assis qu' so 'ne fësse.

*jouer au billard comme au cercle), comme c'est aussi un magasin, il y a parfois l'un ou l'autre qui achète un crokèt [sorte de pain à la grecque], également pour 10 centimes, pour rapporter aux enfants de la maison.*

*Il y a à Crotteux un beau petit vélodrome avec une piste en ciment, avec autour de hauts arbres qui viennent bien à point pour donner de l'ombre quand le soleil tape trop fort. Les dimanches où on y court, il y a toujours des Souxhonnais (surtout des jeunes gens) qui y vont. Ils ont l'occasion d'y voir les champions de vitesse et les coureurs routiers qui se sont fait une renommée dans les grandes courses à étapes, et ils ne manquent pas d'encourager de leurs cris celui qui accélère et parvient à lâcher les autres; parfois à leur prendre un tour, ou leur « favori » quand la cloche a sonné pour annoncer le dernier tour et le sprint. Ce n'est pas parce qu'ils s'excitent sur les courses que les spectateurs n'ont pas la tête à autre chose.*

*Au milieu de la pelouse, il y a toujours quatre musiciens qui jouent des airs de danse ou de chansons en vogue. Naturellement, ils se reposent entre deux morceaux; mais à peine ont-ils soufflé une dernière note, que le joueur de bombardon s'apprête à allumer sa pipe, qu'on entend crier « Les ponts de Paris » ... « Marguerite » ... « Musique! gagne ton argent, fainéant! ».*

*Comme avec tout ce qu'est hors de l'ordinaire, c'est une curiosité dans le village de voir passer sur son vélo le père Goupy, un vieux coureur que tout le monde connaît (comme son fils qui suit ses traces), avec les jambes de son pantalon dans de hauts bas et un pneu qui lui tourne sur les épaules, sous les bras et autour du dos; la machine sans chaîne du docteur Nizet, que le propriétaire enfourche par l'arrière comme s'il la tirait en dessous de lui; sur son vélo de femme, Pauline Keuter, l'accoucheuse, après qui les gamins crient : « Pauline, il y a la roue arrière qui tourne », une roue arrière cachée à moitié sous un filet; et un homme de Flémalle qui va à Mons et qui en revient en se tenant de travers sur sa selle comme s'il n'était assis que sur une fesse.*

Et on veût todi pus d' djônes-omes qu'ènn' atch'tèt onk, di vélo. Dès cis, onk à bas guidon, come lès fis Grandmoulin qu'ont-st-on pô corou d'vins lès sous-débutants, lès-ôtes, onk à hôt guidon, quèlzî chèv'rè po fé lès vóyes di leû-z-ovrèdje èt dès porminâdes li dîmègne. Po k'mincî on-z-atch'tèye on vélo d' ranconte èt po-z-aprindle à s' tini d'ssus èt à rôler on s' fêt èdi d'in-ôte qui coûr'rè à cou tot t'nant li drî dèl sèle. Èt on n'mane so 'ne vóye à planeûr : dispôy al Notru-Dame disqu'a li d'hindèye dè Mâlvô, al Tchétène, ou bé po èsse pus chûr di n' né rèscontrer dès tchèrètes, tot minant s' machine on monte à pîd disqu'al Coûr Botèt èt on s' va sayî so l' vóye dè Flot Mârlî. C'est là qui m' cuzègn, après aou fêt quéques toûrs d'aprindice, tot s' hazârdant dè rôler tot seû, vola prinde ine pitite pindèye quèl minéve divins on lâdje pazê èt s'ala stârer divins 'ne tère di trimblin.ne — sins s' fé dè mâ, co bègn —. Quand on-z-a vèyou qui l' guidon aeût d'djâ stu r'sôdé, on n' s'a nègn èwaré qu'il avahe hotchi.

Aou lès prumîs vélos qu'on-z-a vèyou, faléve pédaler tot-outre li vóye, quand n-aeût mèzâhe sérer so 'ne pitite manète atètchîe à guidon tot près d'ine pougneure po fé froter l' frin so l' rôle di drî — mins n-aeût co bé on frin so chaque rôle — èt tchoûkî so l' peûre dèl trompète atèlêye à guidon ou à câde. Lès rôles libes, lès torpédos, lès riyos pwis lès sonètes ont m'nou pus târd. Èt s' faléve rôler quand féve nut', on-z-èsprindéve ine lampe pindoûe so li d'vent, ine lampe al carbûre qu'on d'veve di temps-in-temps r'nèti l' bètch pace qu'i s'ècrasséve.

Dès-an.nêyes après, ènn'a qu' racontèt co dès soum'nîrs qu'il ont d' leûs porminâdes di pédaleûs. So l' vóye di Hêve, à Bin.ne, Doné Djôn'ome sitrouke so 'ne pîre, fêt 'ne pèrtin.ne èt s' rilîve aou on cinq' divins 'ne djanme di s' pantalon. I mousse divins on câbarèt èt n'mande à l' fème di lî rassétchî l' hiyeure. Çou qu'èle fêt. Mins, rim'nou al nut', i nèl poléve disfî, s' pantalon. I n' l'aeût naturèlemint né sètchi foû d' lu po l' fé rakeûse èt l' fème aeût cozou s' caleçon aou.

*Et on voit toujours plus de jeunes gens qui en achètent un, de vélo. Certains, un à guidon bas, comme les fils Grandmoulin qui ont un peu couru comme sous-débutants; les autres, un à haut guidon, qui leur servira pour aller au travail et pour se promener le dimanche. Pour commencer on achète un vélo d'occasion et pour apprendre à se tenir dessus et à rouler, on se fait aider par un autre qui courra derrière en tenant l'arrière de la selle. Et on reste sur un chemin bien plat : depuis la Notre-Dame jusqu'à la descente de Malvaux, à la Chetinne ou bien pour être plus sûr de ne pas rencontrer de charrette, en conduisant sa machine, on monte à pied jusqu'à la cour Botet et on va s'exercer sur le chemin du Flot Marly. C'est là que mon cousin, après avoir fait quelques tours d'apprenti, en se hasardant à rouler seul, voulut prendre une légère pente qui le conduisait dans un large sentier et alla s'étaler dans un champ de trèfle — sans se faire mal heureusement. Quand on a vu que le guidon avait déjà été ressoudé, on ne s'est pas étonné qu'il eût cassé net.*

*Avec les premiers vélos qu'on a vus, il fallait pédaler tout le long du chemin, quand c'était nécessaire, serrer une petite manette attachée au guidon près d'une poignée pour faire frotter le frein sur la roue arrière — mais il y avait parfois un frein sur chaque roue — et pousser sur la poire de la trompette attachée au guidon ou au cadre. Les roues libres, les torpédos, les grelots puis les sonnettes sont venus plus tard. Et s'il fallait rouler quand il faisait noir, on allumait une lampe attachée sur le devant, une lampe à acétylène dont il fallait de temps en temps nettoyer le bec parce qu'il s'encrassait.*

*Des années après, il y en a qui racontent encore des souvenirs qu'ils ont de leurs promenades de pédaleurs. Sur la route de Herve, à Beyne, Dieudonné Jeunehomme bute contre une pierre, fait une cabriole et se relève avec un accroc à une jambe de son pantalon. Il entre dans un café et demande à la femme de lui ravauder la déchirure. Ce qu'elle fait. Mais, rentré le soir, il ne pouvait enlever son pantalon. Il ne l'avait naturellement pas ôté pour le faire recoudre et la femme avait cousu le pantalon au caleçon.*

Treûs-ôtes èvôye on prumî n' may (c'esteût-st-on dimègne) po-z-aler à Rûsson veûy li djeû d' sint-Évèrmâr rèscontrèt dès djins qu' ènnè rim'nèt, anon qu'i n' sont qu'à Hin.n'mâl. « Nos-èstans tot l' minme trop tard, di-st-i onk, si n's-alin' beûre on vêre di lècê. » Il aeût vèyou marqué so 'ne ârdwase à li f'gnèsse d'on câbarèt : « Lait par verre ». Il i vont, pwis continuwèt leû vôye disqu'à Tongue. Quand i sont nâhis dè balziner là, i rim'nèt po lès minmes vi.èdjes èt s'abouhèt d' s'arèster wice qu'i l'a.in' fêt tot 'nn'alant. I rintrèt è minme câbarèt èt s'assi.èt al tâve ... divant lès treûs vêres qu'il i a.in' lèyi. Èt onk dè dire al fème, li pus sérieûsemint dè monde : « Rimplihez on pô lès vêres, alez, nosse dame », come s'i k'mandéve ine deûzinme toûrnêye.

I n'a câyi nole mohone wice qu'i n'âye né 'ne gaoûle aou 'n-oûhê d'vins. Ènn'a minme wice qu'on 'nnè veût pus d'eune èt tékfi 'ne grande volire. On-z-i tègn dès canâris èt dès-oûhês d' tchamp. Cès-chal, qu'on pind co bègn à l'ouf quand fêt bon, on l's-a tindou ou on l's-a-st-atch'té à on tindeû.

I-n-a deûs' treûs-omes qui, tos l's-ans, vont *al tindrèye*. So l' fègn di sèp'timbe, quand lès tères sont vûdes èt qu' c'est l' passâhe dès-oûhês, i s'èmantchèt 'ne baraque aou dès cohes qu'il ont stu côper hâr ou hote. Divins, i fêt on trô è tère po polou lèyi pinde leûs djanmes quand s'assîront so l' bwèrd, bwèrd qui, po ça, i gârnihèt (covièt) d' wazons po fé cossègn. I sont-st-è Sokeû, al Some-dè-Vèye ou al copète dè tèris' di Baldâ.

Li baraque toûne li cou â lèvant, divant l' hèrna qu'est stindou èst'-ouwès' pace qui l' ligne dès-oûhês èst nôrd-sûd èt quèl fât prinde di costé.

Quand 'l a stindou l' hèrna inte sès qwate pikèts<sup>(8)</sup>, li tindeû plante â-d'vins, dè hintche costé, ine pitite hâye aou

(8) Li grandeûr dè hèrna vârie (vârièye). Ènn'a qu'ont disqu'à vint mètes di long.

*Trois autres partis un premier mai (c'était un dimanche) pour aller à Russen voir le jeu de St Evermaer, rencontrent des gens qui en reviennent alors qu'ils ne sont qu'à Xhendremael. « Nous sommes quand même trop tard, dit l'un d'eux, si nous allions boire un verre de lait. » Il avait vu, écrit sur une ardoise à la fenêtre d'un café : « Lait par verre », Ils y vont, puis continuent leur chemin jusqu'à Tongres. Quand ils sont fatigués de flâner là, ils reviennent par les mêmes villages et se mettent en tête de s'arrêter où ils l'avaient fait en partant. Ils rentrent dans le même café et s'asseyent à table ... devant les trois verres qu'ils y avaient laissés. Et l'un de dire à la femme, le plus sérieusement du monde : « Remplissez un peu les verres, allez, madame », comme s'il commandait une deuxième tournée.*

*Il n'y a presque aucune maison où il n'y ait pas une cage avec un oiseau. Il y en a même où on en voit plus d'une et parfois une grande volière, On y tient des canaris et des oiseaux de champ. Ceux-ci, dont on pend parfois la cage dehors quand il fait beau, on les a capturés à la tenderie ou on les a achetés à un tendeur.*

*Il y a deux ou trois hommes qui, toutes les années, vont à la tenderie. Vers la fin septembre, quand les terres sont libres [les récoltes étant rentrées] et que c'est le moment du passage des oiseaux, ils se construisent une hutte avec des branches qu'ils sont allés couper par ci par là, A l'intérieur, ils creusent un trou pour s'asseoir sur le bord en y mettant leurs jambes, bord que, pour cela, ils garnissent (couvrent) de gazon pour faire coussin. Ils sont en Sokeu, à la Somme-de-Ville ou en haut du terril de Balda.*

*La hutte s'ouvre à l'ouest devant les filets étendus est-ouest parce que le trajet des oiseaux est nord-sud et qu'il faut le prendre perpendiculairement.*

*Quand il a étendu les filets entre ses quatre piquets<sup>(8)</sup> le tendeur plante à l'intérieur, du côté gauche, une petite haie avec un peu*

<sup>(8)</sup> La grandeur du filet varie. Il y en a qui ont jusqu'à vingt mètres de long.

on pô d' l'ônê d'vins po-z-assètchî lès sîzèts<sup>(9)</sup> èt, d' l'ôte costé, al tère, lès-oûhêts al mowe èt lès cis al brâye. Â-d'fôu, todi dè dreût costé, dè long dè hèrna, i mèt' ine régulite di p'titès gaoûles aou lès houkeûs (dès-oûhêts di s' volîre) èt, chal èt là, èco quéques houkeûs èt ték'fî on clitchèt ou deûs<sup>(10)</sup>.

I stâre dè s'minces d'oûhêts è mutan (inte lès deûs filêts) èt rèmousse èl baraque wice qu'il a à s' pwèrtêye li tirant qui chèv à fé r'claper l' hèrna èt lès cwèdes qui t'nèt lès mowes èt lès brâyelés. S'il ôt m'ni 'ne volêye d'oûhêts (c'est lès houkeûs qu' tot potch'tant èt tot tchawetant è leûs gaoûles l'âdvèrtihèt) i mowe — sètche so lès cis qu' sont-st-al mowe ou al brâye po l'zès fé voletor — èt quand lès passants sont tapés so lès s'minces, èlzès racouûve aou lès filêts tot sètchant so l' tirant.

Tot ramassant sès prîses, i lache lès fègn bètch qu'i n' sâreût d'alieûr noûri è sère : mazindjes, fâbites, râskignoûls, marhâs (râskignoûls di teût ou r. di meur). Lès mohons, èlzî mèt' li pôce èt l'zî twètche li bûzé : èlzès vindrè al dozin.ne âs magneûs di p'tits-oûhêts. Lès-ôtes, èlzès rèpwète èt l'zès mèt' divins 'ne prih'nire (qu'ènn'a qu' loumèt volîre). On 'nn'a sovint deûs; eune po lès bês-oûhêts : cinès, sîzèts, stchêrdègn, vèrzilègn (qu'i vât portant mî dè mète à pârt pace qu'i sont mètchants); l'ôte po lès-ôtes : péssons, kêkeûs, djâdrènes, cok'lèvîs, gros-bètch, lign'roûs; gris ou gris lign'-roûs, rodjes lign'roûs ou lign'roûs à rodje face, vèrts lign'roûs ou vèrts ou gros-vèrts, pîmâyes èt âlouwètes<sup>(11)</sup>.

(9) N-a dès tindeûs âs sîzèts qui s' vont mète tot près d' wice qu'i-n-a dès-ônêts èt d' l'èwe.

(10) Lès houkeûs sont mètous d'vins leûs p'titès gaoûles út djoûs d'vant qui l' tindrèye ni k'mince po qu'i s'âbutuwèhe à i viker : prinde li pleû dè magnî èt dè beûre divins lès p'tits godêts acrothîs (pindous) â-d'fôu d' leûs gaoûles. Il i n'manèt tot l' tins dèl tindrèye (on meûs èt n'mèy).

(11) Li ci qu' n'a qu'ine prih'nire èl pârtage è deûs po fé l' minme répârticion.

*d'aulne pour attirer les tarins* (9) *et, de l'autre côté, par terre, les oiseaux à la mue et les oiseaux entravés. A l'extérieur, toujours du côté droit, le long du filet, il met une rangée de petites cages avec les appellants (oiseaux de sa volière) et par-ci par-là, encore quelques appellants et parfois un trébuchet ou deux* (10).

*Il répand des graines pour oiseaux au milieu entre les filets et rentre dans la hutte où il a à sa portée le tirant qui sert à refermer les filets et les cordes qui tiennent les entravés. S'il entend venir une volée d'oiseaux (ce sont les appellants qui l'avertissent en sautillant et en poussant des petits cris dans leur cage), il tire sur les cordes qui tiennent les oiseaux entravés qui, eux, se mettent à voler; et quand les passants sont posés sur les graines, il les recouvre avec les filets en utilisant le tirant.*

*En ramassant ses prises, il relâche les fins becs qu'il ne saurait d'ailleurs pas nourrir enfermés : mésanges, fauvettes, rossignols (rossignols de toit ou de muraille). Les moineaux, il les étrangle; il les vendra à la douzaine aux mangeurs de petits oiseaux. Les autres, il les reporte chez lui et les enferme dans une grande cage (que certains appellent volière). On en a souvent deux; une pour les beaux oiseaux : serins, tarins, chardonnerets, sizerins (qu'il vaut mieux mettre à part parce qu'ils sont méchants); l'autre, pour les autres : pinsons, kékéus (autre sorte de pinsons), bruants jaunes, cochevis, gros-becs, linots, linots rouges (ou l. à jabot rouge), verdiers, alouettes* (11).

(9) Il y a des tendeurs aux tarins qui vont s'installer dans les endroits où il y a des aulnes et de l'eau.

(10) Les appellants sont mis dans leurs petites cages huit jours avant le début de la tenderie pour qu'ils s'habituent à y vivre : prendre l'habitude de manger et de boire dans les petits godets accrochés (pendus) à l'extérieur de la cage. Ils y restent pendant toute la durée de la tenderie (un moins et demi).

(11) Celui qui n'a qu'une volière la partage en deux pour faire la même répartition.

Di çou qu' l a hapé, ènnè vind à dè-s-amateûrs, minme à dè-s martzhands. I noûrih çou qu'i wâde aou dè-s s'minces tot qwèrant, chûvant l' sôr, à l'zî n'ner çou qu'il inmèt bëgn, come di l'ônê âs sizèts, dè sum'çon (ou sim'çon) âs stchèrdègn, mins po onk come po l'ôte, i mèt' pus vite li pôte ou l' plante qui l'oûhê bëtche lu-minme çou qu'i li fât foû. D'alieûrs, n-a dè-s martzhands qui vindèt dè-s mèlanjes di s'minces fêts èsprés po difèrintès sôrs d'oûhêts.

Li tindrèye à hèrna dure disqu'âs djalêyes mins, tote l'an.nêye, li tindeû a l' plêzir dè hoûter tchanter sès-oûhêts èt 'nn'a minme qu'â prétimps fêt d' l'aclèvèdje.

Quand l' passâhe dè-s-oûhêts èst houte, qu'on n' hape pus wê-d'tchwè, on r'plôye li hèrna, mins l' tindeû n' tape né tofèr djus po ça. Come èl fêt dè-s-amateûrs qui n' vont nègn al tindrèye, i *tind à clutchèt*. Li clutchèt è-st-ine gaoûle qu' a si d'zeûr ou 'ne pârtie d' si d'zeûr qui fêt tape-cou qu'on live po tinde. L'oûhê intré por là, tot s' tapant so 'ne plantchète po bëtcheter lès s'minces mètoûs d'ssus po l'assètchî, fêt r'claper l'ouf'lèt. Il èst pris.

On sét bé qu' brâmint dè-s-oûhêts, quand 'l ont tchûzi l' plèce wice qu'i f'ront leû nid èt qu'i passeront l' sêzon, s' fêt mèsse d'on tèritwère qu'i n' qwit'ront nègn, mins n' soufrih'ront né d'î veûy in-ôte. C'est là d'ssus qu'on spécuile po *tinde à l'amourète* surtout po prinde lès péssons, èt d'djà à prétimps quand i tchèssèt. Quand 'l a rapêri l' tètche wice qui l'oûhê s' tègn, li tindeû apwète si gaoûle. I-n-a d'vins on mây pésson qu' èst catchi po qu'on nèl pôye veûy di d'zeûr. Al copète, i-n-a in-ôte èbômé (ou 'ne posteure) èl pôzicion d'onk qui tchante. Si vite qui l' ci qu'èst so l'âbe ou l' ci qu'è-st-èl gaoûle (bé vikant) s'a fêt oyi, l'ôte li rèspond : i tchantèt onk so l'ôte. Èt quand l' ci d' l'âbe aporchût l'èbômé, èl prind po s' rivâl èt il avore dissus. Mins tot-z-i arrivant, i dèclanche ine mécanique qu'èl fêt prinde. (Lès tindeûs d' Souhon n'ont mây pratiqué l' djeû zèls-minmes, ènn'ont-st-

*De ce qu'il a pris, il en vend à des amateurs, même à des marchands. Il nourrit ceux qu'il garde avec des graines en cherchant, suivant l'espèce, à leur donner ce qu'ils aiment, comme de l'aulne aux tarins, du séneçon aux chardonnerets, mais pour l'un comme pour l'autre, il met plutôt l'épi ou la plante pour que l'oiseau en tire lui-même ce qu'il lui faut, D'ailleurs il y a des commerçants qui vendent des mélanges de graines, choisis pour les différentes espèces d'oiseaux.*

*La tenderie au filet dure jusqu'aux gelées mais, pendant toute l'année, le tendeur a le plaisir d'écouter chanter ses oiseaux et il y en a même qui au printemps font de l'élevage.*

*Quand le passage migratoire des oiseaux est terminé, qu'on ne prend plus grand-chose, on replie les filets, mais le tendeur n'abandonne pas toujours pour cela. Comme le font des amateurs qui ne vont pas à la tenderie, il tend au trébuchet. Le trébuchet est une cage dont le dessus ou une partie de celui-ci forme une trappe qu'on lève pour tendre. L'oiseau entré par là, en se posant sur une planchette pour picorer les graines qui y sont placées pour l'attirer, fait retomber le couvercle. Il est pris.*

*On sait bien que beaucoup d'oiseaux, quand ils ont choisi l'endroit où ils feront leur nid et où ils passeront la saison, se rendent maîtres d'un territoire qu'ils ne quitteront pas, mais ne supporteront pas d'y voir un autre. C'est là-dessus qu'on compte pour tendre à l'amourette surtout pour prendre les pinsons, et déjà au printemps, quand c'est la saison des amours. Quand il a repéré l'endroit où l'oiseau se tient, le tendeur apporte sa cage, dans laquelle il y a un pinson mâle caché pour qu'on ne puisse le voir d'en haut. Au-dessus de la cage, il y en a un autre empailé (ou un postiche) dans la position d'un qui chante. Aussitôt que celui qui est sur l'arbre ou celui qui est dans la cage (bien vivant) s'est fait entendre, l'autre lui répond : ils se défient. Et quand celui de l'arbre aperçoit l'empailé, il le prend pour son rival et il fonce dessus. Mais en y arrivant, il déclenche un mécanisme qui le fait prendre. (Les tendeurs de Souxhon n'ont jamais pratiqué*

oyou djâzer d'ôte pâ. I n' m'ont polou èspliquer çou qu' c'esteût l' « mécanique ».)

Çou qu' n-a d' temps-in-temps onk qui fêt, c'est *tinde al vèrdjale*. Tot fant cûre divins d' l'êwe dè s'foûyes di vèrdjale qu'on-z-a côpé so dè s'âbes, on-z-a 'ne crâsse êwe (vèrdjale) qu'on stind so lès cohètes divins lès hâyes èt lès bouchons. Lès-oûhês qui s' vinèt taper d'ssus s'i plakèt. On n'a qu'à l'zès code, mins fât prinde dè s'précôcions po n' né l's-abîmer.

*L'aclèrèdje d'oûhês* qui s' fêt l' pus coranmint, c'est l' ci d' canâris, dè s'ôhês qu' n'ont mây kinohou qui l' gaoûle, qu'ont todi stu sognis âs s'mince di botike : canârie èt navète, èt ték'fi aou 'ne pôte di plantin.ne ou 'ne foûye di salâde qu'on stitche inte deûs baguètes dèl gaoûle po qu' polèhe bêchî d'vins. Di temps-in-temps, on l'zî a mètou on p'tit platê aou dèl gréve. Èvè l' prumî n' mât', on k'mince à nouî lès cis qu'on vout-st-acopler po l'zî n'ner dè feû. A-d'-dizeûr di l'amagnî ôrdinière, on l'zî sprâtche aou dè s'buscûtes dè s'djènes d'oûs cûts deurs qu'on mêt' èl gaoûle divins on p'tit platê. Li dih-noûf di mât', on l'zès mêt' èsson.ne. I s' facèt, li mâye pike li frumèle : i sont-st-acoplés. Chûvant leûs fwèces èt l' feû qu'il ont, après ût' noûf djoûs i pwèrtèt à nid<sup>(12)</sup> — on-z-a-st-aou bone sogné dèlzî mète dè s'fènèsses èl gaoûle — èt, quand l' nid èst fêt, l' frumèle pond : in-oû chaque djoû tot timpe à matègn; elle ènnè mêt' di treûs à cinq'. Quand l' prumîr èst là, on l' prind foû dè nid (on mêt' onk di plâte èl plêce) èt on l' rессèrre divins 'ne bwète, racovièt d' sâvion ou èwalpé d'vins dèl wate. On fêt l' minme afère aou l' deûzinme èt l' treûzinme èt, quand l' ewatrinme èst ponou (ou pond) — ou bé l' ewatrinme djoû s'i n'a nou

(12) N-a dè s'aclèrèdje qu' mêt' l' nid tot bonemint èl gaoûle. Mins n-a dè s'ôtes qu'ont dè s'gaoûles èspresso po mète cover. Li nid, tapissé n' moul'ton, èst d'vins 'ne bwète qu'on pind à-d'foû so on costé dè s'gaoûle, èt l' mutant di q' costé-là fêt glissière. On n'a qu'à l' lèver po qu' l'oûhê pôye aler è nid.

*le jeu eux-mêmes, ils en ont entendu parler d'autre part. Ils n'ont pu m'expliquer ce qu'était le mécanisme.)*

*Ce que l'un ou l'autre fait de temps en temps c'est tendre à la glu. En faisant cuire dans de l'eau des feuilles de gui qu'on a coupées sur les arbres, on obtient un liquide visqueux (glu) qu'on étend sur les branchettes des haies et des buissons. Les oiseaux qui viennent se poser dessus s'y collent. On n'a qu'à les cueillir, mais il faut prendre des précautions pour ne pas les blesser, voire les amputer.*

*L'élevage d'oiseaux qui se fait le plus couramment, c'est celui des canaris, des oiseaux qui n'ont jamais connu que la cage, qui ont toujours été nourris aux graines du commerce : millet et navette, et parfois un épi de plantain ou une feuille de salade qu'on introduit entre deux barreaux de la cage pour qu'ils puissent y becqueter. De temps en temps, on leur a mis un petit plateau avec du gravier. Aux environs du premier mars, on commence à nourrir ceux qu'on veut accoupler pour leur donner de l'ardeur. En plus de la nourriture ordinaire, on leur écrase des jaunes d'œufs cuits durs avec des biscottes, pâtée qu'on met dans la cage dans un petit plateau. Le 19 mars on les met ensemble. Ils se touchent le bec. Le mâle couvre la femelle : ils sont accouplés. Suivant leurs forces et leur ardeur, après huit ou neuf jours ils construisent leur nid<sup>(12)</sup> — on a eu bien soin de leur mettre de l'herbe séchée dans la cage — et quand le nid est fait, la femelle pond : un œuf chaque jour tôt le matin ; elle en met de trois à cinq. Quand le premier œuf est là, on l'enlève (on le remplace par un en plâtre) et on l'enferme dans une boîte, couvert de sable ou enveloppé dans de l'ouate. On fait la même chose avec le deuxième et le troisième et, quand le quatrième est pondu — ou bien le quatrième*

<sup>(12)</sup> Il y a des éleveurs qui mettent tout bonnement le nid dans la cage. Mais il y en a d'autres qui ont des cages spécialement agencées pour mettre couver. Le nid, tapissé de molleton, est pendu (accroché) à l'extérieur sur un côté de la cage et la moitié de ce côté [devant laquelle se trouve la boîte] fait glissière. On n'a qu'à la lever pour que l'oiseau puisse aller au nid.

novê — on l'zès r'mèt' tos è nid. Li frumèle keûve traze djoûs à long (13) èt n' vègn djus d' sès-oûs qu' po beûre èt magnî, èt èco ..., pace qu'i-n-a dès mâyes qui vont nouîri leû frumèle so l' nid.

Â dozinme djoû, on spite lès-oûs aou dèl tène êwe. Aou l' tcholeûr dèl frumèle qui keûve, i s' fêt 'ne wapeûr qui ramolih li blanke pê qu'est d'zos l' hâgne èt l' djône a pus-ahi dè bêtc'hî l'oû po m'ni foû.

Quand tos lès djônes sont discloous, on mèt' èl gaoûle in-amagnî fêt aou dès buscûtes èt dès-oûs cûts deurs (li blanc èt l' djène) sipatés d'vins dè lècê, èt l' frumèle, èt, dès côps qu'i-n-a, l' mâye facèt lès djônes (èlzî n'nèt l' bêtc'hîe). Cès-chal vinèt foû dè nid l' dî-sètinme djoû èt apotchèt so lès pîces dèl gaoûle, wice qui lès vîs continuwèt à l'zès nouîri sacants djoûs. I n' târdjèt wêre dè magnî tot seûs, i sont spanis èt sont mètous d'vins 'ne grande gaoûle ou 'ne volîre.

Èvè l' cwinzinme djoû, n-a dès frumèles qui r'tchessèt (qui r'batèt à covèdje) èt, come èle volèt r'pwèrter à nid, s'on nèlzi a né mètou çou qu'i fât, èles disploumèt leûs djônes èt râyèt co bé dès plumes à mâye. Ossi fât-i qu'on mète dèdjâ lès djônes à pârt èt l'zî n'ner lu-minme li bêtc'hîe; mins ç't-ovrèdje-là n' dure qu'on djoû ou deûs.

Après ça on n'a pus qu'à l'zès loukî, èt ratinde lès prumîs gruzinèdjes po sèpi çou qui, d'vins zèls, i-n-ârè d' mâyes èt d' frumèles. Èt quand i k'mincèt à tchanter, on sint di p'tit-à-p'tit' lès cis qu' sèront bons. Èt s' l'amateûr a bé rûssi (s'il a brâmint dès mâyes), i done ou i vind çou qu'i n' vont né wârder por lu.

S'i-n-a dès tindeûs âs-oûhêts, i-n-a ossi dès-amateûrs di « p'tits poyous » à cwate pates. Ci n'est né dès-afuteûrs : i n' si chèrvèt ni d' fizik ni d' carabine. I s' contintèt d'aler mète

(13) Âs-oûs qu' sont-st-è sâvion ou èl wate, on fêt fê tos lès djoûs on cwârt di toûr po qu' lès ligamints dè djène ni s' cassèhe nègn.

*jour s'il n'y a aucun nouveau — on les remet tous au nid* (13). *La femelle couve pendant treize jours et ne quitte ses œufs que pour boire et manger et encore, ... parce qu'il y a des mâles qui vont nourrir la femelle sur le nid.*

*Au douzième jour, on asperge à la main les œufs avec de l'eau tiède. Avec la chaleur de la femelle qui couve, il se forme une vapeur qui amollit la peau blanche qui est sous la coquille et le jeune a plus de facilité pour becquer l'œuf et en sortir.*

*Quand tous les jeunes sont éclos, on met dans la cage une nourriture faite de biscuits et d'œufs cuits durs (blanc et jaune) écrasés dans du lait et la femelle, et parfois le mâle, donnent la becquée aux jeunes. Ceux-ci quittent le nid le dix-septième jour et sautent sur les perches de la cage où les vieux continuent à les nourrir pendant quelques jours. Ils ne tardent guère à se nourrir eux-mêmes, ils sont sevrés et sont mis dans une grande cage ou une volière.*

*Vers le quinzième jour, il y a des femelles qui cherchent de nouveau à couver et, comme elles veulent regarnir leur nid, si on ne leur a pas mis ce qu'il faut, elles déplument leurs jeunes et arrachent parfois des plumes au mâle. Aussi faut-il qu'on mette déjà les jeunes à part et qu'on leur donne soi-même la becquée ; mais ce travail-là ne dure qu'un jour ou deux.*

*Après ça, on n'a plus qu'à les regarder et attendre leurs premiers gazouillis pour savoir combien, parmi eux, il y aura de mâles et de femelles. Et quand ils commencent à chanter, on reconnaît petit à petit ceux qui seront bons chanteurs. Et si l'amateur a bien réussi (s'il a beaucoup de mâles), il donne ou il vend ceux qu'il ne veut pas garder pour lui.*

*S'il y a des tendeurs aux oiseaux, il y a aussi des amateurs de « petits poilus » à quatre pattes (lièvres et lapins). Ce ne sont pas des braconniers : ils ne se servent ni de fusil ni de carabine. Ils se*

(13) Aux œufs qui sont dans le sable ou dans l'ouate, on fait faire un quart de tour chaque jour pour que les ligaments du jaune ne se cassent pas.

dès lès' divins lès hâyes dèl Hârdêye, dèl Pène-dè-mont èt dè Sokeû. Il i vont al vèsprêye èt i r'passèt l' lèd'dimin à ewatre eûres à matègn po r'lèver leûs prîses. I sèpèt bé qu' leû plêzîr èst d'findou. Mins n'a mây nouk qu'âye sutu pici, mâgré qu' lès jandarmes di Hologne vinèhe di tins-in-tins bate patrouye divins nos streûtès vîyes, nos rouwales èt nos pazêts.

Joseph DUSART

*contentent d'aller placer des lacets dans les haies [de chemins bordant des terres et des prairies]. Ils y vont à la tombée du jour et y repassent le lendemain à quatre heures du matin pour relever leurs prises. Ils savent bien que leur plaisir est défendu. Mais jamais aucun n'a été pincé, bien que les gendarmes de Hollogne viennent de temps à autre patrouiller dans nos chemins étroits, nos ruelles et nos sentiers.*

## MÉLANGES

### *Doudou, nom, surnom et nom de famille*

Les présentes notes sont dans le cadre de l'article de Roger PINON, *Que signifie le nom du dragon de Mons? Note philosophique sur le Doudou*, paru dans DW, 13, 1985, p. 65-80; je n'ose pas dire que c'en est un complément, car R. Pinon laisse rarement à glaner là où il a récolté. Mais *Doudou* m'intéresse particulièrement parce que c'est le surnom familial que j'ai porté dans mon enfance.

J'étais le plus jeune de trois frères, plus délicat, plus cajolé par ma mère et on me surnomma *Doudou*, non sans une certaine commisération (que je ressentais bien comme une minorisation); que ces temps sont lointains! *Doudou* a survécu à tous ceux qui lui ont donné ce surnom.

I. NOM. — Cf. *FEW*, 3, p. 176a, v<sup>o</sup> *dulcis*; cette réduplication a divers sens : « bonbon; confiture; gâteau; lait (terme enfantin); fille nonchalante et niaise; appellation câline donnée à un petit garçon; enfant (terme de tendresse); en w. liégeois « bien-aimée » (le terme est masculin, bien que s'adressant à une femme : *chér doudou*; on sait que l'interversion de genre a une valeur affective, comme en fr. *mon chéri*, à l'adresse d'une femme).

Autres sens : *so m' doudou* « dans mon giron » J. HAUST, *Dictionn. fr.-liégeois*, p. 238, et dans des sens figurés, difficiles à expliquer : w. *doudou* « bergeronnette » *FEW*, 21, p. 229b; Aisne *doudou* « pissenlit » *FEW*, 3, p. 176b.

Il ne paraît pas douteux que *doudou* est une réduplication de l'adj. *doux*, lat. *dulcis*, bien que la forme wallonne soit *doûs* (avec voyelle longue); on peut songer à une influence du français et à l'analogie d'expressions comme fr. *chouchou*.

De tout autre valeur est le rouchi *doudou* « épithète dérisoire qu'on donne à un vieillard gros et court, d'une grosseur disproportionnée à sa hauteur » HÉCART, p. 161, et des sens analogues relevés par R. PINON, *op. cit.*, p. 65-66 : « vilain, méchant, mal »; à Fosses-la-Ville, le *doudou* est celui qui n'a pas adopté les réformes vestimentaires des Chinels : J. LEFÈVRE, *Traditions wallonnes*, 1977, p. 286.

Il ne semble pas que ce *doudou* soit l'antiphrase du premier; en tout cas, la sémantique n'invite guère à cette hypothèse; il s'agit plutôt du thème *dod-* : *FEW*, 3, p. 112-113, avec de multiples sens dont w. *doudou* « jaquette » (terme enfantin), flandr. *dodo* « vêtement de nuit pour les enfants et les femmes », pic. « casaquin de femme plissé à la ceinture »; beaucoup de mots de ce thème sont péjoratifs, marquant une ampleur exagérée ou un dandinement.

En fait, le classement entre *dulcis* et *dod-* est souvent difficile et les interférences ont dû être nombreuses.

II. SURNOM. — A Hognoul [L 35], vers 1905, mon propre surnom; Ladislas Ostoye de Balitzki, dit *Doudou*, né à Bolland [Ve 9] en 1935.

III. NOM DE FAMILLE. — A Amay [H 28], vers 1280 « *Werri Doudou* » : Archives État Liège, *Pauvres-en-Île*, reg. 11, fol. 5 v<sup>o</sup>. A Liège, 14<sup>e</sup> siècle : Louis Doudou de Preit (plutôt surnom) : J. DE HEMRICOURT, *Œuvres*, II, p. 470.

Au 31 décembre 1947, dans l'arrondissement de Liège : 14 *Doudou*; dans l'arrondissement de Nivelles : 0. Dans le Pas-de-Calais, en 1820 : 0 *Doudou*; dans la Somme, en 1849 : 2 *Doudou*, 16 *Doudoux*.

Alb. CARNOY, *Origines des noms de familles en Belgique*, p. 199, note, avec raison, que des noms tels que w. *Doudou* « chéri » ont pu être des euphémismes, mais que ces noms ont pu aussi conserver leur signification favorable.

Jules HERBILLON

## Notes critiques \*

**33. hâye Djistré.** — Ce toponyme d'Esneux, qui a une variante *hâdjistré*, a été classé par E. Renard sous le nom commun *hâye* (BSW 61, 185). Il s'applique à des « terres et prairies aux deux côtés du chemin dit *tidj'lèt*, entre Fontin et La Haze », et Renard en cite quatre mentions, dont la plus ancienne remonte au 16<sup>e</sup> siècle :

1587 « sur les champs del hasse dite en *hanchinstré* » (Œuvres de la Cour de Sprimont 4, 337).  
1676 « terre extante et gisante alle *hagistré* » (ib. 18, 9).  
1680 « au chemin qu'on dist *hagistré* » (ib. 19, 172).  
1737 « à la *haye gistré* » (ib. 37, 20).

Il ressort de ce tableau que la forme mise en tête de l'article est la plus récente de toutes. Peut-être procède-t-elle, par étymologie populaire, de la forme *hâdjistré*. Mais celle-ci paraît être elle-même une altération d'une forme plus ancienne, transcrit *ohanchinstré* et prononcée peut-être *\*hanchinstré*.

Dans ce composé, le déterminé doit être *stré*, du lat. *strata*, anc. fr. *estrée* 'route, grand chemin'. Le lieu-dit en question se situe de part et d'autre du chemin dit aujourd'hui *tidj'lèt* et le texte de 1680 prouve nettement que *hâdjistré* était le nom d'un chemin. Il s'agissait du chemin reliant Fontin à La Hasse, qui croisait au nord du lieu-dit un autre chemin nommé *tidje* (litt. 'chemin de terre', du lat. *tērrēus*), allant du lieu-dit *hayîres* à *molâvint*. C'est un dérivé de *tidje*, *tidj'lèt*, qui s'est substitué à *hâdjistré*.

Je n'essayerai pas d'expliquer le déterminant *ohanchin-*, dont on n'a qu'une mention et qui diffère sensiblement de

(\*) Pour les premières séries, voir *Les dialectes de Wallonie*, tomes 6 (1978), 8-13 (1980-1985).

*hâdjî-*. Mais il convient d'épingler, au point de vue phonétique, la forme *stré*. A Esneux L 106, on attendrait *strêye*, avec la finale régulière issue de *-ata* (v. ALW 1, carte 2 « année » : L 106 *an.nêye*; 3, notice 76, carte 20 « rosée » : L 106 *rozêye*, etc.). La situation est la même à Sprimont L 113, où l'on relève, à côté d'un *tchintré* (Lincé-Haut) et d'un *tchistré* (Damré), litt. 'estrée de(s) chien(s)', un *haristrêye*, nom d'un chemin (H. SIMON et E. RENARD, *Top.*, p. 150-151 et 80), et où l'on dit comme à Esneux *an.nêye*, *rozêye*, etc. On a *stré*, comme *an.né*, *rozé*, etc. (v. *Parler La Gleize*, p. 321, *\*strée*), en Ardenne liégeoise, c'est-à-dire à une certaine distance des communes d'Esneux et de Sprimont. Dans l'Atlas, le point de la zone -é le plus proche de *hâdjistré* est La Reid Ve 35, qui est à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau, mais le *tchistré* de Damré n'est qu'à 8 km environ de Ve 35. Comme il n'est pas question de postuler un masculin *\*stratu*, on se demande si l'assimilation de *-ata* à *-atu*, phénomène régulier en Ardenne liégeoise, ne s'étendait pas autrefois jusqu'à Sprimont et Esneux ou si la forme *stré* n'est en ces deux points qu'une pure exception.

**34. makèt.** — Le *Dictionnaire liégeois* donne, p. 385a, le terme *makèt* avec trois significations :

1. caprice, lubie, boutade, coup de tête : *avu dès makèts*;
2. (arch.) baguette de tambour;
3. (Forir) flèche : *taper on còp d' makèt*, lancer une flèche.

Étymologie : Dérivé de *maker*, frapper.

Sans doute Haust ne considérait-il pas que les trois sens procédaient l'un de l'autre selon la succession des chiffres. Je poserai simplement ici cette petite question : le sens 'caprice' a dû être mis en avant parce qu'il est le seul vivant des trois; mais, étant aussi le seul abstrait, ne s'est-il pas greffé sur un autre, et sur lequel ?

Grandgagnage 2, 65-66, consacrait au mot deux articles :

1. *makèt* (1. flèche, trait d'arbalète; 2. baguette pour battre le tambour). Étym. : dér. du vb. *maker* ou du subst. *make* 'tête (d'épingle, ...)'.

2. *makèt* (caprice, idée déraisonnable à laquelle on s'attache pour le moment avec obstination). Étym. : « Sans doute le mot précédent pris figurément, propr. : trait qui vient inopinément traverser la cervelle : cp. le correspondant logique fr. : *rat* : avoir des rats, il lui passe des rats dans la tête ».

Le FEW 6/1 classe lg. nm. *makèt* 'caprice' dans le même paragraphe que Mons *maquer* 'frapper de stupeur', malm. *maki* 'fou', etc. (70b), et anc. lg. *macket* 'espèce de flèche' dans une autre série (71a), où l'on trouve notamment lg. *makète* 'tête'.

La filiation de sens proposée par Grandg. n'a pas été retenue : le passage de 'flèche' à 'caprice' aura sans doute paru invraisemblable. Or, l'examen des réponses à la question 1022 de l'ALW « Il lui prend souvent une *lubie* » révèle qu'une telle évolution sémantique est tout à fait acceptable : on trouve deux sens identiques ou analogues pour deux autres mots, et, dans un cas au moins, le sens 'caprice' est certainement figuré par rapport à l'autre.

Le mot « *lubie* » a été rendu par une dizaine de types : je laisse à un autre le soin de les étudier dans le détail ; je relèverai seulement ceux qui intéressent mon problème.

A côté de *makèt*, qui est répandu dans tout l'est (Lg, Lx + 10 points de Nm, surtout D-est) (1), on trouve notamment *dâr* (Na 19, 20, 84; W 36; H 21; L 85) et *vîr* (Ve 32).

(1) Pour des exemples remarquables de *makèt* 'flèche', v. ALW 3, p. 103b, notice 58 « il pleut à *verse* », type G, Ni 90 à *makèts* (= flèches), et p. 122b, notice 66 « arc-en-ciel », type B, W 19 *ér dë makèt* (= arc de flèche).

Les représentants du francique *\*daroth*, fr. *dard*, lg. *dård*, etc., signifient 'javelot', 'flèche', 'trait', et évoquent, comme *makèt*, un objet pointu qui passe rapidement. Wartburg cite Louviers (Eure) *dard* 'idée fixe' (ib. 56a), mais non w. *dår* 'caprice'.

Le terme *vîr*, masc., que le DL traduit 'idée dont on est férû, caprice' et que la question 1022 de l'ALW n'a guère fait apparaître, est largement connu dans l'est du domaine liégeois. Le FEW le classe à *vibrare*, sous I.1.b.α (dér.; 385b), paragraphe commençant par fr. *virer* 'tourner' (384a), alors que, sous I.1.a, après anc. fr. *virer* 'lancer en faisant tournoyer (une arme)', il met le vb. lg. *vîrer* 's'obstiner à contredire; - -' et l'adj. lg. *vîreûs* 'entêté à contredire' (384a). Or, le premier dérivé de ce 'virer' est le fr. *vire*, fém. 'trait d'arbalète qui tournoie en volant'.

Wartburg n'aurait pas dû séparer lg. *vîr* de lg. *vîrer* et *vîreûs* (v. BTD 35, 368, compte-rendu). Mais il est naturel qu'il n'ait pas perçu de rapport entre *vire*, fém. 'trait - -' et lg. *vîr*, masc. 'caprice', alors qu'il y en a peut-être un. On trouve, en effet, à Liège, deux attestations de *ovire* 'trait d'arbalète', à côté du synonyme *omacket* : 16<sup>e</sup> s. « *oaires*, *pilets*, *vires*, *mackets*, *vires de buzes* » (*Recueil des priviléges des 32 bons métiers de la cité de Liège*, 1, 82; cité par Bormans et Body, BSW 13, 184). Les termes *ovires* et *omackets* sont expliqués comme suit par J. HERBILLON, « Termes du Règlement du métier des 'charliers' » (BDW 19, 160) : *ovires* 'flèches d'un genre particulier pour arc' [noter que *oaires* = w. *érs* 'arcs']; *omackets* 'flèches' (afr. *maquet* 'trait d'arbalète à grosse tête'); *ovires de buzes* 'flèches d'arbalète'.

Il est regrettable qu'on ignore le genre de ce *ovire* attesté à Liège. Si le mot était féminin, on hésiterait à l'identifier avec le moderne *vîr* 'caprice', qui est masculin. Le cas de *vîr* me paraît, d'ailleurs, moins clair que celui de *dår*. A côté du subst. *vîr*, le liégi. connaît le vb. *vîrer* et l'adj. *vîreûs*, *-eûse*,

et on peut se demander si *vîr* 'caprice' n'est pas un déverbal de *vîrer* 's'obstiner - -' plutôt qu'un emploi figuré de *vire* 'flèche'.

A côté de *dâr*, qui semble bien, quant à lui, être passé de 'flèche' à 'caprice', on peut citer un mot du canton de Vaud (Suisse). Dans le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, tome 2, 763, on trouve le subst. *brelinga*, -o, qui a notamment les deux sens suivants :

2<sup>o</sup> lubie, caprice, idée extravagante, mais passagère;

7<sup>o</sup> 1. Petit dard en bois, à tête mince et taillée en forme de langue, que les enfants lancent au moyen d'une ficelle tendue par une baguette flexible.

L'auteur de l'article, A. Desponds, ne met pas les deux sens en rapport. Mais on peut se demander si le premier ne procède pas du second, comme pour le w. *dâr* notamment.

L'évocation d'un mouvement rapide, qui paraît bien expliquer certaines dénominations wallonnes du caprice, justifie aussi l'emploi d'un autre mot dans le même sens : on a fourni en quelques points (B 7, S 1, To 39), à la question 1022, le terme *rat*, que Grandgagnage déjà rapprochait de *makèt* et qui est répandu en Wallonie<sup>(2)</sup> et aussi en France (FEW 10, 120a *ratt-* : I.1. Fr. *rat* 'mus rattus'; 2.b. Nfr. *rat* 'caprice, fantaisie', *avoir des rats* - -, avec une série de localisations de Malmedy jusqu'à Alais et Ambert).

**35. Vaux-Chavanne.** — Ch. Grandgagnage avait cité, dans son *Mémoire sur les anciens noms de lieux dans la Belgique orientale* (1855), p. 48, une expression « *Vallis de Xhavant* (Vaux-Chavanne prob<sup>t</sup>) » provenant d'un manuscrit de 1670, et il y était revenu dans son *Vocabulaire* de 1859, 1,

(2) Ajouter, pour la Wallonie, Ve 1 (Lobet 389a *on rat* 'un caprice' et 477a *raté* 'capricieux, - -') et My 1 (Willers 109a *rat* 'caprice', *ratté* 'ratier, capricieux, fantasque') et 40 (*d'ratté* « revenu de ses caprices »).

p. 71 et 75 : il trouvait douteuse la forme du dernier mot, « qu'il faut peut-être, disait-il, lire *Xhavane* » (p. 75). Il ignorait la forme wallonne du nom, *èl vâ d' hyavan* (HAUST, *Enq. -- top. w.*, p. 53), dont l'expression de 1670 est en fait une précieuse notation, et il n'avançait aucune explication du déterminant.

Depuis lors, *Vaux-Chavanne* a fait l'objet de trois propositions étymologiques au moins.

Dans *Les noms de lieux de la Belgique* (1927), p. 11, n° 10, Aug. Vincent classe *Vaux-Chavanne* dans les « Noms formés de deux noms n'ayant pas de rapport », comme *Comblain-Fairon*, *Houdeng-Goegnies*, etc., avec une mention de 1822 « *Vauchavanne* » : interprétation malheureuse, puisque le village se nomme en wallon *vâ d' hyavan* et que, dans ce groupe, le deuxième élément est un complément du premier.

A. CARNOY, *Origines des noms des communes de Belg.*, t. 2 (1949), p. 690, cite deux formes anciennes (1730 *Chavaigne* et 1822 *Vauchavanne*), et propose cette traduction : « Vallée près du hameau = *Chavanne*. — La forme : *cabane*, *chavanne* est très fréquente dans la toponymie de la Gaule ». Comme Vincent, Carnoy ignore la forme wallonne. Le lat. *capanna* 'cabane' (FEW 2/1, 244), qui a donné en franç. dialectal *chavanne*, est à l'origine de nombreux toponymes (A. VINCENT, *Top. de la France*, n° 708). Mais, s'il peut aboutir à *Chavanne* (w. \**tchavane*), il ne saurait donner *hyavan*.

Enfin, dans son *Petit guide étymologique des noms des régions, des villes -- de Wallonie* (1966), v° *Vaux*, M. Bologne présente une troisième hypothèse : « *Vaux-Chavanne*, w. *vâ d' hyavan* (Ma 21), jadis *vallis de Xhavant* = prob. nom de personne -- ». Bologne tient compte de la forme wallonne ; mais la présence de la préposition *de* interdit, me semble-t-il, de voir dans *hyavan* un nom de personne : un anthroponyme employé comme déterminant et placé après le nom est régulièrement juxtaposé à celui-ci : *pré Cosson*, *tchan Colète*, *vâ R'nâ* ...

Après ces trois étymologies malheureuses, on peut encore en imaginer une qui ne vaudrait guère mieux. Quand on examine les cartes de l'I.G.N. (celle au 1/25.000 par ex. : 55/3-4 Bra-Lierneux), on constate qu'un ruisseau nommé *La Chavanne* coule de Vaux-Chavanne vers le nord, passe à l'ouest de Bra et se jette dans la Lienne un peu en amont des Trous de Bra. Dans la commune de Bra, ce ruisseau s'appelle *ru d' havan*. Il était normal qu'on le nomme officiellement *La Chavanne*, puisqu'il vient du « val [de] Chavanne ». Certains estivants amateurs d'étymologie toponymique ne supposeront-ils pas un jour que le village de Vaux-Chavanne doit son nom au ruisseau ? C'est bien à craindre.

Le nom *Vaux-Chavanne*, w. *vâ d' hyavan*, reste donc mystérieux. Avant toutes choses, il faut se demander ce que représente *hyavan*. C'est un lieu-dit de la commune de Bra, et nous sommes bien renseignés à son sujet par le mémoire de Michel GEORIS, *Toponymie de la commune de Bra* [Ve 45], Univ. de Liège, 1974, p. 49-50 :

*è havan* 'F 8<sup>1</sup> : 1618 ung pré gisant en *xhavan* (Cour des seigneurs des Hoirs d'Izier au ban de Bra 26b, 17 v<sup>o</sup>); 1654 un preid scitué en *chavan* (Cour de justice de Bra 3, 284 v<sup>o</sup>); 1716 un prez en *chavanne* (Cour des seigneurs des Hoirs - - 28, 104 v<sup>o</sup>) || *èl hé d' havan* 'E 8<sup>2</sup> : 1652 dans la heid de *chavan* (Cour de just. 3, 272, 1<sup>o</sup> | *è pré d' havan* 'F 9<sup>3</sup> | *è ru d' havan* 'F 8<sup>4</sup> : 1627 joindant vers le ruy de *havan* (Ib. 2, 155 v<sup>o</sup>).

N.B. — J'avais relevé moi-même à Bra la forme *è hyavan* (= ruisseau de Vaux-Chavanne), avec l'ancien *hy-* initial comme dans *vâ d' hyavan*. En outre, pour le nom du village, j'ai recueilli une attestation du 15<sup>e</sup> siècle : 1442 en le *vaus de xhavant* (A.É.Lg., *Stavelot, Principauté*, 59, 115 v<sup>o</sup> (acte 490).

M. Georis ne propose aucune étymologie. On notera que la forme *Chavanne* apparaît en 1716 dans la tradition du lieu-dit de Bra.

Le même toponyme existe dans la commune de La Gleize,

au hameau de Borgoumont. Voici l'article que je lui consacrais dans *Le parler de La Gl.* (1937), p. 295 :

*havans* : èzès ~ [X 6], vallée encaissée et boisée; pas de forme ancienne; mais quelques textes instructifs : « le champs de hacvant » 1592 ? 29, 805 annexe, cité deux fois; « en la maison Jean de Xhavant » 1594-ib., 910; ce Jean, originaire des *Havans* (comp. *lu vâ d' Havans*, Vaux-Chavannes), a laissé son nom à ses propriétés; comp. *fagne d'ènzivâ* [d'après Istace d'Ensival]; mais ici l'abréviation est beaucoup plus forte; il y a un curieux transport de toponyme.

L'attestation tardive des *havans* de La Gleize paraissait appuyer mon explication. Pourtant, je me demande maintenant s'il y a eu réellement transport de toponyme. Jean de Xhavant n'a pas dû, me semble-t-il, venir de Vaux-Chavanne; le terme *havan* de Bra n'est accompagné d'aucun article et l'endroit qu'il désigne ne paraît pas avoir été habité<sup>(1)</sup>. L'expression èzès *havans*, au pluriel, ne me paraît pas renvoyer à *vâ d' hyavan*, qui, pas plus que le *havan* de Bra, ne devait être senti comme un pluriel. Mais, pour déterminer l'origine de *havan*, la question du transport n'a peut-être pas besoin d'être tranchée.

Au point de vue étymologique, les graphies du lieu-dit de Bra et la forme *hyavan* de Vaux-Chavanne indiquent que l'*h* initial est un *h* secondaire. Selon toute vraisemblance, nous avons à faire à une forme en *-ant* (part. prés.) de *h(y)aver*, qui vient de *excavare* 'creuser, excaver', dont procède le dérivé liéг. *haveye*, ard. *havé* 'chemin creux'. On a la même finale dans w. *boutant* 'contrefort', *corant* 'courant', *ridant* 'tiroir', *soûrdant* 'source', *toûrnant* 'virage'. Dans fr. *levant*, *couchant*, on peut supposer qu'il y a eu ellipse du subst. *soleil*; pour

<sup>(1)</sup> Cette remarque est peut-être trop catégorique. Il a existé une forge sur le *ru d' havan* en amont de son confluent avec la Lienne : v. Ch. LEESTMANS, *Hist. d'une vallée. La Lienne en Haute-Ardenne (1500-1800)*, 1980, p. 175.

*mordant, tranchant, etc.*, et pour les mots wallons que j'ai cités, on voit mal quels seraient les substantifs sous-entendus. Dans le cas de *h(y)avan*, qui m'a été donné à Bra comme le nom du ruisseau, on pourrait sous-entendre 'ruisseau'; mais ce n'est pas nécessaire. Le *hyavant*, c'est celui ou ce qui creuse, qui affouille, qui érode, et une telle dénomination convient bien à certains ruisseaux. On a *havan* au pluriel à La Gleize, mais, dans la zone des *havans*, au nord de Bongoumont, il y a plusieurs ruisseaux qui descendent des fagnes. Enfin, comme *havan* coïncide avec le participe en *-ant* de *haver*, il conviendrait de l'écrire avec *-t*, comme on l'a fait quelquefois ...

Il ressort des considérations formulées dans cette note que *Vaux-Chavanne* est une adaptation erronée du wallon *vâ d'hyavan*: c'est naturellement la forme wallonne qui est première. Une expression française *Vaux de Chavant*, parallèle à *Vallis de Xhavant*, aurait été étymologiquement plus exacte; mais *Vaux-Chavanne* sonne joliment, tout comme le nom du ruisseau, *La Chavanne*, qui manque de fondement historique, et personne ne songera sans doute à remplacer le féminin *Chavanne* par le masculin *Chavant*.

**36. «xhoxhes.** — Ce mot figure dans le dernier texte d'archives liégeoises publié par Edg. Renard (7<sup>e</sup> série, n° 171; BTD 38, 1964, p. 160) :

« x h o x h e », souche; vfr. « *coche* ». « tesmoignat Johan le tiexheau, nostre sergant sérimenté, qu'il avoit trouvé coppant en dit boix, Lambert, fil Loys des broucke, des xhoxhes et cloesiens » 1531 Glons 2, 204 v<sup>o</sup>.

Renard traduit le mot par 'souche' et rapproche l'anc. fr. *coche*. Vérification faite, la lecture est correcte. Mais, si Johan coupait des *cloesiens* 'des perches de clôture' (w. *\*clozins*), il est difficile de se représenter qu'il coupait des souches : la

souche, c'est proprement le reste du tronc d'un arbre abattu (partie qu'on arrache après coup, avec les racines).

Il me paraît probable que Johan coupait simplement des branches, w. *dès cohes*. Dans les textes d'archives publiés par Renard, on trouve ce mot (< lat. *cōxa*, comme fr. *cuisse*) écrit *coxhe*, *oxhe*, *coche*, et, avec adaptation plus forte, *couhe*, *cosse*, *cossye*; de même, les formes du dérivé *di(s)cohī* 'ébrancher' sont transcrrites *descoxhier*, *-xhy*, *descocchez*, *deckochiet*, *dexochant*, *descoichoito*; de même encore les dérivés *coxhea* (w. *cohē* 'branchette'), *cochette* (w. *cohète* 'branchette'), etc. Dans les *Documents lexicaux* -- de Roanne, j'ai relevé *coxhe*, *coche*, *couhe*, *cossye*, et, pour le verbe, *descochie*, *deschohy*, *descossant*; dans les *Documents* -- de Stoumont --, *coches* et *coxhes*. Le greffier de Glons a probablement écrit *xhoches* au lieu de *coxhes* en anticipant le diagramme « *xh* » qu'il allait devoir écrire et qui est particulier au français de nos régions. La forme *xhoxhes* résulterait donc d'une erreur graphique. Il me paraît beaucoup moins naturel, pour la forme comme pour le sens, d'y voir un équivalent de l'anc. fr. *coche* : *\*tsükka* est représenté à Nivelles, Jamioulx, Bouillon, etc. par *soke* et, dans le nord-est, en namurois, en liégeois, etc., par le radical de *sokète* 'souche' (FEW 13/2, 349a et 350b).

Dans les *Records de Stavelot* (édit. Poncelet *et al.*), on trouve, dans des textes relatifs à Leignon D 42, un verbe *oschousser* ou *-ier*, *escousser* ou *-ier* :

1373 « et s'il [= aulchuns des dits maswirs] d'aventure brûloient aulchuns chesnes ou heisses volontairement ou *schoussoient* outragusement, pour chascuns arbres brûlés ou *schouassis* seront à une grosse amende des dits LX solz et ung denir tournois » (p. 135);

1538 « si ens leurs dits sartaiges [des massuyrs] brûloient volontairement aulcuns arbres pourtant haultes fleurs [de haute futaie] tellement qu'ils mortifiassent ou *scoussassent* les dits arbres outragusement, pour chascun arbre brûleit ou *scoussiet* seroient al amendre des dits soixante solz et ung denyr tournois » (p. 145).

Dans le Glossaire des Records, p. 437a, Renard traduit le verbe par 'secouer, détériorer', mais sans en donner l'étymologie, et le compte-rendu du BTD 34 (1960), p. 245-249, ne s'arrête pas au mot. On pourrait voir dans le radical *excussus* le participe passé de *excutere* : cf. FEW 3, 287b, anc. fr. *s'escousser* 's'agiter'; mais cette interprétation ne me paraît pas satisfaisante. Dans l'essartage, on labourait entre des arbres qui devaient être conservés; on arrachait et on brûlait le gazon, on supprimait les arbustes gênants. Le danger était de brûler des arbres (premier délit indiqué), mais les essarteurs pouvaient aussi faire du tort aux arbres en les ébranchant «outrageusement», c'est-à-dire trop fort, trop haut (deuxième délit). On voit mal comment on aurait abîmé les arbres en les secouant. Les verbes *oschousser* et *oscousser* pourraient dès lors représenter le namurois *scochî* 'ébrancher' (Grandgagnage 2, 350; Pirsoul 436; FEW 2/2, 1262a, sous *côxa*). Pour les deux *s*, comparer plus haut les graphies *osesse*, *coysse* pour *cohe* 'branche'.

**37. neû-mèle.** — Dans *Parler La Gleize*, p. 302, v° *mèleée*, je relève le ld. de Borgoumont è *l' neû-mèle(e)*, avec une mention de 1820 «Le neu mellé», et j'y vois une altération de *neûre mèle* 'pommier noir'; pour rendre compte de la chute de *-r*, je compare *amé-tchan* pour *amér tchan* (Francorchamps) et *clé-fontin.ne* pour *clére f.* (Rahier). Dans *Synt.* 1, 191, je note que *neûr* perd son *r* final dans *neû-mèle*.

Mon explication n'a fait l'objet d'aucune critique. Pourtant, à la réflexion, on peut se demander pourquoi un pommier aurait été plus noir que les autres.

Deux attestations du 15<sup>e</sup> s., que j'ai recueillies après coup, révèlent que la consonne initiale était primitivement un *l* : 1440 et 1441 «le chains delle *leuemallee*» (A.É.Lg., Stavelot, Principauté 58.57 et 59.101). La forme originelle était donc *leû-mèle* 'pommier du (ou des) loup(s)', et elle ne contenait pas d'*r*.

La raison d'une telle dénomination nous échappe. On peut supposer qu'on avait vu un ou des loups près du pommier en question; mais peut-être s'agissait-il d'un arbre portant de mauvais fruits : comp. *frambâhe du leû* 'myrtille de loup' (*Vaccinium uliginosum* : BASTIN, *Plantes*, p. 78).

**38. vûse.** — L'article *voois* (flam.) 'voix' du FEW 17, 434b, ne compte que quelques lignes et il ne concerne que le substantif wallon *vûse* :

Malm. *vûse* f. « voix », Faymonv. *pleurer à haute vûse* « pleurer à haute voix », verv. *vuse* « bruit confus de voix animées ». — Entlehnung aus fläm. *voois*, das selber aus fr. *voix* entlehnt ist. Haust, Et. 272; Warl. 186.

Dans les *Étymologies* 272-273, Haust relève les diverses attestations du mot :

*cisse bèle vûse mi dispiète* 'cette belle mélodie m'éveille' (Noëls w., éd. Doutrepont-Delbouille, 1938, n° 17, str. 2, v. 3; copies du 18<sup>e</sup> s.);

*vuse* (« bruit confus de la voix quand on prie », « air ») S[imonon] 2, dans Grandg. 2, 473;

*vuze (û)*, rumeur, s. f. « bruits confus de voix animées; son, ce qui frappe l'ouïe » (verv.; Lobet, 1854, p. 623b);

*plorer à haute vûse* (Malm.; Scius, 1893); *plérer à h. v.* « pl. à h. v. », sangloter (J. BASTIN, *Vocab. de Faymonville*, BSW 50, 599).

Le lat. *vōce* ne pouvant normalement donner que \**veû(h)* (cp. *cruce* > *creûh*, *creû*), Haust propose comme étymon de *vûse* l'a.h.all. *wîsa* (all. *weise*, ...) « 1. manière (d'où le fr. *guise*), 2. mélodie », qui, phonétiquement ne peut convenir; mais il songe aussi au flam. *voois*. C'était là, semble-t-il, la bonne direction : d'après les sens de *vûse*, l'étymon devait signifier 'voix'. WARLAND, *Germ. Lehnw.* 186, considère *voois* comme préférable, et GESCHIERE, *Élém. néerl. du wallon liégeois*.

286, admet aussi le mot (en précisant : « emprunté au nl. mér. *voos*, qui vient lui-même du fr. »).

La solution adoptée peut cependant laisser perplexe. Le latin *vōce*, avec *o* fermé, est passé par les stades *\*vódže*, *\*vóydz*, *\*vóyts* (afr. *voiz*), et est arrivé à *vwēts*, *vwēs* vers 1200 (v. BOURCIEZ, *Phon. fr.*, n° 116, hist.; FOUCHE, *Phon.* 2, 272 et 3, 625; etc.). Le néerl. *voois*, *voos* reflète le stade en *óy* (*\*vóyts*), et c'est à ce stade que le néerlandais doit avoir emprunté le mot au français. Mais s'il l'a fait, pourquoi le wallon n'aurait-il pas emprunté lui-même, directement, son *vûse* au fr. *\*vóyts*?

« Dieser letztere Weg [= emprunt au fr. *voix*, afr. *vois*, dial. *voisse*], écrivait Warland, ist — mit oder ohne Vermittlung des Flämischen — wohl der lautlich gangbarste (vgl. *tchûse/chois, choix*) ».

L'intervention du néerl. ne paraissait pas nécessaire à Warland; elle ne me le paraît pas non plus. Cette façon de voir entraîne naturellement la suppression de l'article *voois* du FEW 17 et le report du w. *vûse* au t. 14 sous *vōx*; mais elle ne résout pas le problème phonétique que pose le passage de *vóys* à *vûse* [vü:s].

Si on part de l'afr. *vois* ou de la forme dialectale *voisse*, « comme on prononce à Tourcoing » (HAUST, *Étym.* 273), on ne justifie ainsi que le *-s* final. C'est surtout la voyelle *ü* [ü:] qui appelle une explication. Des formes prononcées *vwēts*, *vwēs* ne peuvent donner *ü*; il faut remonter au stade antérieur. En partant de *vóys*, on arrive régulièrement à *\*væ:s*, et il semble qu'on ait pu aussi arriver à *vûse*: comp. *-ōriu* > fr. *-oir*, lg. *-eū*, mais salmien et hutois *-ü* (« miroir » = lg. *mureū*, salm. *mirū* : ALW 1, c. 61); *nōcte* > fr. *nuit*, lg. *nut'*, mais ard. arch. *neūt* 'veille'); etc.

Il existe, chez Jean d'OUTREMEUSE, *Myreur*, III, 159, une forme *°vouse*: « en la présence de XL<sup>m</sup> Sarazins qui tous le tesmongnarent à une *vouse* », c.-à-d. unanimement (l'éditeur

note : « *sic pour voix* »). On aurait pu chercher dans ce *ovouse* un maillon intermédiaire, mais ce doit être une simple graphie.

Pour appuyer l'étymologie française de *vûse*, on a rapproché le w. *tchûse*, fr. *choix*. « Der Lautstand dieser wall. Wörter [c.-à-d. du subst. *tchûse* et du vb. *tchûzi*], écrit WARLAND, o.c. 181, lässt sich nur bei Entlehnung aus dem Afz. erklären ». Mais Wartburg ne tient pas compte de cette affirmation : il insère le w. *tchûzi* après le fr. *choisir* sous got. *kausjan*, section 2 (FEW 16, 302b), sans consacrer aucune remarque à la forme wallonne.

Peut-être l'emprunt de *vûse* au français est-il confirmé par l'existence en w. malm. de la séquence *à haute vûse*, qui est tout à fait parallèle à l'expression française *à haute voix* (celle-ci est déjà attestée au 11<sup>e</sup> s. : Vie de saint Alexis, 79a, d'après Tobler-Lomm. 4, 103, v<sup>o</sup> *haut*).

En optant pour l'emprunt direct au fr., sans passage par le néerl., on supprime, notons-le en terminant, le déplacement aller-retour entre le roman et le germanique, phénomène qui ne peut être qu'exceptionnel et que les étymologistes font intervenir trop facilement.

Louis REMACLE

## CHRONIQUE

### Mémoires universitaires 1986.

*Université Libre de Bruxelles :*

CARLIER Pascale, *Toponymie des communes de La Louvière [S 37], Haine-Saint-Pierre [Th 2] et Haine-Saint-Paul [S 43].*

CUVELIER Carine, *Aspects du Borinage : la langue et l'œuvre de Joseph Dufrane.*

*Université de Liège :*

BOULANGER Pascale, *Aspects de la vie domestique à Bihain [B 6]. Enquêtes dialectologiques.*

CLERMONT Carine, *Parémiologie : enquête hesbignonne.*

MATHIEU Paul, *Anthroponymie d'Èthe-Belmont. Étude étymologique et statistique des noms, prénoms et surnoms, de 1472 à 1808.*

SCIOT Fabienne, *Le parler d'Andenne : édition critique du lexique du Docteur A. Melin.*

*Université Catholique de Louvain-la-Neuve :*

DEBRUS Marc, *Étude phonétique sur le français parlé de Tamines.*

DECOUTTERE Vincent, *La meunerie à vent à Ellezelles. Étude dialectologique et ethnographique,*

LÉONARD Isabelle, *Glossaire du patois d'Arville d'après L'Ardène fouyue de P.-J. Dosimont.*

MASSON Isabelle, *Toponymie de la commune de Perwez-le-Marché [Ni 98].*

VAN LEEUW Bernadette (épouse CORNET), *Michel, André, Joseph et les autres. Les prénoms à Ottignies de 1900 à 1980.*

*Katholieke Universiteit Leuven :*

LOISELLE M., *Les formes et le système du pronom personnel dans les dialectes franc-comtois et lorrain.*

*Universitaire Instelling Antwerpen :*

NYS Y., *La vitalité du dialecte wallon à Purnode [D 9]. Une approche socio-linguistique.*

note à une poésie wallonne dans un contexte  
un peu plus étendu dans une étude générale.

#### TABLE DES MATIÈRES

†Élisée LEGROS, <i>Sur les noëls wallons</i> . . . . .	5	
Louis REMACLE, <i>Le terme wallon, picard et français bougnou</i> . . . . .	43	
Jean LECHANTEUR, <i>L'extension du suffixe -iveùs en wallon</i> . . . . .	57	
Jules HERBILLON, <i>Nouvelles notes d'étymologie</i> . . . . .	68	
Jean LECHANTEUR, <i>Une paskèye inédite du 18<sup>e</sup> siècle : A Warème è-st-arivé</i> . . . . .	74	
Joseph DUSART, <i>Documents dialectaux (Souxhon L 87)</i> . . . . .	81	
 Mélanges		
Jules HERBILLON, <i>Doudou, nom, surnom et nom de famille</i> . . . . .	127	
Louis REMACLE, <i>Notes critiques</i> . . . . .	129	
 Mémoires universitaires 1986 . . . . .		143

SOCIÉTÉ DE LANGUE  
ET DE LITTÉRATURE WALLONNES LIÈGE

**Cotisations** : Pour faire partie de la Société et recevoir les publications ordinaires de l'année, il suffit de s'inscrire en versant la cotisation annuelle de *membre affilié* (450 F) ou de *membre protecteur* (minimum 600 F) au C.C.P. 000-0102927-10 de la S.L.W.

**Vente des publications** : s'adresser exclusivement à la Bibliothèque des Dialectes de Wallonie, 8, place des Carmes, 4000 Liège (local 202, 1<sup>er</sup> étage). — Tél. 041/231960 (ext. 139).

**Extrait du catalogue :**

*Les Dialectes de Wallonie*, le tome . . . . . 450 F

*Bulletin de la Société de Langue et de Littérature wallonnes*

(76 tomes parus, la plupart encore disponibles) :

tome 75 (1974) : A. LALOUX, <i>Mi p'tit viyadje dès-ans au long</i> ;	900 F
J. MASSONNET, <i>Lexique du patois gaumais de Chassepierre et de la région (A-C)</i> , 356 pp. . . . .	1.600 F
tome 76 (1975) : J. MASSONNET, <i>Lexique ... (fin)</i> (n'est fourni qu'avec le t. 75) Ensemble . . . . .	

*Bulletin du Dictionnaire wallon*, 23 tomes . . . . . s'informer à la *Annuaire de la Société* 34 tomes Bibliothèque

*Bibliothèque de philologie et de littérature wallonnes* :

J. FELLER, <i>Traité de versification wallonne</i> , 1928, 400 pp. . . . .	1.000 F
R. DASCOTTE, <i>Étude dialectologique ... sur l'élevage dans le Centre</i> , 1978, 158 pp. . . . .	350 F
L. REMACLE, <i>Glossaire de La Gleize</i> , 1980, 216 pp. . . . .	500 F
M. RENARD, <i>L'Argayon, èl djèyant d' Nivèle</i> (éd. J. Guillaume), 124 pp. . . . .	400 F

*Collection littéraire wallonne* :

1. J. CLASKIN, <i>Airs di flûte et autres poèmes wallons</i> , éd. critique par Maurice Piron, 1956, 156 pp. (*) . . . .	350 F
2. W. BAL, <i>Fauves dèl Tâye-aus-Fréjes èt Contes dou Tiène-al-Bije</i> , 1956, 110 pp. . . . .	250 F
3. G. WILLAME, <i>Sonnets</i> , éd. critique par Jean Guillaume, 1960, 78 pp. . . . .	200 F
4. F. DEWANDELAER, <i>Oeuvres poétiques</i> , éd. critique par Jean Guillaume, 1970, 222 pp. . . . .	500 F

*Collection « Littérature Dialectale d'Aujourd'hui »* :

1. J.-D. BOUSSARD, <i>Li Rodje Dame</i> (*). — 2. É. GILLIARD, <i>Li dèrène saison</i> . — 3. M. DUSSAUSSOIS, <i>Èt l'iviér qui va v'ni</i> . — 4. J. D'INVERNO, <i>On neûr vèri qu'on nome amoûr ...</i> — 5. J. RATHMÈS, <i>L'èfant so l' teût</i> . — 6. Ch. GEERTS, <i>Lès-eûres d'après</i> . — 7. V. GEORGE, <i>Rècinèyes</i> : le volume . . . . .	125 F
8. A. HENIN, <i>Lès téres d'au Bon Diè</i> (vol. double) . . . . .	250 F
9. J. HOUBART-HOUZE, <i>Contes d'on payis d'ôte pâ</i> . — 10. J. SPINOSA-MATHOT, <i>Èl bos qu'on fait lès violes</i> . — 11. J.-M. MASSET, <i>Treûs contes</i> . — 12. A. BACQ, <i>Diè vos l' mère et Lès nûts d' frède bije</i> : le vol. 150 F . . . . .	200 F
13. L. NOËL, <i>Li dictateûr</i> . . . . .	
14. M.-L. LEDRUT-CHOISEZ, <i>Goustindje dès djoûs</i> . — 15. P. FAULX, <i>S'apinse à mi</i> . — 16. R. VANDAMME, <i>Blawtèdjes di veûle à solo</i> ; le volume . . . . .	150 F

(\*) Ne se vend plus qu'avec la collection complète.

BD. 27.157